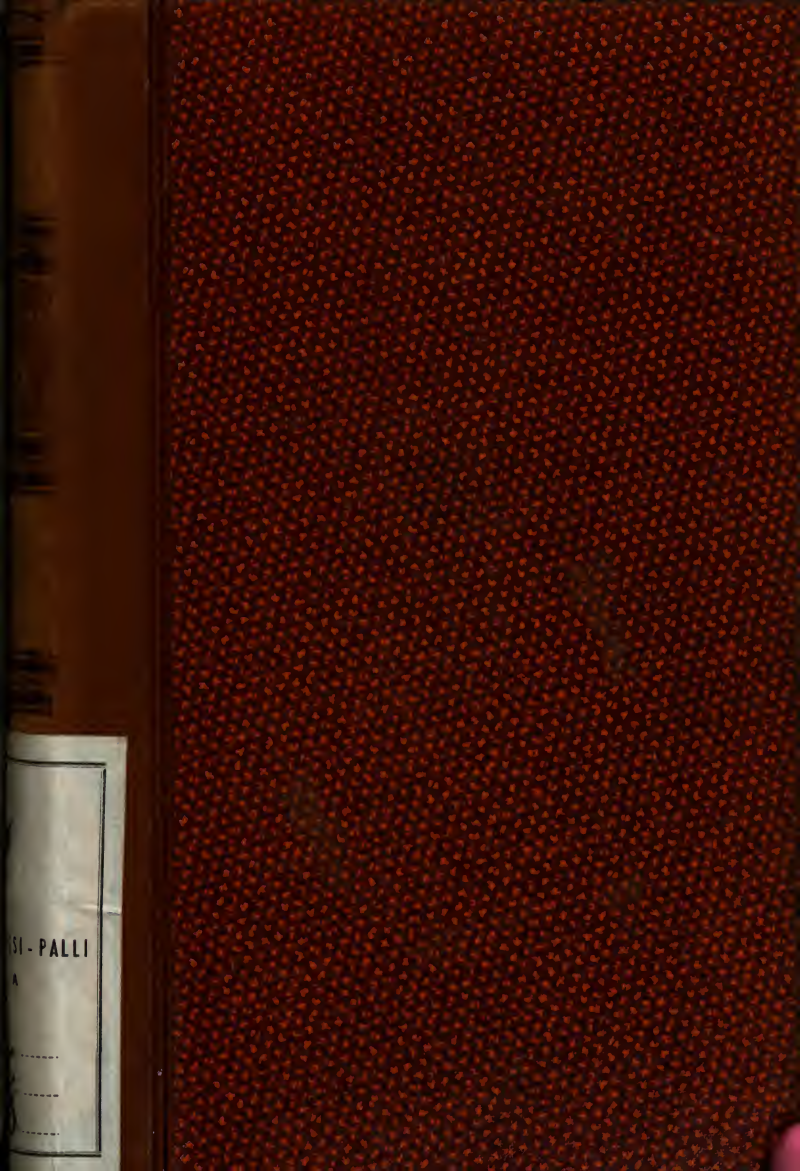
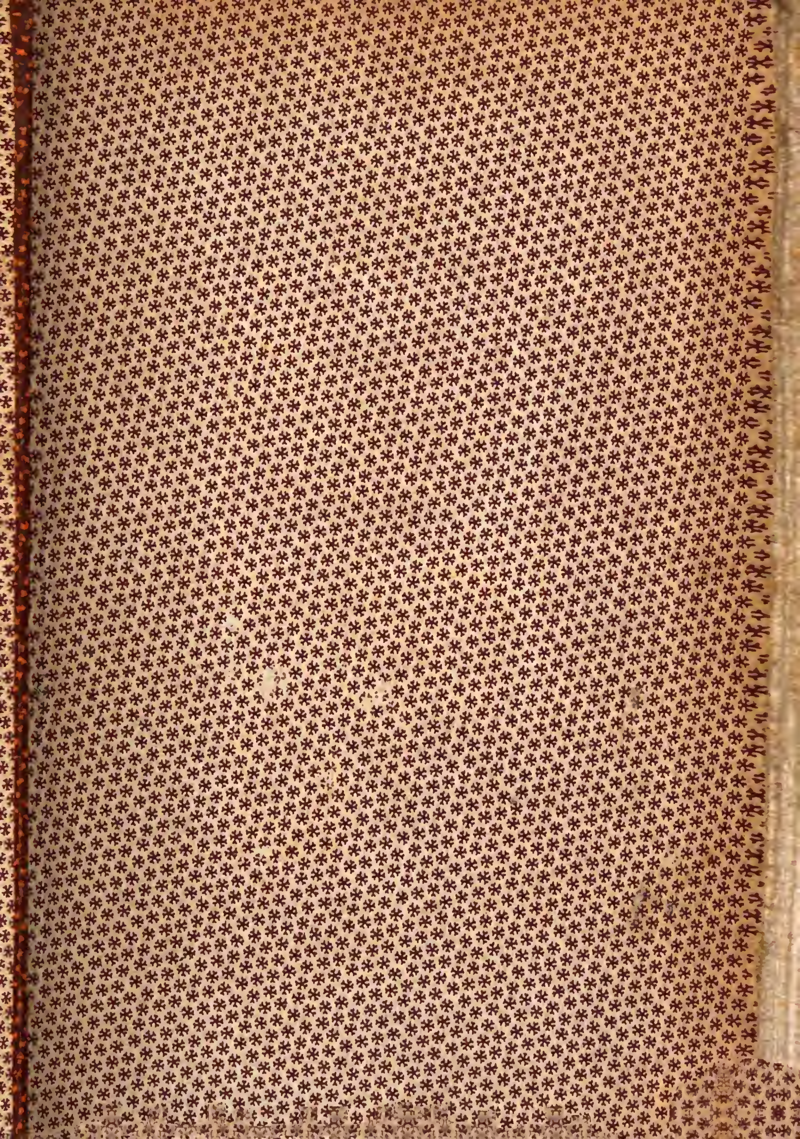

SI - PALLI
A





COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CLÉMENCE ROBERT

LE BARON DE TRENCK

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CLÉMENCE ROBERT

Publiées dans la collection Michel Lévy

LES ANGES DE PARIS.	1 vol.
LA MISÈRE DORÉE.	1 —
L'AVOCAT DU PEUPLE.	1 —
LES MENDIANTS DE PARIS.	1 —
LES MENDIANTS DE LA MORT.	1 —
L'ANGE DU PEUPLE.	1 —
LE MAGICIEN DE LA BARRIÈRE D'ENFER.	1 —
LES QUATRE SERGENTS DE LA ROCHELLE.	1 —
LE PASTEUR DU PEUPLE.	1 —
UN AMOUR DE ROI.	1 —
LA FAMILLE CALAS.	1 —
LA CHAMBRE CRIMINELLE.	1 —
MANDRIN.	1 —
L'AMOUREUX DE LA REINE.	1 —
LE MOINE NOIR.	1 —
LES JUMEAUX DE LA RÉOLE.	1 —
LA PLUIE D'OR.	1 —
LE BARON DE TRENCK, OU LE PRISONNIER DE MAGDEBOURG.	1 —
LE MARTYR DES PRISONS.	1 —
LA FONTAINE MAUDITE.	1 —

Les autres ouvrages paraitront successivement

D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny.

LE

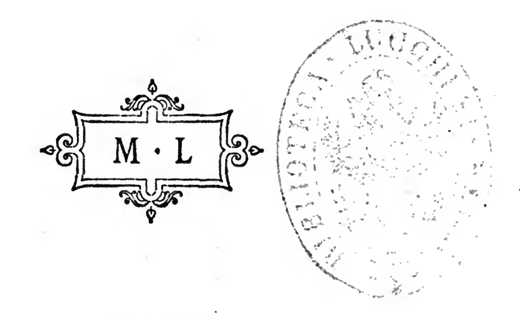
BARON DE TRENCK

OU

LE PRISONNIER DE MAGDEBOURG

PAR

CLÉMENCE ROBERT



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

LE BARON DE TRENCK

> **Ma vie est d'un intérêt général, ce n'est pas l'histoire de l'homme que j'écris, c'est celle *du prisonnier*; c'est le tableau de cette peine que l'on nomme la captivité.**
>
> **Lisez ce ROMAN DE LA VÉRITÉ.**
>
> **(*Mémoires de Frédéric de Trenck.*)**

I

L'esprit de la forteresse.

La nuit est venue, et la nuit n'a ni transparence ni rayons d'étoiles dans la forteresse de Custrin, au milieu des bois et des marais, entourée des eaux épaisses de la Warta et des brouillards qu'elle exhale. Ce fort s'élève comme un gigantesque monceau de blocs de granit, comme un incommensurable rocher construit à main d'homme ; ses parois interceptent la lumière comme l'air ; et il y règne de profondes

ténèbres, sillonnées de loin en loin de la lueur rouge des torches de la veillée.

Le roi de Prusse est venu passer une journée dans sa place forte, pour un nouvel armement dont il veut donner l'ordre au commandant; et, à neuf heures du soir, Sa Majesté est enfermée dans le cabinet de travail avec cet officier supérieur.

On est à la fin de mai 1744; Frédéric est à la veille de partir pour une nouvelle campagne en Silésie. Ce roi doit être conservateur pour maintenir le royaume qu'à créé son père, conquérant pour l'agrandir, législateur pour le civiliser, il a besoin de bien des forces pour sa tâche de souverain, pourtant, en ce moment, des soucis personnels tiennent une grande place dans son esprit et obscurcissent trop souvent son front.

La faible suite du roi, composée seulement de six grenadiers du palais, est réunie aux soldats de la garnison dans la grande *salle des gardes*.

Un énorme poêle de fer verse sa chaleur à ces murs que le soleil n'a jamais visités; une grande lanterne qui s'absente par moments pour les rondes de nuit, puis revient reprendre sa place sous la voûte, éclaire seule l'enceinte.

Là, une cinquantaine de soldats jouent, fument et boivent, à peu près dans l'immobilité et le silence. Puis les hommes, les bancs, les murs sont tellement surchargés d'armures de fer noirci, d'armes en faisceaux ou éparses de tous côtés, que la salle ne présente guère l'aspect que d'un vaste et antique arsenal.

— Peste ! camarades, vous ne devez guère vous amuser ici ! dit Zerbet, un des grenadiers du roi, aux soldats de Custrin.

— Nous nous amusons ce soir, répond celui-ci. On nous a donné double ration de bière et de brandevin en l'honneur du voyage de Sa Majesté, et nous avons le plaisir de recevoir des grenadiers de son palais.

— Excusez, les amis, si nous n'avions pas remarqué ce contentement extrême, ni cette bombance.

— On ne pouvait moins faire : c'est la première fois depuis son règne que le souverain vient visiter sa forteresse.

— Oui... et on s'est même étonné, à Berlin, que, malgré les affaires qui pouvaient l'attirer ici, Sa Majesté se soit décidée à revenir dans un lieu de si tristes souvenirs pour elle.

— Bah ! les souvenirs, est-ce qu'on en a peur ? dit un gros Lithuanien ; ça n'a ni balle, ni sabre pour vous toucher.

— Et puis, dit un autre, le temps en est déjà bien éloigné.

— C'est égal, reprit Zerbet, vous n'êtes pas sans le savoir, les amis, le roi a été ici un an prisonnier ; il s'est entendu condamner à mort... Et, ma foi, l'endroit où tout cela vous revient à l'esprit n'est pas gai.

— Chut ! chut ! grenadier...

— Sans compter qu'il y a eu une autre angoisse pire...

— Mais, taisez-vous donc, nom du diable... Si un officier entendait !...

— Eh bien, après ?

— On ne doit parler ni des maladies ni des chagrins des rois. Supposer cela, c'est les mettre au rang des autres hommes. c'est un crime de lèse-majesté

— Allons... puisque vous le voulez, je ne dirai pas même que le roi, ici, a dû trouver la journée bien longue, et joliment s'ennuyer.

— S'ennuyer ! dit un jeune Silésien, cela vous

plaît à dire... Mais moi, qui l'ai vu à table... étant de garde dans la salle !... On lui a fait faire un fameux dîner, allez ! et puis, au dessert, on lui a conté l'histoire de l'*Esprit de la forteresse.*

— Tiens ! dit Zerbet, il y a un esprit ici ; c'est mieux que pas du tout.

— On a rapporté ses apparitions qui font frémir... le roi a ri.

— Ah !... voilà un récit qui a bien fait son effet... Et pourrait-on en savoir quelque chose de votre esprit ?

— Il n'y a pas de quoi railler, grenadier. C'est la pauvre âme de quelque prisonnier trépassé en son cachot. Et la condamnation à la captivité de celui-ci n'ayant jamais été levée, l'âme ne peut non plus quitter ces murs.

— C'est juste, je comprends.

— Si bien, qu'on n'aime guère à passer sous ces voûtes où le sombre esprit est toujours à gémir et à errer.

— Et on le voit souvent ?

— Allons donc, grenadier, puisqu'un esprit est invisible, on ne saurait le voir.

— C'est vrai... on l'entend passer ?

— Mais non... puisqu'un esprit n'a point de corps, il ne pourrait faire du bruit en marchant.

— Ni par conséquent faire entendre ses gémissements.

— Vraiment non, pas davantage.

— Alors, comment sait-on qu'il habite ici.

— Eh bien, on le sait parce que tout le monde le dit.

— En ce cas, la chose est sûre.

— Sûre et certaine... Et quand on est de garde la nuit dans ces grands bâtiments solitaires, où le vent murmure, on peut bien compter que l'esprit n'est pas loin de vous.

— Parce que?...

— Parce que l'ombre, les soupirs, forment son essence à lui-même, et que, naturellement, il vient s'y mêler.

— Bien, c'est de cette manière qu'il *apparaît* ?

— Oui. Et quand on sent à ses côtés cet être qui a au moins cent ans de mort, on en reçoit de tels frissons, que le lendemain, le visage en reste encore tout blême !

— Broum !... broum !... je comprends cela.

— Le Silésien a raison, dit un autre soldat de la

garnison. Et après cela, on a bien besoin de se divertir un peu à la veillée suivante.

— Parbleu oui... comme vous vous divertissez en ce moment dans votre salle des gardes.

— Vous ne la trouvez pas belle ?

— Si fait... splendidement éclairée par une lanterne qui vient de partir pour faire sa ronde... chauffée par un poêle qui ressemble au soleil comme un ours dans son antre avec ses deux yeux rouges... et aux alentours, le printemps... qui se cache dans les marais.

— Ah ! grenadier, tout le monde n'habite pas des palais.

— Où l'on s'amuse comme des rois, dit un autre soldat.

— C'est autre chose, il est vrai, reprit Zerbet. Quand nous fumons, il nous monte toujours une étincelle à la tête pour nous faire rêver quelque folie... Au jeu, nos parties finissent par des querelles, qui finissent par quelques coups de sabre... Et à table, nous ne connaissons pas l'ivresse sans chansons et sans amour... Tandis qu'ici, on s'amuse sagement.

— Et là-dessus, conclut un autre grenadier, je

ne serais pss fâché que le roi eût fini sa séance pour aller nous coucher.

Son vœu ne tarda pas à etre exaucé. On entendit un roulement de tambour, un bruissement d'armes, annonçant que le roi traversait la cour intérieure pour aller gagner l'appartement qui lui était préparé.

Le corps de bâtiment que quittait Frédéric, contenait le logement du gouverneur, ceux de ses officiers, la prison et les cachots qui s'étendaient jusqu'au bord de la Warta. Dans l'autre partie de la forteresse étaient l'appartement d'honneur, la chambre du conseil et l'arsenal.

Mais cette dernière construction, parée seulement de sa puissance monumentale, avait également l'aspect le plus lugubre et les défilés les plus sombres.

Le gouverneur accompagnait le roi. Mais, celui-ci, arrivé au vestibule d'où montait le grand escalier, voulut gagner seul sa chambre. Il se fit donner un flambeau, souhaita le bonsoir au gouverneur et congédia ses valets, en disant qu'il se coucherait seul, comme il le faisait souvent en campagne, ou seulement hors du palais.

La vérité était que le lieu dans lequel il se trouvait devait, en effet, éveiller en lui les sensations les plus pénibles, et que s'il lui arrivait de frémir à l'aspect de ces murs, d'hésiter à franchir un seuil maudit, de pâlir à la vue de quelque objet, il ne voulait pas que personne fût témoin de sa faiblesse.

Frédéric avait alors trente-deux ans, et régnait depuis quatre années seulement; il n'était pas encore loin de l'âge où l'imagination exerce sa puissance, où le cœur faiblit sous les influences douloureuses; il ne s'était pas encore donné cette volonté de fer propre à commander à lui-même comme aux autres, ni cette insensibilité complète nécessaire à un despote.

Ce vestibule, ces degrés, ces couloirs voûtés, ces grandes salles nues étaient bien connus à ses pas, et leur sonorité, éveillée par sa marche, avait de bien tristes notes pour son âme.

Il traversa plusieurs pièces délabrées, qui lui semblaient avoir des lieues de long parce qu'il les franchissait péniblement, et parce qu'au delà de l'étroit rayon de son flambeau, il n'en voyait pas le terme dans les ténèbres.

Ensuite, il arriva dans une longue galerie qui régnait sur la principale cour de la forteresse.

Les fenêtres de ce passage étaient dégarnies de vitraux et le vent s'y engouffrait avec violence; Frédéric voyait vaciller fortement sa lumière, mais ne s'inquiétait point qu'elle s'éteignît; quelque faible lueur nocturne frappant sur le chambranle des croisées suffisaient pour tracer le chemin; au fond, la porte ouverte de la chambre préparée pour lui laissait voir un grand feu qu'on y avait allumé, et qui lui rendrait facilement de la clarté.

Mais, sous un autre rapport, cette galerie présentait à Frédéric le trajet le plus pénible à faire. Quand il fut devant une fenêtre marquée pour lui d'un horrible souvenir, et qu'il n'hésita pas à reconnaître parmi les autres, il s'arrêta et regarda dans la cour avec une émotion qui fit frémir tout son être. Son flambeau maintenant éteint entre les mains, il regardait toujours immobile.

Cependant, tandis qu'il était là, il crut entendre un faible mouvement dans la galerie, et tourna la tête.

Il ne vit rien.

Mais il se dit que, lors même que quelqu'un serait là, il ne pourrait l'apercevoir; la faible blan-

cheur effleurant l'ouverture des fenêtres ne dépassait pas la pierre de taille, et laissait le passage dans une complète obscurité.

En effet, le même son presque imperceptible, comme le frôlement d'un corps léger se renouvela, et Frédéric ne vit rien de plus.

Puis le faible bruit cessa, mais subitement, comme si l'objet qui le produisait se fut, non éloigné, mais arrêté.

Alors Frédéric songea à cet *Esprit de la forteresse* dont on lui avait parlé pendant le dîner et qui serait, pour mieux l'expliquer, non les mânes plaintives d'un ancien prisonnier, mais une essence immatérielle formée des larmes, des soupirs, des déchirements, des souffles d'agonie de tous ceux qui auraient expiré dans l'horreur de ces prisons.

Et, dans ce moment où la nuit, la solitude, le deuil empreint sur ces murs ébranlaient ses nerfs, il en ressentit un frisson de crainte.

Il força son regard à pénétrer dans l'étendue ; les ombres de la galerie étaient partout uniformes et immobiles.

Mais, en même temps, il s'entendit ainsi interpellé :

— Frédéric, songez à profiter de la leçon terrible qu'a reçue ici votre jeunesse.

Le roi tressaillit, et porta la main à la poignée de son épée.

Mais, avant qu'il eût pu faire aucun mouvement, la même voix s'adressa encore à lui, et au milieu d'une étrange impression de mystère, de solennité, qui le retint muet de saisissement, et le força à l'entendre.

— C'est en cet endroit, disait-elle, c'est devant cette fenêtre même que vous devez apprendre à vous garder des excès du pouvoir absolu. Ici vous avez subi un supplice dont le souvenir, encore en ce moment, déchire votre cœur ; il faut qu'il soit utilisé pour l'avenir.

» Frédéric, vous aviez dix-huit ans, les traitements cruels qu'exerçait envers vous votre père, la honte qu'il vous fit subir en vous frappant de sa main en pleine cour, vous décidèrent à fuir de ses États ; votre ami, votre fidèle Katt devait vous suivre.

» Le complot fut découvert ; vous fûtes arrêtés tous deux et jetés dans les cachots de ce fort.

» Votre procès s'instruisit. Le tribunal frémissait d'avoir à juger l'héritier du trône. Votre père s'in-

digna de cette faiblesse, et ordonna qu'on appliquât envers vous toute la sévérité de la loi. La peine réservée aux déserteurs était la mort. Elle fut prononcée, et on vint vous lire ici votre sentence.

» Cependant, sur la demande impérieuse de l'envoyé de l'empereur Charles VI, et la vive intercession des grands seigneurs du royaume, le terrible Guillaume vous fit grâce de la vie, mais en ne vous ménageant pas moins une punition suprême.

» Un jour vous fûtes amené dans cette galerie ; on vous dit de regarder par cette fenêtre ; puis, lorsque vous vous fûtes approché, quatre soldats vous maintinrent avec force, et, retenant votre tête de leurs mains de fer, empêchèrent qu'elle pût se détourner de cette place.

» Il y avait dans la cour une estrade sur laquelle était assis le roi, puis en face, un échafaud sur lequel étaient prêts des bourreaux, un billot, une hache. Votre ami, votre cher Katt, fut amené chargé de chaînes ; le coup qui trancha sa tête retentit en apportant une commotion affreuse dans tout votre être ; son sang qui jaillit répandit partout une teinte rouge devant vos yeux...

» Puis les soldats durent vous laisser tomber

de leurs mains, car vous étiez sans connaissance.

» Frédéric, songez à ne jamais condamner arbitrairement à mort, à ne pas vous souiller de ce meurtre royal. La tête sanglante de Katt a souvent passé dans vos rêves ; bien plus horrible à voir en songe serait la victime que vous-même auriez faite. Les plus redoutables ennemis des rois, pour leur règne et pour leur mémoire, sont les spectres qui les suivent.

Un long silence suivit ces paroles.

Frédéric avait été frappé de stupeur d'entendre ainsi exprimer ce qui se passait en lui à cette place, et comme si ses propres pensées eussent résonné à ses oreilles.

La leçon qu'on lui adressait était pour lui plus saisissante encore. Au milieu de ses nobles facultés, de sa grandeur naturelle, de son intelligence supérieure, il passait parfois encore en lui des bouffées d'humeur sauvage de l'homme du Nord depuis peu civilisé ; et ces jours-là mêmes, dans une irritation secrète contre l'un des siens, il sentait des velléités cruelles, des besoins de frapper, de punir. Et la voix inconnue venait se faire entendre pour réprimer son instinct cruel.

Mais, si l'étonnement l'avait d'abord atterré, il sortit de là par un violent éclat de colère.

Un jurement impétueux fut suivi de ces mots :

— Qui ose donc me parler ainsi ? Qui s'introduit près de moi jusqu'aux portes de ma chambre, sans respect ni crainte?... Est-on tellement brute dans ce pays qu'on ne sache pas ce que c'est qu'un maître ; et, mort de mon âme ! serai-je forcé de le leur apprendre !

Frédéric n'entendit plus un souffle autour de lui.

Il parcourut rapidement la galerie en faisant tournoyer son épée au hasard dans les ombres, et ne rencontra partout que le vide ou l'éternelle muraille ; cependant il connaissait assez ce lieu pour être bien sûr que nulle porte pratiquée dans ces parois, n'avait pu en donner l'accès ni servir d'issue, et que, du reste, les pièces voisines étaient entièrement inhabitées.

Si les accents humains qu'il avait entendus lui ôtaient toute idée d'avoir eu affaire à un être surnaturel, celui qui lui avait parlé n'était pas moins parfaitement mystérieux, et il se trouvait également sans pouvoir contre lui, puisque celui-ci était invisible. Il lui fallait supporter une visite audacieuse

et l'espèce de domination à laquelle il avait été un instant soumis, sans faire acte de répression quelconque ; ce qui était fort irritant pour un despote.

Cependant, à bout de ses recherches, et ne voulant pas pour tout au monde appeler à lui l'autorité de la citadelle, au prix de faire connaître cet incident nocturne, Frédéric se décida à se retirer chez lui.

Il passa à Custrin une très-mauvaise nuit.

Le lendemain, l'humeur sombre qu'il avait apportée dans ce voyage était loin de s'être éclaircie.

Il hâta son départ et franchit avec joie le pont de la Warta, qui le séparait de ces murs.

Toutefois, l'impression qu'ils avaient produits sur lui ne s'effaça pas au mouvement de la route, ni même dans les temps suivants. Souvent, à l'heure de la station qu'il avait faite dans la funèbre galerie, Frédéric crut entendre encore les paroles dont il avait été frappé. Le souvenir rendant tout objet plus vague, le personnage dont il avait entendu la voix redevint parfois pour lui l'*Esprit de la forteresse*, le fantôme des temps passés, qui n'avait vu que tristesse et souffrance sous ces voûtes et gémissait sur l'humanité outragée

Et nous verrons bientôt quelle influence extrême cette circonstance exerça sur l'histoire que nous avons à raconter.

II

La cour de Prusse.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, le roi était de retour au palais de Postdam, et l'horizon était bien changé autour de lui.

Dans la résidence royale, que la cour était venue habiter en cette saison, et dans le camp formé à peu de distance pour la réunion des troupes qui partaient le lendemain pour marcher contre l'Autriche, tout était splendeur, animation, bruits sonores et joyeux mouvement.

Le jeune et brillant cortége d'un roi à l'heureux matin de son règne était en harmonie avec la floraison du printemps qui était venu subitement embellir les terrasses, les jardins, les balcons du palais ; et de tous côtés il ne se présentait à la vue que des objets riants. Sous les tentes voisines, au luxe de l'armée, à l'éclat militaire des uniformes,

des équipages, il se joignait aussi l'enthousiasme, l'entraînement, la gaieté des troupes, pleines d'ardeur pour la campagne et d'espoir en ses succès.

Après avoir donné un coup d'œil à ses régiments, à son artillerie, le roi rentra dans sa grande salle de réception, au rez-de-chaussée du palais.

Il y avait au centre de cette salle, où la partie d'échecs du roi tenait le premier rang, le groupe des grands officiers de la couronne, puis des savants étrangers que Frédéric appelait près de lui. On y voyait ce jour là Maupertuis, nommé directeur de l'Académie de Berlin. La Mettrie, réfugié de France, où ses livres avaient été brûlés par le bourreau ; tous deux vivant dans l'intimité du roi philosophe, à cette place d'honneur qu'était déjà venu occuper Voltaire.

Devant les grandes fenêtres, et sous le cintre des rideaux blasonnés, étaient les dames de la cour, la reine, la princesse Frédérica, sœur du roi, et leurs dames d'honneur.

Mais la princesse Frédérica, récemment mariée au prince de Bayreuth, était, en dehors de l'éclat de son rang, remarquée comme la femme la plus belle, la plus séduisante. C'était sous ces titres de princesse du sang et de femme charmante seulement

qu'elle était connue à la cour ; cependant sa nature offrait un contraste particulier. En apparence, la descendante des électeurs de Brandebourg n'avait pris au pied du trône que la grâce souriante, la douceur, la faiblesse de blondes filles du Nord, au fond, il y avait en elle l'énergie, la force d'âme, la volontée obstinée de son frère, le despote par excellence.

Dans diverses parties de la salle se tenaient des courtisans, des dignitaires du palais, puis des officiers des gardes du corps, de cet escadron d'élite le plus renommé d'Europe, avec leur belle prestance, leur uniforme écarlate et bleu de roi, leurs armes réhaussées d'argent.

Cependant le roi, portant un regard vers ces gardes attachés à sa personne, demanda le baron de Trenck.

— Majesté, répondit l'un deux, le baron Frédéric de Trenck n'est pas encore rentré.

— Dites lui à son retour, reprit le roi, qu'il agit trop en... mauvais sujet gâté.

— Fort gâté, en effet, par Votre Majesté, dit un courtisan qui flattait la fortune ; mais qui mieux que lui mérite de l'être ?... le plus brillant cavalier de la cour !

— Vraiment oui, dit franchement un vieil officier, un gaillard qui, à treize ans, à l'Université donnait déjà aux faquins des écoles des leçons à coups d'épée.

— Et qui, à cet âge, dit un savant, soutenait des thèses en séance publique, aux grands applaudissements des docteurs et de l'assemblée.

— Oui, dit Maupertuis, et qui maintenant contient dans sa jeune tête presque toutes les connaissances humaines.

— Pardon, messieurs, objecta un capitaine de l'armée, le grec, le latin, accompagnés de toutes les théories scientifiques, ne seraient pas d'un grand secours pour la défense du royaume; mais le baron de Trenck est surtout une forte épée et un cœur vaillant, comme il l'a prouvé à Kollin, où il a eu, en même temps à battre l'ennemi et à sauver ses soldats du feu et de l'eau... Et, en vous livrant à l'éloge de ce jeune officier, vous auriez dû commencer par là.

Le roi reprit, en se tournant vers le cercle des dames, et s'adressant à la comtesse de Lunitz, première dame d'honneur de la princesse Fréderica.

— Voilà madame de Lunitz qui ne dit rien, et je

m'en étonne, car le baron de Trenck est son protégé... Mais on dit tant de bien de lui, qu'il ne reste peut-être plus rien à louer pour notre bonne comtesse.

— Je demande pardon à Votre Majesté, dit la dame d'honneur, mais si ces messieurs ont loué notre jeune baron de ce qu'il fait, moi je le louerai de ce qu'il ne fait pas. Oui, en vérité, toujours lancé par sa fortune, ses talents, ses agréments personnels, dans le tourbillon du monde, on ne le voit jamais s'y oublier; jamais il ne boit ce verre de vin *de trop* qui conduit à l'ivresse, jamais au jeu il ne hasarde un ducat de plus que sa bourse ne le lui permet, jamais surtout il n'a flétri dans des amours vulgaires un cœur qui doit se réserver pur pour les nobles passions qui l'attendent.

En ce moment, un des personnages les plus importants de la cour, placé cependant à l'écart dans le fond de la salle, prit assez brusquement la parole.

— Je me permettrai de faire remarquer à Votre Majesté, dit-il au roi, que l'envoyé du cabinet de Hongrie attend depuis longtemps l'honneur de remettre son message.

Frédéric repoussa un peu sa table d'échecs, et dit qu'on introduisit le délégué étranger.

Celui qui venait d'interrompre l'entretien était le commandant des gardes du corps, Jaschinski. Pendant le mouvement qu'amenait dans la salle l'entrée de l'officier de Hongrie, le commandant dit à demi-voix à un nommé Neurode, Lithuanien comme lui, et arrivé de la veille seulement à la cour :

— J'avais la tête rompue de leurs sornettes à propos de ce Trenck... On ne conçoit pas tant d'engouement pour rien.

— Mais qu'est-ce donc, dit Neurode, que ce baron de Trenck, dont on parle tant ici ?

— Vous allez le voir bientôt... il fera son entrée ici porté sur un nuage...

— Comment cela !

— Sans doute, un tel homme ne peut pas croire la terre digne de le porter.

— Vous plaisantez.

— Du tout. Vous venez d'entendre tout le bien qu'on dit de lui ; eh bien, lui-même en pense encore cent fois davantage.

— Mais ce doit être un faquin insupportable.

— Ma foi oui, un homme qui se croit au-dessus de tout, devant moi son supérieur, et peut-être bien aussi devant le roi.

— Diable... Mais, au fait, il paraît qu'ici on l'adore et alors il fait comme les autres.

— Sa fortune a été d'un insolent bonheur. Entré au palais comme garde du corps, il a été, *trois semaines* après officier dans ce corps, où l'on n'en compte que six ; comblé de gratifications, de présents et, après sa première campagne, décoré de *l'ordre du Mérite.* Sa fortune lui permet de plus des dépenses folles. A son entrée dans les gardes, il a mis plus de deux milles rixdales à son équipement, et la housse seule de son cheval en a coûté sept cents. Il a toujours depuis continué sur ce pied de grand seigneur doré éblouissant ; on dirait qu'il ne veuille plus rivaliser avec les officiers, mais avec le soleil.

— Peste ! et quand on joint à tout cet éclat la faveur du roi...

— Alors l'orgueil se comprend, Neurode, mais ne s'approuve pas.

— Et cette faveur est donc bien grande ?

— Sans borne... Même Trenck a manqué d'en obtenir une autre.

— Une autre ?

— Qui eut fait plus d'envieux encore.

— Après celle du roi, c'est impossible.

— Pauvre Lithuanien ! et les femmes ?

— Ah ! c'est juste... voyons, dites ?

— Ceci est difficile et peut-être dangereux à conter.

Cependant Jaschinsky baissa encore davantage la voix et reprit :

— Il y a deux mois, on a célébré à Berlin le mariage d'une très-grande dame. Pendant les fêtes mêmes du mariage, un léger incident arriva. Les voitures de la cour se rendaient sur la grande place pour un carrousel ; en sa qualité d'officier des gardes, Trenck cavalcadait à la portière du principal carrosse. La foule était si grande et si pressée qu'un filou vola à notre jeune officier sa montre et lui coupa un morceau de sa soubre-veste de velours, garnie de crépine d'or. A l'exclamation qu'il fit, les autres gardes du corps du cortége se mirent à rire. Mais la dame placée dans le carrosse, et qui n'était autre que l'auguste mariée elle-même, dit avec un regard aussi doux que ses paroles : « Baron de Trenck je vous consolerai de cette perte. »

— Hum !... ces mots pouvaient beaucoup promettre.

— Ce fut ce que l'on trouva. Le soir, au bal, la dame nomma le baron pour danser avec elle ; et les regards, les sourires, les paroles aimables...

— Commencèrent la consolation.

— Cela dura ainsi huit jours.

— Et ensuite ?

— Plus rien, plus de quadrilles ensemble, plus de jolis propos échangés ; la dame n'eut plus l'air de connaître le baron de Trenck, et lui ne tourna même plus la tête de son côté, tout fut fini.

— C'est dommage. En est-on sûr ?

— Neurode, les mouvements des grands sont mesurés avec des instruments de précision, comme ceux qui marquent le cours des astres.

— Mais cette beauté, Jaschinski, ou pourrait-on la voir ?

— Elle est ici.

— Ici... dans le cercle des dames ?

— Oui.

— Et laquelle ?

— La seule qu'on ne puisse nommer.

A cette réponse les regards de Neurode se portèrent vers la sœur du roi.

Puis tous deux gardèrent le silence.

Pendant ce peu d'instants, le roi avait donné sa courte audience à l'envoyé de Hongrie, et dans le cercle chacun avait repris sa place.

Bientôt après, un bruit de pas de chevaux se fit entendre devant les fenêtres.

La vaste cour d'honneur était occupée au centre par un boulingrin, qui y déployait largement son tapis d'émeraudes; il fallait passer par l'espace sablé qui régnait autour et approcher des murs du palais pour aller gagner le portail.

En regardant de ce côté, on vit passer le baron de Trenck, éblouissant de l'éclat de son costume sous sa cuirasse d'argent, monté sur un magnifique cheval anglais, et suivi de six valets à sa livrée, dont le luxe de monture et d'équipement faisait une suite princière.

Plus d'un regard de femme sourit au brillant cavalier.

Après avoir déposé ses armes, Trenck entra dans la salle de réception de cet air superbe que signalait en lui ses rivaux, et montrant de plus, pour exciter l'envie, cet ordre du Mérite, le premier de Prusse, qui contrastait avec sa grande jeunesse. La chaleur d'une course précipitée avait vivement illu-

miné ses yeux, coloré sa figure; et cette parure de la nature, jointe à l'élégance de ses dehors, le rendait plus remarquable que jamais.

Il vint s'incliner devant le souverain, puis, se retirant seulement de quelques pas, il se tint dans le groupe des privilégiés placés à peu de distance du roi.

Frédéric avait reçu le jeune baron sans accueil ni reproches, avec une figure qui ne laissait rien voir de ses sentiments intérieurs. Seulement, faisant allusion au temps que Trenck venait de passer hors du palais, il dit à ses officiers des gardes du corps :

— Messieurs, ce n'est pas le cas aujourd'hui de vous fatiguer en courses inutiles. On sonne le boute-selle demain, à cinq heures du matin. Vous ne vous coucherez pas cette nuit. Vous veillerez au chargement des tentes, des chariots de bagages, vous visiterez chaque pièce d'artillerie, vous réglerez l'ordre de départ des régiments.

— Voilà comme on se repose ici ! dit en souriant Maupertuis. Majesté, vous n'épargnez guère vos jeunes gardes, il me semble.

— Ni en paix ni en guerre, dit Frédéric. Ils

apprennent de moi les manœuvres de la cavalerie, et ils les enseignent aux autres. C'est une assez forte tâche, et pour qu'ils puissent la remplir, je ne dois pas en faire *des bonnets de nuit.*

— C'est ce que nous voyons tous les jours, reprit Maupertuis. A quatre heures du matin, la trompette sonne pour l'exercice ; vos jeunes gens sautent à cheval... Il ne doit y avoir pour eux ni chevaux fougueux, ni rétifs... ils galopent dans la carrière, ils sautent les haies, les fossés, les pans de mur... jusqu'à ce que quelqu'un se rompe le cou !

— Ajoutez, dit le roi, que souvent dans la nuit on sonne tout à coup le boute-selle, afin d'exercer la vigilance de la jeunesse. Alors quiconque ne paraît pas sur la place armé et son cheval équipé dans l'espace de huit minutes, est aux arrêts pour quatorze jours.

— Et après de telles nuits il ne leur est pas permis d'en paraître le lendemain pâles ni fatigués.

— Mais en retour, dit le roi, ces officiers habitent le palais, ils mangent toujours à ma table, souvent à celle de la reine et des princesses ; ils sont de toutes les fêtes. Et si l'école est bonne pour en faire des soldats, elle l'est aussi pour en faire de

hommes du monde. Puis, dans leur rapide carrière, la fortune récompense promptement leurs services, ou ils sont cassés à la moindre faute.

La Mettrie, tournant la tête vers Frédéric de Trenck, accoudé sur le dossier de son fauteuil, lui dit avec douceur :

— Avec tout cela, mon jeune ami, quand reprendrons-nous nos bonnes leçons de philosophie?

— Oui, dit Trenck, nos leçons sur l'âme que vous niez, et dont je sens si bien en moi l'essence divine, par l'enthousiasme et l'amour.

— Ce beau temps de nos longs entretiens reviendra-t-il?

— Hélas! cher maître, nous partons... et quand la guerre est le but du voyage, qui peut parler du retour?

— Allons, du reste, vous en savez assez... Tenez, Trenck, cela ne sert qu'à exciter l'envie et la méchanceté... Vous savez ce que dit votre poète Ramler :

L'oiseau qui sait chanter
Doit être mis en cage,
Et l'ours qui sait danser
Mourir dans l'esclavage.

Moi, par exemple, je serais en France à cette heure, heureux et libre si j'avais été un âne comme mes confrères du parlement... Ne cherchez plus à étendre vos connaissances, mon jeune ami... Mon Dieu ! ils vous reste bien assez d'autres titres pour inspirer l'envie.

— Cela peut bien être, dit Trenck, avec un sourire d'orgueil.

— Ma foi, oui, reprit La Mettrie ; vous êtes une espèce de phénomène. Vos dix-huit ans contrastent tellement avec toutes les faveurs du sort qui, en si peu de temps d'existence, sont déjà venues pleuvoir sur vous ! A supposer même que cela dût finir, vous ne pourriez pas vous plaindre ; vous avez déjà vécu une vie entière par les succès, les honneurs, les plaisirs.

— A la bonne heure, dit le jeune baron. Pourtant je ne serais pas homme à renoncer trop vite à mon partage, à abandonner facilement mon manteau à l'ouragan.

— On n'y peut rien, mon enfant ; les destinées les plus brillantes sont les plus fragiles... En attendant, n'y pensez pas, laissez-vous être aimé, laissez-vous être heureux... restez ce que vous

êtes... tout simplement le plus fortuné des hommes.

— Vous le croyez, maître ?

— En vérité, s'il n'y avait ici un roi puissant et ami de Voltaire, je vous proclamerais le mortel le plus favorisé.

— Et qui sait si, même auprès du roi, je ne le suis pas encore.

— Bah ! en conscience?

— J'ai de plus que lui le bonheur d'admirer. Auprès de ce roi et des savants de sa cour, j'ai le bonheur de contempler ce qu'il y a de plus grand sur terre. Et je vous l'assure, cher maître, il y a tant d'ineffable joie dans cette tendre et pieuse idolâtrie pour les astres qui sont au-dessus de votre tête, que je ne sais si le bonheur du pouvoir souverain même peut en approcher.

Après cette parole de gracieuse flatterie, Trenck serra la main de son vieil ami et se hâta de se joindre aux officiers qui sortaient pour se rendre au camp.

Comme il franchissait le vestibule, Wagnitz, son collègue et son ami dans l'escadron des gardes, lui frappa sur l'épaule en disant avec un sourire de mystère :

— Trenck, était-ce bien au roi et aux savants que vous pensiez en parlant de votre *idolâtrie* pour *ces astres* qui sont au-dessus de votre tête ?

— Je n'entends pas, dit le baron, que l'on voie dans mes paroles plus que je ne veux y mettre.

— Allons donc, dit le jeune officier, un ami !

— Je ne connais pas d'ami pour cela, répliqua Trenck.

— On est ami sur tous les points ou on ne l'est pas.

— On ne doit jamais l'être pour des demandes ou allusions indiscrètes.

— Vous pouvez n'y rien répondre, mais non les qualifier de manière désobligeante.

— Je ne vous reconnais pas le droit de m'adresser ces demandes, ainsi que vous le faites souvent, dès l'instant qu'elles me déplaisent.

— Et moi, je ne reconnais à personne le droit de brider mes paroles.

— Soit, mais alors vous aurez désormais à me répondre de toutes celles que je ne veux ni ne dois accepter.

— Je vous répondrai de tout ce que vous voudrez, en me permettant en même temps de trouver votre boutade d'aujourd'hui fort ridicule.

— Alors l'occasion ne se fera pas attendre, car voilà justement une épithète dont je vous demande raison.

— Très-volontiers, et à l'instant même si vous le désirez.

Mais le roi était là.

— Un défi au palais, messieurs ! dit-il en montrant le front le plus sombre.

Ces mots seuls signalaient une faute grave ; et le regard, le ton du souverain ne montraient pas qu'il fût disposé à en atténuer l'importance.

Les imprudents ne s'étaient pas aperçus que Frédéric, venant de quitter la grande salle, était à quelques pas d'eux, très-visible dans le vestibule. A sa vue ils eussent voulu rentrer sous terre.

Wagnitz, prodigieusement rouge et confus, voyant les arrêts, si ce n'était une peine plus grande, suspendus aux lèvres du maître, s'éclipsa avant de les entendre prononcer.

Trenck restait encore là, tout étourdi et stupéfait.

— Monsieur, lui dit le roi, vous étiez bien pressé d'aller chercher votre trente-sixième duel, à ce qu'il paraît. C'est une faute à ajouter aux autres... mais

tonnerre et tempête! prenez garde, car il y a déjà trop de dangers amassés sur vous [1].

Et il passa son chemin.

III

Le balcon de la princesse.

Le baron de Trenck, à ces paroles que lui adressait le roi, fut saisi d'un trouble extrême, car ces expressions de *tonnerre* et de *tempête,* ainsi placées, forment en allemand un juron qui les rend plus formidables. Et en entendant lui parler ainsi un souverain qui l'avait toujours traité en père, en ami, le jeune officier devait croire, en effet, sentir la foudre éclater sur sa tête.

Quand il sortit de son étourdissement, il ne put ni demander la cause de cette colère menaçante, ni se plaindre, ni s'emporter : Frédéric n'était plus là.

Il se rendit au camp, et, bien qu'emportant avec lui un cruel souci, il se livra à son service avec le zèle accoutumé.

[1] Vie du baron de Trenck écrite par lui-même, t. I, p. 60.

Lorsque la nuit vint, les officiers des gardes redoublèrent d'activité pour organiser les préparatifs de départ, surveiller la vaste enceinte dans laquelle on entendait de tous côtés piaffer les chevaux, rouler les canons, bruire les faisceaux d'armes. Cependant cet espace encombré de tentes, de chariots, d'artillerie, n'étant plus éclairé que de quelques fallots errants, il devint plus facile de dérober ce qui s'y passait.

Ainsi, à onze heures, Trenck jeta sur son uniforme trop éclatant un long manteau gris ; il franchit une barrière du camp, et revint d'un pas rapide vers le palais. Là, il passa la grille des jardins et s'avança dans l'ombre jusque vers l'aile gauche de l'édifice, que longeait à peu de distance de la muraille une épaisse rangée de lilas, de jasmins, de rosiers de toute hauteur, récemment sortis des serres chaudes et en plein épanouissement.

Le premier souffle d'air suave qui lui apporta le parfum de ces fleurs chassa comme par enchantement de l'esprit de Trenck les inquiétudes, les craintes de la journée.

Il se glissa dans le sentier de deux pieds de large qui séparait le massif d'arbustes des soubas-

sements du mur; il avança jusque vers un balcon de premier étage, et attendit.

A cette heure, les dames du palais étaient rentrées chez elles, et, aux fenêtres, les lumières commençaient à s'éteindre. La grille du jardin défendait cette partie de l'édifice de tout accès du dehors. Au pied du perron, un grenadier montait la garde devant sa guérite, pourvue extérieurement d'une lanterne; et, sur la première marche, le factionnaire qui venait d'être relevé de garde restait encore assis près de son compagnon.

Trenck, à travers les rameaux d'arbustes balancés, apercevait bien ces deux soldats; mais comme ils étaient à plus de cinquante pas de la place à laquelle il se tenait arrêté, il ne s'inquiétait pas de leur présence, et songeait seulement à attendre la demie de onze heures qui allait sonner au palais.

De leur côté, les soldats échangeaient de ces propos oiseux de corps de garde, qui n'ont d'autre but que de faire passer le temps.

Le factionnaire était le grenadier Zerbst,qu i disait à son compagnon :

— Tu ne penses donc pas à aller te coucher ce soir, père Gehnardt?

— Pourquoi m'appelles-tu père, dit celui-ci, puisque je ne suis pas entré dans l'hyménée et n'ai pas d'enfants ?

— C'est que tu en as au moins toute la corpulence, de beaucoup d'épaisseur et de peu d'élégance.

— Eh bien, si j'engraisse avant le mariage, c'est de l'ouvrage fait d'avance.

— Et, là-dessus je répète : va te coucher.

— Tu vois bien que je travaille.

— A ne rien faire.

— C'est parce que je me sers de la lumière de ta lanterne... Tu sauras que la lumière est la seule chose que l'on puisse donner sans en rien perdre... D'ailleurs, ce n'est pas toi qui la paye, c'est le roi.

—C'est bon, vieil entêté, fais ton sabre de poupée.

— J'ai fini le sabre, je travaille à la cuirasse... ce sera pour amuser les enfants que j'aurai.

— En leur disant que tu as été armurier dans la fabrique de Postdam.

— Je m'en flatte... et moi au moins je connais ces joyaux-là... je sais comment est fait le fusil, pourquoi et comment la balle en sort, tandis que vous tirez sur les Autrichiens sans savoir si c'est un flageolet ou autre chose...

— Et ils meurent sans s'inquiéter si le plomb est de bon calibre.

— Moi, à leur place, je le saurais.

— C'est plus flatteur... alors continue de polir ta breloque.

— Ah !... pas de mal de mon ouvrage, ou je te le jette à la moustache.

— Il n'y a pas de mal à dire que tu ferais mieux d'aller dormir.

— Que sais-tu, Zerbst, si je n'ai pas d'autre raison pour rester ?

— Pour rester blotti aux pieds de ma seigneurie, protectrice du palais.

— Tu veilles à la défense, et moi peut-être à l'attaque.

— Hein ! que marmottes-tu là ?

— Zerbst, il peut venir ici un pauvre papillon de nuit, séduit par le charme de ces fleurs que l'on tient sous grille... attiré par une rose ou une anémone, n'importe ; il se peut que l'imprudent phalène laisse son aile s'embarrasser dans un réseau de tiges trop serrées, ou bien s'enferrer dans une épine de rosier... ça se peut, n'est ce pas ?

— Et après ?

— Eh bien, moi qui le protége, je suis là pour lui aider à s'en dépêtrer.

— Vrai, c'est pour cet intéressant insecte ?

— Foi de Gefhardt !

— Tu penses voir d'ici et secourir... un papillon ?

— Quand je te le dis.

— Alors, ce n'est plus la peine d'aller te coucher, camarade, tu dors debout.

On ne savait, en effet, ce que le bon gros grenadier voulait dire ; mais il resta à cette place jusqu'à l'heure où le baron de Trenck disparut du jardin.

Enfin, la demie de onze heures sonna.

Trenck tressaillit et vint se placer tout à fait au-dessous du balcon.

Cependant nul bruit étranger à ceux de la nuit ne s'élevait encore ; on entendait chaque frémissement de feuilles des arbustes, chaque léger flot qui coulait des fontaines, et ce balcon était couvert d'une tente dont la draperie l'enveloppait toujours.

Mais, en ce moment, un homme, sorti d'un autre corps de logis du palais, traversa le jardin à pas de loup, et vint dans l'obscurité longer doucement le buisson de fleurs.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Ensuite la tente de coutil du balcon s'entr'ouvrit faiblement, seulement pour laisser passer à demi une tête de femme et la main qui éloignait la tenture.

— Frédérica ! dit Trenck, vous voilà enfin !... Un moment d'attente de plus, et je mourais !

— Bel impatient, dit la voix la plus fraiche, la plus harmonieuse, il n'est que cinq minutes de plus que la demie... et ce n'est pas la peine de mourir pour cela.

— Mon Dieu !.. c'est que cette nuit est la dernière que je passe à Postdam... la dernière avant la campagne, Frédérica ; et je voulais vous demander à genoux de me recevoir encore une fois.

— Vous m'avez demandé à genoux de venir ici recevoir vos adieux ; et quand j'ai consenti à ce que vous-même avez fixé, vous ne pouvez demander davantage.

— C'est qu'en raison de ce départ, j'aurais tant de choses à vous dire !

— Trenck, j'ai juré dans notre entrevue d'avant-hier, chez moi, que ce serait la dernière.

— Je le sais bien... vous redoutiez.., mais elle n'a point eu de suites funestes.

— Il faudrait si peu de chose pour nous perdre.

— Dans les premiers moments, lorsque nous n'avions que nos regards pour nous entendre, et qu'ils parlaient au milieu du bal ; mais depuis que notre bonheur est plus grand, personne ne le soupçonne plus.

— Moi, pourtant, j'ai des raisons bien plus fortes pour agir de prudence... des pronostics, vrais ou imaginaires, me font trembler... Il me semble que mon frère ne vous regarde plus du même œil qu'autrefois.

— C'est possible, mais je ne sais pourquoi.

— J'ai saisi des signes inquiétants sur son visage ; il me semble qu'une fois son front s'est plissé à votre approche, et une autre fois s'est chargé, en vous voyant, de sombres nuages.

— Mais alors, pour qu'elle cause ?

— Il a aussi parfois un coup d'œil oblique par lequel il semble vouloir lire dans le fond de votre cœur.

— Oh ! tant mieux en ce cas ! qu'il vienne y lire comme dans un livre ouvert ; il n'y verra que fidélité, dévouement pour mon pays et pour lui. Mon illustre père, le lieutenant général, a emporté au

tombeau plus de vingt blessures reçues au service de son souverain ; moi, à dix-huit ans, je suis venu lui offrir mon épée et mon sang ; je lui dévouerai, si Dieu le veut, une aussi longue carrière que celle de mon père, et toute remplie d'obéissance et d'amour.

— Insensé !.. mais s'il voit ces sentiments dans votre cœur, auprès d'eux, n'en verra-t-il pas un autre encore ?

— Oh ! oui, le plus profond et le plus passionné.

— Eh bien, c'est ce qui me fait frémir... Ah ! Trenck, il a beau être le roi philosophe, il a encore dans les veines du sang du cruel Guillaume.

— Et, quand il serait vrai ?...

— Vous ne savez à quel point cette pensée... ce pressentiment peut-être... depuis quelques jours, m'agite et me torture.

— Enfin, que peut-il contre moi ?

— Ce qu'il peut, mon Dieu ?.. mais tout, la prison, la mort.

— Oui, mais tout cela n'est rien.

— Trenck, que dites-vous ?

— Non rien, Frédérica, vous ne savez pas combien il est impossible à tout homme, même à votre frère, de me rendre malheureux. Après avoir été

aimé de vous, je défie le sort. Aimé de vous, Dieu puissant ! mais je suis indifférent à tout le reste ; la fortune, les honneurs, ou l'obscurité et la misère, tout me devient égal pour l'avenir, tout s'efface devant cette pensée suprême, aimé de vous, Frédérica, seul arbitre de mon bonheur !

— Oh ! Trenck, noble cœur !

— Votre frère, tout souverain qu'il est, ne peut faire que le passé n'ait pas existé, que vous ne m'ayez pas aimé...

— Que je ne vous aime encore à présent, et pour la vie.

— Eh bien donc, je brave le sort et le roi ; rien ne peut m'atteindre.

— Oh ! pourtant que le ciel veille sur vous !

— Vous voyez mon amour, n'est-ce pas, Frédérica ? Vous jugez de sa sincérité, de sa grandeur ?

— Oui Trenck.

— Eh bien, donnez-lui sa récompense ; une fois encore, un seul instant, laissez-moi pénétrer près de vous.

— Je vous ai dit que c'était impossible.

— Pourtant, je pars demain, et la campagne sera bien longue.

— N'importe, il faut en faire le sacrifice.

— Je peux être blessé et dans l'impossibilité même de vous écrire.

— Ah ! vous êtes cruel.

— Je peux être prisonnier et emmené bien loin.

— Mon Dieu !.. que faire?...

— Mais vous n'y pensez donc pas, Frédérica : toujours au premier feu du combat, je peux être tué.

— Ah ! taisez-vous... et venez !

Trenck s'élança vers une porte latérale du palais qui était près de là; mais, aux premier pas, il revint sous le balcon.

—Mais la porte de votre chambre sera gardée, dit-il à la princesse.

— Non, dit Frédérica, il n'y a dans l'antichambre que Lina, qui vous laissera entrer; mais, il est vrai, dans la salle précédente, Ludovic veille encore...

— Ce page qui s'obstine à rester aux portes de votre appartement jusqu'au jour.

— Le pauvre enfant m'est si dévoué !

— Il ne me permettra pas l'accès de votre chambre sans un signe de vous qui témoigne de votre ordre... ainsi... comme l'autre jour... jetez-moi votre bracelet.

Le bruit du cercle de diamants qui tombait sur le sable se fit entendre.

Trenck saisit le bracelet, puis, presque aussitôt, disparut dans l'intérieur du palais.

Le personnage qui, de l'autre côté du massif d'arbustes, avait entendu cet entretien, s'éloigna aussi dans l'étendue du jardin.

Et celui-ci était le roi.

IV

La tente du roi.

Quatre mois s'étaient écoulés.

L'armée prussienne, marchant contre les troupes impériales commandées par le prince Charles, avait remporté de continuels triomphes, conquis le comté de Glatz et presque toute l'étendue de la Silésie.

Après la mémorable bataille de Posen, qui achevait victorieusement la campagne, Frédéric campait vers les frontières de la Bohême, et ne s'occupait plus que d'organiser l'occupation militaire de sa nouvelle province avant de retourner au centre de ses États.

Un soir de septembre, vers six heures, le roi était seul dans sa tente avec Jaschinsky, que nous connaissons comme le commandant de ses gardes du corps, mais qui était de plus son espion dans l'armée.

Le temps était sombre, et les immenses forêts de la Bohême, les masses de chênes portées sur les masses de rochers, étendaient jusque-là leur atmosphère verdâtre et humide.

Le puissant et glorieux Frédéric couchait sur un mauvais lit de camp, avait pour siége un escabeau, mangeait dans des ustensiles de fer. Le riche mobilier qui garnissait naguère sa tente, ainsi que sa cassette, ses papiers, ses vêtements mêmes, avaient été enlevés par les pandours, tandis qu'il poursuivait les troupes ennemies et remportait sur elles une complète victoire.

Lorsque, pendant la journée du combat, on était allé lui apprendre cette dévastation de son camp, il avait répondu gaîment :

— Tant mieux, cela les occupe.

Pourtant, depuis, il avait changé de sentiment.

Comme les pandours, cette milice indépendante lui avait souvent suscité les plus grands embar-

ras, il les tenait en aversion extrême, et il regrettait la jouissance que son luxe royal donnait à ces brigands.

Jaschinsky tenait deux lettres qu'il roulait entre ses doigts, et dont la valeur l'intéressait au dernier point. Mais comme l'humeur du roi, en ce moment, paraissait assez taciturne et morose, et que le commandant désirait plus que jamais s'en faire écouter favorablement, il eut recours à un moyen qui lui avait souvent assez bien réussi autrefois; il lui parla de sa sœur bien-aimée.

— Il me semble, dit-il, que depuis longtemps Votre Majesté n'a pas reçu des nouvelles de Son Altesse, la princesse Frédérica.

— Il n'y en a pas besoin, dit brusquement le roi, quand les femmes sont heureuses, elles se portent toujours bien.

— Heureuse, répéta Jaschinsky; certainement la princesse de Bayreuth est comblée de tous les biens, beauté, jeunesse, esprit, grandeurs..., et au-dessus de tout cela, l'extrême affection du roi son frère.

— Oui, dit Frédéric d'un accent triste et rêveur, j'ai beaucoup aimé ma sœur.

— Vous avez toujours été réunis.

— Surtout dans notre enfance, dit le roi. Et on s'aime bien quand on a souffert ensemble. Ma sœur et moi, nous étions également soumis à la dure autorité de notre père, de ce roi qui, ayant à gouverner un peuple presque encore barbare, puisait toute sa puissance dans une sévérité terrible, et en usait même dans sa famille. On vit parfois à la cour sa canne levée sur ses enfants... Dans les plus mauvais moments, je cachais ma pauvre petite Frédérica dans les détours du palais... Et d'autres fois, quand il y avait une injure brutale à recevoir, je me jetais devant ma sœur, pour que la rougeur de l'outrage tombât sur mon front plutôt que sur le sien... Oh! oui, je l'ai bien aimée!

— Et combien, dit Jaschinsky, combien la princesse a dû vous chérir en retour ;

Frédéric, qui avait eu un certain attendrissement dans la voix, changea de ton tout à coup.

— Mais de quoi me parlez-vous, commandant! dit-il avec rudesse. Il me semble que nous avons à nous occuper d'autre chose que de sensiblerie de femme.

La physionomie du roi s'était contractée davanta-

tage, et témoignait d'une vive irritation intérieure. Jaschinsky vit qu'il s'était trompé dans son calcul, et forcé d'en venir au fait, il dit avec hésitation :

— Majesté, j'étais venu vous parler...

— Certainement, interrompit le roi, vous aviez affaire ici pour venir me déranger à cette heure.

—Vous parler du baron de Trenck, acheva le commandant.

A ce nom, la figure de Frédéric eut un singulier éclair de satisfaction et de colère.

— Ah ! le baron de Trenck ! dit-il avec une âpreté mordante. Et que fait-il ce beau matador ?

— Depuis ce matin, il est parti pour la chasse.

— Si souvent !.. Il a donc à présent bien du goût pour les bois ?

— Et sur l'ordre de Votre Majesté, qui m'a dit de surveiller attentivement cet officier, j'apporte deux lettres que j'ai trouvées dans ses papiers

— Des lettres à lui adressées? de qui sont-elles?

— De son cousin François de Trenck, chef des pandours.

— Par exemple, voilà qui est mieux ! dit le roi, tandis qu'une teinte pourpre montait à son visage. Un officier prussien est en correspondance avec

l'ennemi, un de mes gardes est au mieux avec ces voleurs de grand chemin, qui ont pillé ma tente.

— Voici d'abord, reprit le colonel, un billet qui remonte au 2 juin. A la bataille de Strigan, un palefrenier et quatre chevaux appartenant au baron de Trenck furent pris par les pandours. Le chef de ceux-ci, apprenant que ce butin venait de son cousin, le lui renvoya avec ce billet, dont je vais donner lecture :

« Mes gens ont pris quatre de vos chevaux. Je pense que vous tenez à ces belles montures. Ainsi je vous les renvoie par le palefrenier qui les conduisait lorsqu'ils sont tombés entre nos mains, et dont toute la rançon de prisonnier sera de porter mes compliments à son maître.

» François DE TRENCK. »

— Quelle charmante courtoisie ! dit le roi. Il est flatteur pour un homme de ma cour d'éprouver la générosité de ces gens que, le cas échéant, j'aurais le droit de faire pendre aux arbres du chemin.

Il jeta les yeux sur le billet et ajouta :

— 2 *juin*. Et pourquoi ne m'avez-vous parlé plus tôt de cela ?

— Sire, dit Jaschinsky, le baron de Trenck ne pouvait être inculpé jusque-là, puisqu'il n'avait en rien dépendu de lui que son cousin lui renvoyât ou non ses chevaux; mais voici la seconde lettre du pandour, beaucoup plus récente, et qui, étant une réponse, indique que le baron de Trenck lui a écrit à son tour.

— Il a écrit! répéta Frédéric avec violence, il a des adhérences avec l'ennemi!

— Cela est trop certain, dit Jaschinsky. Vous en jugerez par la teneur de cette lettre.

Et il lut :

« Par votre lettre du 10 septembre, je vois que vous désireriez que je vous procurasse des chevaux hongrois, pour les dresser et les exercer contre mes hussards et mes pandours. Je ne demande pas mieux. La campagne m'a donné la satisfaction de voir que le Trenck de la Prusse est aussi un bon soldat. Je vous ai renvoyé vos chevaux, que mes gens avaient pris, pour vous donner une marque de mon estime. Maintenant, si vous voulez monter des chevaux hongrois, venez sur le premier champ de bataille m'enlever les miens. A moins que vous n'aimiez mieux venir trouver votre cousin, qui vous

recevra à bras ouverts, puisqu'il voit en vous son fils, son héritier et son émule dans le métier des armes.

» François DE TRENCK. »

Frédéric croyait avoir mal entendu; il lut lui-même et s'écria :

— Oui! il y a bien cela!... Trenck me trahit pour des chevaux... mais que veut-il en faire, bon Dieu?... Je lui ai donné neuf chevaux anglais de mon écurie, cinq cents ducats de gratification... puis encore cinq cents autres... Il vendrait donc son âme pour le sabre à poignée d'or de ces bandits!

— Il n'est pas si enfant que cela, dit Jaschinsky, il n'ambitionne ni chevaux superbes, ni sabre doré, mais autre chose.

— Que voulez-vous dire?

— François de Trenck, grièvement blessé dans la campagne dernière avait écrit à sa mère que s'il mourait, il laisserait tous ses biens à son cousin Frédéric de Trenck. Et le pandour à quatre millions.

— Qu'en savez-vous? qu'en sait Trenck lui-même?

— Il le sait; car tout le secret du baron de

Trenck est dans ce mot que voici dans la lettre du pandour, *mon héritier*.

— Oui, il le nomme de ce nom.

— Et il laissera quatre millions.

— Il peut y ajouter à présent ma vaisselle plate, mes joyaux, le coffre-fort de ma tente; et c'est de ces richesses qui m'ont été volées, que *mon favori* veut aussi hériter.

— Il est ambitieux, sire.

— Sans doute il a déjà répondu pour remercier avec transport.

— On lui offre le combat entre vaillants adversaires, ou l'accolade fraternelle.

— Oui, dit Frédéric en relisant : « Venez sur le premier champ de bataille m'enlever le mien, à moins que vous n'aimiez mieux venir trouver votre cousin, qui vous recevra à bras ouverts... »

— C'est positif.

— Mais alors, ce n'est plus d'une simple réponse qu'il s'agit, c'est d'une entrevue dans le camp de ces brigands... Le baron de Trenck déserterait nos tentes pour aller s'entendre avec l'ennemi...

— Il serait le dernier des traîtres.

— Et, d'après ce que nous avons sous les yeux,

nous pouvons le supposer... Une telle indignité aurait lieu dans l'armée prussienne!... Oui, au point où en sont les choses, je dois réellement croire que cela peut arriver.

— Cela est arrivé peut-être.

— Comment, colonel?

— Mais, sire, Trenck est sorti depuis le matin, il n'est pas encore bien guéri de sa blessure à la main... Quelle étrange fantaisie le porterait, après tant de fatigue, après avoir tant battu les champs de bataille, à aller battre encore les forêts pour la chasse?... Non, il pense moins à aller se jeter sur la piste d'un sanglier que dans les bras de l'homme aux quatre millions.

— Si je le savais, colonel, Trenck mourrait ce soir.

— Majesté, il y a des données plus positives que mes suppositions. Le baron est parti avec tout son équipage de chasse; mais il a laissé ses valets et ses chevaux à l'entrée du bois qui confine la Silésie... On les a vus là une grande partie du jour... et il s'est avancé seul sous ces immenses ombrages qui s'étendent jusqu'aux terres de Bohême.

— Il suffit, dit Frédéric le visage empourpré de colère, veillez à l'entrée du camp... attendez le re-

tour de Trenck... Ah! il a passé une charmante journée dans ses amitiés fraternelles avec les pandours... Mais le retour sera moins beau!...

— Quand Trenck reviendra?...

— Vous prendrez un peloton et vous le ferez fusiller.

— J'obéirai, sire.

— Colonel Jaschinsky, allez.

Le commandant sortit.

Dans tout cet entretien Jaschinsky avait habilement déguisé l'envie, la haine pour le jeune orgueilleux dont la supériorité en tout genre l'atterrait, et montré seulement le froid examen du préposé du souverain, chargé par lui de veiller à la conduite et à la pureté de sentiments de ses officiers; il avait remporté une grande victoire sur lui-même; mais aussi il triomphait dans ses trames perfides.

Frédéric resté seul se dressa de son siége, pâle, les yeux fixes et ardents.

Il était frappé d'une sorte d'étourdissement par ce qu'il venait de faire; un singulier mélange de satisfaction cruelle et de stupeur était répandu dans son âme et sur son visage.

Il avait trouvé tout à coup un moyen favorable

de punir, sans révéler sa faute, ce jeune audacieux qui, par des séductions irrésistibles, avait porté atteinte à l'honneur de la famille royale; il s'emparait de l'imprudence de l'officier de ses gardes pour frapper celui qui l'avait outragé dans ses sentiments les plus chers. Et, à ces pensées, sa bouche avait un âpre sourire de joie.

En même temps, il envoyait au supplice ce type brillant de la noblesse prussienne, honneur de sa cour, ce jeune homme, modèle parfait de grandeur, de talents, de courage, qu'il avait tant aimé.

Dans ce choc d'impressions croisées et violentes, le roi sentait dans son cerveau une sorte de vertige.

La nuit était déjà venue sous la tente; le reflet des forêts voisines, de ces énormes et ténébreuses masses de chênes, qu'habite un hiver éternel, épaississait l'ombre et envoyait dans le vent du soir un froid pénétrant.

Frédéric se mit à marcher lentement en se pressant le front, ne sachant pas s'il devait s'applaudir ou trembler, et se sentant toujours plus violemment troublé.

Avec le soir, le vent s'éleva plus haut, entendu au-loin, mais puissant, formidable. C'était le son

majestueux et imposant que rend le souffle éternel de l'espace dans les hautes cimes tourmentées, la voix qui semble révéler par les bruissements de la tempête une puissance mystérieuse et menaçante.

Le roi s'arrêta subitement.

La similitude des lieux, la froide obscurité, le mugissement des grandes forêts de chênes, le silence du soir parmi les troupes, la solitude où il se trouvait, tout le reportait à des jours passés de son existence et il se crut dans la forteresse de Custrin.

Alors l'esprit troublé, le sang arrêté sous un frisson de glace, il se mit à regarder, à écouter.

L'affreux tableau du passé sortit des ombres, revint se peindre à ses yeux, il revit tout l'appareil funèbre du supplice de son ami, il entendit retentir à son oreille le coup de hache qui le terminait.

Puis son imagination franchit quatorze années, il se retrouva triste et morne dans cette même galerie, où il avait été prisonnier et victime, où il revenait souverain, mais toujours accessible aux sombres souvenirs.

Et il entendit avec une netteté étrange l'*Esprit de la forteresse*, sortant de ces murailles séculaires, lui dire :

« Frédéric, songez à ne jamais condamner arbitrairement à mort, à ne vous souiller de ce meurtre royal. La tête sanglante de Katt a souvent passé dans vos rêves ; bien plus horrible à voir en songe serait la victime que vous-même auriez faite. Les plus redoutables ennemis des rois, pour leur règne et pour leur mémoire, sont les spectres qui les suivent. »

Le roi tressaillit et jeta la main à la sonnette de sa tente.

Un soldat de garde entra.

— Appelez le commandant Jaschinsky, dit le roi.

Quelques minutes après, l'officier demandé parut.

— Le baron de Trenck ? dit Frédéric avec émotion.

— Sire, je l'attends, répondit le colonel.

— Eh bien, reprit le roi, en respirant un peu plus librement, à son retour, prenez cinquante hussards, et conduisez-le à la forteresse de Glatz. Plus tard je déciderai de son sort.

V

Le bivouac des pandours.

Maintenant nous allons suivre les pas du baron de Trenck dans la journée qui venait de s'écouler, et où le jeune imprudent s'était réellement aventuré à aller dans le camp de l'ennemi.

Le matin, pour la première fois après les travaux de la guerre, il avait pensé à son cousin le pandour en revoyant la lettre de celui-ci sur la table. Il est certain qu'il n'avait mis nulle importance à ces missives : c'était pour lui une simple affaire de famille, qui ne touchait en rien aux hostilités entre les États ; et il n'avait pas même cru devoir s'en cacher, ne supposant que la susceptibilité souveraine pût en être blessée.

En ce moment, il sentit vivement le brave et loyal procédé de ce parent, placé sous le drapeau opposé, qui lui disait : Venez vous battre avec moi ou m'embrasser. Cette allure toute chevaleresque le séduisit ; une idée subite sauta de son cœur à sa tête, et il se dit que puisqu'il avait justement une

journée de liberté devant lui, il allait s'en servir pour franchir les quatre lieues qui le séparaient de la frontière, et répondre avec une franche cordialité à l'invitation de son cousin.

Il prit son équipage de chasse et eut l'air de partir pour une simple excursion dans les bois ; puis il laissa, en effet, ses valets et ses chevaux au commencement de la forêt, où Jaschinsky les avait découverts, et il s'élança au galop dans la profondeur des ombrages.

Le jeune baron allait seul au milieu de ces hussards, de ces pandours, dont les bonnets fourrés aperçus au loin faisaient broncher les troupes les mieux aguerries, et il y allait en sûreté, sous la foi d'un mot d'amitié; cette pensée l'enchantait; il sentait avec délice le vent des forêts sauvages, qui soulevait ses cheveux, frappait à son visage, et lui apportait une de ces bonnes impressions salutaires à l'âme.

Cependant il parcourait des défilés inconnus et presque inextricables; il avançait dans ces fourrés immenses, sous un ciel formé de la voûte des grands chênes, où passaient les nuages des feuilles jaunies de septembre. A chaque pas, des obstacles inatten-

dus, des difficultés à frayer ce domaine de la solitude et des bêtes fauves s'élevaient sur sa route. Mais il montait un admirable cheval anglais, présent du roi; et le brave coursier gravissait les rochers, sautait les pentes ardues qu'il ne pouvait descendre, tournoyait parmi les précipices; ainsi, cheval et cavalier accomplissaient des miracles d'adresse, inconnus partout ailleurs que dans cette cavalerie formée par le roi de Prusse, et continuait victorieusement leur route.

Trenck descendit dans les profondeurs coupées par la Niesse; il passa la rivière à gué; puis il remonta et s'éleva enfin sur uue montagne escarpée qui était déjà la Bohême.

Au point le plus élevé, le sombre rideau de la forêt s'ouvrit tout à coup devant lui, et il vit se dérouler un vaste espace découvert, ou plutôt dégagé par la hache au milieu des bois.

Le sol était noir, semé de feu, nourri de feuilles mortes, encombré de souches d'arbres, d'ustensiles de ménage, d'innombrables faisceaux d'armes, bordé à sa limite d'abris de branches sèches, de huttes de terre, de tentes d'étoffe grossière.

Dans cette étendue, il n'y avait de lueur que les

jets de feu tirés par les foyers de l'acier des armes; mais, au-dessus, la haute feuillée, frappée de soleil surmontait l'enceinte ouverte, dans la forêt, d'une couronne de splendide lumière.

Une musique aux notes simples, régulières, mais d'une sonorité, d'une puissance à soulever les chênes de terre, se faisait entendre dans l'étendue.

Trenck embrassa d'un seul regard le bivouac des pandours.

Aux pas d'un cheval qui entrait chez eux au galop, les soldats hongrois restèrent en suspend de leur exercice, la musique se tut.

Le jeune baron sauta à bas de son cheval; sans hésiter, il marcha droit vers un homme de haute taille, près de l'âge mûr, portant un bonnet fourré orné d'une aigrette de diamants, une tunique semblable, laissant voir à la ceinture un sabre enrichi de pierreries, et lorsqu'il fut près de celui-ci, il lui tendit la main.

— C'est bien, mon cousin, ce que vous faites là, lui dit François de Trenck; c'est surtout très-bien pour un officier de troupes royales.

— Une parole de fraternité, un mouvement du

cœur, répondit le baron, m'auraient fait venir du bout du monde.

— Vous choisirez les plus beaux chevaux hongrois, reprit François, et je vous les enverrai à la frontière.

— Je les accepterai avec joie, dit Frédéric, en souvenir de cette demande bien folle de ma part, mais qui a amené votre bonne réponse et notre entrevue.

— Cette démarche là, reprit le chef hongrois, me prouve que tout ce que la renommée publie en fait de bravoure, générosité et grandeur du baron de Trenck, n'est pas au-dessus de la vérité. Venez donc goûter de l'hospitalité des pandours, en laquelle vous avez dignement ajouté foi.

Il amena le baron Frédéric de Trenck sous sa tente.

Et tandis qu'ils traversaient le camp :

— Pourquoi, demanda Frédéric, avez-vous mieux apprécié ma démarche en ce qu'elle venait d'un officier de troupes royales? Pensez-vous qu'il y ait de moins bons sentiments parmi ceux qui servent leur souverain que dans les rangs des *indépendants?*

— Dites des brigands, si vous voulez; c'est ainsi qu'on nous appelle.

— Eh bien, François, le pensez-vous ?

— Oui, parce qu'il y a toujours une tache en vous qui doit nuire aux plus belles qualités. En vous dévouant au service d'un maître, en vendant votre sang pour des ducats, des honneurs, vous agissez en dépositaires infidèles ; la vie est un don que Dieu vous a fait pour vous-même, et vous ne pouvez en trafiquer en la cédant au premier porte-couronne.

— Vraiment, François, c'est pourtant toujours dans ce dévouement que le monde a mis l'honneur.

— Le monde s'est trompé. Celui qui vend sa vie au souverain lui vendra bien tout le reste, sa foi, sa conscience. Si bien que ce que vous nommez fidélité, je le nomme servitude, et que c'est là cette tache qui nuira toujours à la trempe de l'âme.

— J'espère qu'en me connaissant mieux, vous cesserez de le penser.

— Je ne suis que trop disposé à vous croire parfait, car en vous voyant je sens déjà que je vous aime.

— Alors mon cher cousin ?

— Alors ce sera un malheur plus grand. Ce sentiment contre la nature, cette abnégation de vous-même devant un autre, cet attachement sans borne

à un roi, sans autre raison si ce n'est qu'il est roi, doit infailliblement être nuisible. Puisqu'il ne vous portera pas au mal, il retombera fatalement sur vous-même. Mon chér Frédéric, le royalisme vous perdra.

A ces mots, ils entraient dans la tente du chef, qui était un simple abri formé d'une toile suspendue à de fortes branches d'arbres, mais où bientôt une abondante collation leur fut servie.

Au premier coup d'œil jeté dans cet intérieur militaire, le baron avait été frappé d'une certaine stupeur, bien qu'il dût s'attendre à ce qu'il voyait.

Il reconnaissait le lit richement sculpté du roi de Prusse, sa vaisselle d'argent, sa cassette, son manteau, que non-seulement le pandour avait pris pendant la bataille de Sorau, mais dont il se servait sans plus de façon que des troncs de chêne et des siéges de rocher de ces montagnes.

Dans son enthousiasme monarchique, le jeune officier crut voir, au milieu de quelque ruine, un vautour faisant son nid dans le casque de César.

Mais il était de si belle humeur et si enchanté de sa journée, qu'à l'aspect de ce butin royal apporté là, il se mit à rire franchement.

— Vous reconnaissez tout cela, mon cher cousin,

lui dit le pandour en lui servant du quartier de sanglier et de la bière brune. C'est le mobilier de votre tente royale. On vous a dit comme chose sacrilége que le chef de brigands s'en servait pour son usage. En effet, j'en ai orné ma demeure sauvage. Et je suis plus content, plus fier de ce peu d'objets conquis à la pointe de mon sabre, que des quatre millions de mon patrimoine, que je dois au hasard de ma naissance.

— Aussi, François, dit le baron, ces pauvres millions vous les abandonnez avec insouciance à votre mère ?

— Jusqu'au moment où, selon la loi de la nature, ils vous reviendront en héritage. Car j'ai douze ans de plus que vous, Frédéric... J'ai bien vieilli dans les combats... J'ai reçu de ces blessures qui ne guérissent pas... et vous savez que, par testament, j'ai disposé de ma fortune en votre faveur.

— En toute conscience, j'aimerais mieux vous en voir jouir, et pour longtemps.

— La fortune personnelle ne servirait qu'à embarrasser ma carrière. J'ai été élu chef de ces troupes indépendantes, n'obéissant jamais qu'à un commandant de leur choix. Je n'ai voulu les attacher à aucune arme connue, pour le drapeau ni l'uni-

forme, et j'ai pris partout ce que j'ai trouvé de mieux. Je leur ai donné la fourrure du Nord, le long fusil d'Allemagne, le sabre hongrois, le couteau turc, et cette musique asiatique, qui a souvent fait trembler sur le champ de bataille comme la voix même de la guerre exterminatrice.

— Je dois en convenir.

— Mes soldats viennent de ces monts hérissés de la Hongrie, où le pays de Pandour leur a donné son nom, et ils en ont conservé tout l'abrupt caractère. Nous allons partout où les combats peuvent nous procurer le pain et l'honneur ; et nous ne demandons pas autre chose. Notre camp, comme vous le voyez, n'a pas le luxe et la mollesse des vôtres ; il ne ressemble qu'à un amas de cabanes militaires ; mais les hautes cimes des bois l'environnent, frappées au sommet d'une belle couronne de soleil, emblème de notre glorieuse liberté.

— Cependant, en ce moment François, vous servez Marie-Thérèse comme je sers le roi de Prusse.

— Non pas, mon beau cousin ! Marie-Thérèse, autrefois chassée de ses États, a eu besoin de nos forces pour les reconquérir ; elle en dispute encore une partie à la Prusse ; nous la servons comme le

digne combattant sert une juste cause en lui vouant son épée.

— On sait que l'impératrice d'Autriche doit beaucoup à votre courage.

— Vous voyez donc que sa grandeur s'élève à côté de la nôtre sans lui porter atteinte, que nous sommes toujours debout dans notre indépendance.

— Elle n'est pas moins à la face du monde votre souveraine.

— Qu'importe la couronne, si nous ne relevons pas d'elle ! La différence entre votre service et le nôtre, Frédéric, je vais vous la faire sentir. Si nous nous séparions de Marie-Thérèse, nous serions toujours demain les pandours, avec les mêmes forces, les mêmes ressources ; mais si vous cessiez demain de vous attacher au roi de Prusse, de vouloir faire partie de son armée, de sa cour, vous ne seriez plus rien ; si le roi de Prusse cessait de vous aimer, de vous protéger, vous seriez perdu.

— Oui ; vous avez raison, dit d'un ton pensif le le baron de Trenck.

— Et, comme cette raison est triste pour vous, dit avec un affectueux sourire son cousin, brisons là-dessus. Occupons-nous plutôt de ce gibier de

Bohême, de ce bon fromage des montagnes ; goûtons aussi à ce vin du Rhin que j'ai gardé pour le dessert; et ensuite nous irons nous promener dans mes domaines.

Un moment après, ils sortirent de la tente et traversèrent de nouveau le bivouac.

L'officier prussien, qui avait vaguement aperçu ces visages hongrois lorsqu'ils étaient au bout du fusil de ses soldats, les traits empourprés, les yeux ardents de rage, transparaissant à travers la fumée du canon, éprouvait un curieux plaisir à les observer maintenant de près, et dans la sérénité du repos.

En achevant le tour du camp, le baron vit dans un enfoncement un large espace dépourvu d'armes, peuplé d'hommes étendus sur la paille, et où pointaient seulemeut des fusils de factionnaires à la limite. Au commencement, était une tente de coutil élevée avec quelqne recherche.

— Ceci, dit le pandour, est la place de nos prisonniers... Frédéric ne regardez pas dans le fond cet uniforme prussien dont la vue vous attristerait... Je ne veux pas que vous aperceviez ici ceux des vôtres que le sort des armes a trahi.

Il ajouta en montrant la tente :

— Mais je vais vous faire connaître mes prisonniers de prédilection, ceux que je soigne avec une tendre attention, et que je garde avec une sollicitude non moins grande. C'est un comte russe et sa femme.

— Un Russe dit le baron, que vous avez pris en Silésie ?

— Mon Dieu, oui, un prisonnier exotique... Pourquoi l'envie lui a-t-il pris de voyager en Allemagne?.. Après la bataille de Strigan, dans laquelle nous vous avons assez malmenés, baron...

— Et dont je rapporte ici un coup de pistolet, dit Frédéric en montrant sa main droite.

— Eh bien, vers le soir, en nous retirant un peu à la débandade, nous rencontrâmes sur la route une berline de voyage, dont nous nous emparâmes avec ce qu'elle contenait, c'est-à-dire le comte Betuchew et sa femme.

— Les pauvres voyageurs !

— Ils étaient dans une auberge voisine, où ils attendaient que le feu eut cessé pour se remettre en chemin ; trompés par le silence qui avait succédé au tonnerre de l'artillerie, ils venaient de remonter

en voiture, lorsqu'ils ont vu que les dangers de la guerre ne passaient pas si vite que le nuage de poudre.

— Et que vouliez-vous en faire, François ?

— Je pensais bien que c'était une bonne prise, et je commençai par amener dans mon camp chevaux, berline, comte et comtesse. Maintenant je n'ai qu'à m'applaudir de ce que j'ai fait.

— Mais cela n'était pas dans le droit de la guerre.

— Il n'y a chez nous que la guerre sans droit ; et vous devez avoir été à portée, baron, de juger qu'il en est de même chez les souverains.

— Et en quoi vous charme votre capture ?

— Le comte de Bestuchew était résident de Russie à Hambourg, où, tandis qu'il occupait ce poste de peu d'importance, il épousa Héléna Boettger, veuve d'un riche négociant. Bientôt rappelé à Moskou, il faisait en chemin un tour d'Allemagne, lorsque le hasard de ma rencontre l'amena séjourner ici. C'est un homme fort nul, un pauvre diplomate, mais qui se croit si fermement de l'esprit, qu'il doit parvenir à le persuader aux autres.

— Et sa femme ?

— Charmante ! Une Allemande de beauté froide et austère, mais qui ne prend ces dehors imposants que pour qu'on lui sache gré de ses moindres grâces, que pour qu'on l'adore dès qu'elle s'humanise. Pleine de charmes d'esprit, pourvue au plus haut degré de sagacité, de finesse, elle est capable de tout ; avec la moindre de ses ruses, elle vaincrait mes Hongrois et mettrait leurs régiments en déroute.

— En vérité?

— Deux fois elle a été sur le point de reprendre la clef des champs. La première fois, elle avait su emmener son mari à travers toutes mes sentinelles, lorsqu'ensuite ils se sont perdus dans les bois, et ont été forcés de revenir ici chercher un asile contre les bêtes fauves. La seconde fois, je ne l'ai arrêtée qu'en mettant le pistolet sur la gorge de l'un de mes hussards, qui leur tenait déjà la bride des chevaux, et allait lui-même les conduire à la frontière.

— Bon Dieu !... et le pauvre hussard ?

— Ma foi, je lui ai fait grâce; car, en conscience, devant les séductions irrésistibles de cette belle Héléna, j'aurais peut-être fait comme lui.

— Mais cela ne m'apprend pas pourquoi vous

tenez tant à cette capture, François. Que voulez-vous faire de vos prisonniers ?

— Je veux leur rendre la liberté. Cet animal de Bestuchew, avec la femme qu il s'est donnée, peut parvenir à tout à la cour de Russie. Après les avoir délivrés sans rançon, par pure magnanimité, je conserverai un beau rôle dans leur pensée, et je pourrai toujours, l'occasion se présentant, en obtenir quelque signalé service.

Frédéric de Trenck souriait de la prévoyance extrême de son cousin, lorsqu'ils se trouvèrent à quelques pas de la tente. Et les prisonniers étant venus au dehors, profiter de la tiédeur de la journée, le jeune baron ne fut plus occupé qu'à les considérer.

Le comte de Bestuchew allait et venait sur le gazon, les mains derrière le dos, ne paraissant guère ni content ni mécontent de sa situation.

Il vint dire quelques mots à sa femme, qui ne lui fit l'honneur ni de lui répondre, ni de le regarder.

Celle-ci était assise à l'entrée de la tente sur une pierre moussue ; elle avait jeté sur sa tête un épais voile de mousseline blanche, dont elle se cachait toute la figure à l'exception du front et des yeux,

et qu'elle fixait de ses deux mains croisées sur son sein.

Mais ce front haut et puissant, couronné de beaux cheveux blonds, ces grands yeux bleu foncé, limpides et ardents, étaient d'une admirable beauté. Son regard, en ce moment pensif, était constamment levé, non vers le ciel, elle ne paraissait pas d'une nature si extatique, mais vers l'espace libre étendu au-dessus de la forêt ; comme si, dans sa fantaisie obstinée de s'évader, elle eut pensé cette fois à prendre la route des airs.

Ce regard, à la venue des deux officiers, s'abaissa une minute vers eux, mais avec une suprême indifférence, et reprit son point d'observation élevé.

Inutile de dire que le baron marcha le plus lentement possible en approchant de la tente, en avançant et même après l'avoir dépassée, examinant avec une curiosité extrême, autant qu'il put la voir, cette belle prisonnière de guerre.

Cependant, peu de moments après, il prit congé du pandour pour les quatre lieues de retour qu'il avait à parcourir avant le soir.

François de Trenck, en accompagnant pendant

quelque trajet son cousin, l'engagea à la prudence, à la modération, lui parla encore avec une sollicitude paternelle du fil fragile auquel la vie était suspendue, quand elle ne tenait qu'à la volonté d'un souverain, d'un seul homme imparfait et mortel. On aurait dit qu'il avait toujours sur les lèvres ce mot :

« Frédéric, le royalisme vous perdra. »

Mot prophétique ! et bien plus encore que le pandour n'a pu le savoir, plus que le baron de Trenck ne l'a su, même après ses malheurs, car il ne prévoyait pas encore le drame étrangement fatal de sa mort.

Le jeune officier pourtant, resté seul, ne pensa pas longtemps à ces tristes prévisions. Il était beaucoup moins préoccupé des difficultés de son chemin dans ce pays sauvage, l'ayant déjà parcouru le matin ; il laissait presque la bride sur le cou de son cheval, et ne pensait qu'à sa visite dans le bivouac ennemi.

Les yeux de la comtesse Héléna lui avaient fait une vive impression, et on peut dire au pied de la lettre, les yeux de cette belle, puisqu'il n'en avait vu que cela. Il répétait sans cesse en lui-même ce que le pandour lui avait dit d'étrange et de mer-

veilleux, selon lui, de la puissance d'intelligence et de séduction de cette femme, comme si ces paroles fussent restées attachées à un écho de son âme.

Cependant nous devons dire à sa louange, que cette pensée saisissante n'ôtait rien à son idolâtrie pour la princesse Frédérica, dont la guerre l'avait trop longtemps séparé, et qu'il brûlait de revoir ; au contraire, à propos de tous les attributs de divinité et de tous les charmes de femme qu'il supposait à l'admirable Allemande, il se remémorait les perfections non moins grandes dont la constante idole de son âme était douée.

Ainsi, dans ce voyage où, pour la dernière fois, Trenck cheminait librement, aspirait à son aise l'air d'une immense campagne, foulait à son gré l'aspérité du mont ou le sentier de ses côtes, dans cette route où du fer de son beau cheval il frappait encore en seigneur le sol de la Prusse, dans ce dernier moment de liberté enfin, Trenck ne rêvait que d'amour.

Il arriva à huit heures du soir à l'entrée du camp royal.

Jaschinsky, le colonel des gardes, était là avec cinquante hussards. Il arrêta le baron de Trenck,

lui demanda son épée, et, le faisant placer au milieu de l'escorte, il le conduisit à la citadelle de Glatz.

VI

La première prison.

Le lendemain, le baron de Trenck était enfermé dans la citadelle de Glatz; il commençait cette existence de souffrances et d'événements bizarres qui l'ont rendu le prisonnier le plus célèbre de l'univers.

Cependant l'initiation n'était pas trop cruelle, le péristyle de cette destinée de captivité n'en faisait pas pressentir toute l'horreur. Trenck, dans la citadelle, fut d'abord traité comme un favori du souverain, mis aux arrêts dans une boutade d'humeur, mais ne pouvant manquer de rentrer bientôt en grâce. On lui laissa son argent, ses domestiques, il fut logé dans l'appartement des officiers et put se promener à son gré dans l'intérieur des remparts.

Du haut de la plate-forme, il pouvait embrasser de l'œil l'étendue de la contrée. Portant son regard sur ce canton de Glatz, et le rabaissant de là sur sa main droite blessée, son premier mouvement fut

de se dire qu'il n'était guère la peine pour lui d'avoir si vaillamment combattu et travaillé à enlever ce canton à l'Autriche pour se conquérir une prison.

Non loin des murs c'était le courant d'eau de la Neisse; au sommet des hautes montagnes, sur la limite du ciel, ce nuage de verdure, c'étaient les forêts de la Bohême : tout lui retraçait ce voyage qu'il venait de faire lorsque, sans s'en douter, c'était la dernière fois qu'il pouvait errer en liberté. Du fond de ces forêts, il croyait encore entendre venir à lui les tristes prédictions de son cousin le pandour, et son cœur se serrait de tristesse.

Pourtant le baron de Trenck continuait encore son train de vie fastueux; il était riche, il recevait tous les jours les officiers de la garnison à sa table, et ceux-ci témoignaient leur reconnaissance en déférence et en flatterie.

Au bout de quelques jours l'officier de la cour, le commandant des gardes du corps, apprit qu'il était destitué et que ses dépouilles étaient déjà partagées. Jaschinsky héritait de tout son équipage et gagnait de plus quatre cents ducats qu'il lui devait et ne payerait pas; Nenrode avait reçu son grade dont il était dépossédé.

Cette mesure, qui donnait à sa détention un caractère plus grave, l'exaspéra.

Il ignorait alors la cause de son arrestation; ou ne pouvait la supposer que par quelques vagues propos recueillis de la bouche des officiers. Plus tard, quand il sut positivement le motif que l'on donnait ostensiblement aux rigueurs exercées contre lui, c'est-à-dire la trahison envers le roi dont il se serait rendu coupable par ses relations avec le chef des pandours, il ne le démentit jamais, et dans ses paroles, dans ses écrits, garda là-dessus une discrétion qui dura jusqu'à la mort.

Pourtant il ne s'y trompait pas: car une fois seulement il s'oublia et s'écria:

« Tout le bonheur et les malheurs de ma vie ont uniquement émané de l'amour (1). »

Trenck apprit cette nouvelle de sa déchéance dans un moment où il était à table avec les officiers.

Dans l'emportement de sa colère, surexcité par les clameurs des convives qui prenaient avec feu son parti, il écrivit séance tenante au roi de Prusse une lettre d'une extrême violence.

(1) Mémoires de Trenck, t. II, p. 26.

Trenck; il avait eu ses équipages pillés par les pandours de François de Trenck; tous les Trenck du monde lui étaient insupportables. Et Doo, le plat subordonné, croyait de sa consigne de servir les ressentiments de son supérieur (1).

Il y avait ensuite le lieutenant Bach, Danois de nation et si fort sur les armes, si amoureux de ses succès, qu'il s'était fait querelleur de profession. Il y avait toujours sur sa figure le défi et la provocation empreints, afin que quelqu'un s'en fâchât et qu'il eût l'occasion de faire briller ses coups d'épée. La réputation du baron de Trenck, célèbre par *ses trente-cinq duels,* lui portait ombrage; et, craignant de trouver en lui un rival, il le détestait d'avance.

Après cela, Trenck ne comptait guère que des amis.

De tous, le plus aimant et le plus digne d'être aimé était le lieutenant Sehell, un jeune homme délicat, fluet, blond et pâle, d'une figure peu régulière, mais empreinte d'une ineffable douceur d'âme. Sur ses traits, comme en lui, était un calme inaltérable, provenant de sa résignation dans les

1 Le baron de Trenck dit de lui dans ses mémoires : « C'était un coquin bien tourné, qui était en train de séduire la fille du général Fouquet, dans l'espoir de l'épouser. »

peines, de son peu d'avidité des plaisirs, de son penchant pour l'étude et la méditation, après lesquelles il ne demandait pour être heureux qu'un peu d'affection.

Le baron de Trenck avait donc encore dans sa prison des relations agréables ; on lui donnait de plus tous les livres qu'il désirait, et la lecture, l'étude achevaient de remplir ses journées.

Bien plus, il avait pu établir de suite des relations secrètes avec Berlin ; la princesse Frédérica lui avait envoyé une quantité de ducats, de joyaux et surtout des lettres pleines de protestations contre la tyrannie de son frère, de tendresse profonde et inaltérable pour lui.

Cependant la réponse du roi n'arrivait pas.

Les jours, les mois se succédèrent, et elle n'arriva pas davantage. Le prisonnier n'obtint ni éclaircissement sur son incarcération, ni jugement pour en amener la fin.

Ce silence était plus effrayant que des paroles de colère du maître, et paraissait tout rempli d'orage.

Aussi, avec le temps, l'ennui, la crainte, et par moment le désespoir, vinrent s'emparer de l'âme de Trenck. Onze mois se passèrent ainsi. Nous

laissons sous silence deux tentatives d'évasion sans résultat ni importance, pour en venir au moment où la détention de Trenck changea de caractère.

Les projets qu'il avait conçus de déserter Glatz pour passer en Bohême avaient fait resserrer sa prison; le général s'en était irrité, et Doo, son fidèle reflet, n'abordait plus Trenck que le sourcil froncé et l'épée du commandement à la main; cette impudence exaspérait le baron; et le major et lui étaient en inimitié déclarée.

Ce mois de septembre qui avait amené la captivité de Trenck était revenu; le temps commençait à être d'un poids insupportable pour le prisonnier; il lisait, il travaillait, mais il n'allait plus à son gré cavalcader dans l'espace; il recevait des lettres de Frédérica, mais il ne la voyait plus. C'était en vain qu'il appelait à lui toute la philosophie de son cher La Mettrie; il eût mieux valu pour sa nature ardente une mêlée sur le champ de bataille, ou une minute d'espoir sous le balcon de Frédérica.

Un des premiers jours du mois, le major entra chez lui, escorté de l'adjudant et de l'officier de garde pour une visite domiciliaire.

Trenck occupait alors une chambre au deuxième

étage de la tour de l'ouest d'où il ne sortait plus. Il n'avait d'autre vue sous sa fenêtre qu'un corps de garde au pied du mur, ensuite le parapet d'une haute muraille baignée de l'autre côté d'un fossé, puis une seconde enceinte à peu près de la même hauteur, flanquée de palissades et d'ouvrages extérieurs ; tout cela, sans porte ni aucune espèce d'issue, n'offrant que des masses de maçonnerie.

Il était midi ; les dernières chaleurs de l'année étaient excessives ; le soleil, repercuté sur toutes ces pierres, n'avait aucun arbre pour ombrer un peu sa sa lumière, aucun gazon pour tempérer ses feux de quelque vapeur humide ; l'air était embrasé dans la haute chambre de la tour.

Des flacons à demi vidés étaient, au milieu des livres, posés sur la table de Trenck, qui avait cherché à se rafraîchir de leur contenu, et n'y avait trouvé qu'une excitation plus vive.

Le major fouilla dans tous les coins de la chambre du prisonnier et dans l'intérieur de ses meubles. Comme cette perquisition semblait déjà exaspérer le baron, Doo lui dit avec arrogance :

— Le général a donné ses ordres, et il lui importe fort peu que ces ordres vous soient dés-

agréables ou non; car vos tentatives d'évasion l'ont fort irrité contre vous.

— Et moi, dit Trenck avec la même hauteur, l'irritation de votre général ne m'importe pas davantage; et je suis toujours disposé à faire de mon temps tout ce qui me conviendra.

— A la bonne heure, reprit le major; mais dans votre intérêt, vous feriez mieux de philosopher avec vos livres et de chercher la clef des sciences plutôt que celle de la citadelle.

— Je n'ai pas besoin de vos conseils, major, dit avec un suprême dédain le baron.

— Vous aurez peut-être à vous répentir de ne pas les entendre; le roi lui-même a été outré de vos projets de fuite; et on ne sais pas jusqu'où peut aller sa sévérité contre vous.

— Mais, grand Dieu! quand on m'ôte arbitrairement ma liberté, n'ai-je pas le droit de chercher à la reprendre?

— On n'en juge pas de même à Berlin, on trouve que cet esprit de révolte envers le souverain aggrave de beaucoup votre crime.

— Moi, un crime! s'écria Trenck en bondissant de colère.

Il porta les yeux sur l'épée du major pour la lui arracher et lui en percer la gorge. Aussitôt pourtant il pensa à tirer parti de sa situation; pâle et frémissant, il eut le pouvoir d'adoucir l'expression de son visage et de sa voix, mais en tenant toujours le regard fixé sur cette épée.

— Monsieur le major, dit-il, nul ne doit être appelé criminel avant qu'un tribunal l'ait jugé ainsi. Heureusement l'honneur d'un homme n'est pas soumis à l'opinion légère ou malveillante de chacun ; le reproche s'adresse au contraire à celui qui condamne sans entendre. Pour moi, nul pouvoir légitime, ni celui du roi, ni celui des juges, ne m'a encore convaincu d'actes coupables. Et, si ce n'est la courtoisie qui doit régner entre officiers du même grade, c'est par la plus simple justice que vous devriez vous abstenir de m'accuser.

— Il est de la connaissance de tous, dit Doo, que vouz avez eu des relations avec l'ennemi.

— Moi, grand Dieu!

— N'appelez-vous donc point de ce nom les pandours?

— C'est simplement comme un parent que je suis allé voir leur chef; et un verre de vin partagé

sous une tente n'est pas une dangereuse alliance.

— Vous espériez de ce parent de grandes richesses qui pouvaient bien vous décider à passer pour toujours la frontière de Bohême.

— Mais c'est une insigne folie!... Que pouvais-je donc espérer de mieux dans tout l'univers que ce que je possédais à Berlin?.. Étais-je un pauvre aventurier allant chercher fortune avec la cape et l'épée?.. Riche de mon propre patrimoine, comblé de la faveur du roi, retenu à la cour par les jouissances de l'orgueil satisfait comme par les sentiments les plus chers, quels biens désirer encore et aller demander ailleurs?

Le major, détournant la tête d'un air d'insouciance, dit sèchement :

— Un seul mot dément toutes vos assertions, monsieur le baron. Vous avez tenté deux fois de vous évader de la citadelle. Quand on est innocent on attend avec confiance le jugement qui doit être favorable; il n'y a que le coupable qui se sauve.

Trenck trembla d'une sourde rage, mais il resta dans la même attitude, les traits calmes, les yeux fixés sur l'épée de son adversaire.

— Monsieur, dit-il, dans trois semaines, au vingt-

cinq septembre, il y aura un an que je suis prisonnier. Si vous n'avez pas trouvé le temps long à votre place, il m'a furieusement pesé à la mienne. Il m'a pesé surtout, parce que je ne pouvais pas compter les jours, les heures qui me séparaient de la justice rendue, de la liberté. Si j'avais connu le terme de ma captivité, quel qu'il fût, j'aurais sûrement trouvé, pour l'attendre, résignation et patience.

— Il est fort malheureux alors, dit le major, qu'on n'ait pu vous l'apprendre.

— Dites qu'on ne l'ait pas voulu, répliqua Trenck, car certainement ici on doit en savoir quelque chose. Ainsi vous, monsieur le major, dites-moi franchement ce que vous supposez là-dessus.

— Moi, dit Doo en se posant d'un air de geôlier suffisant, il ne peut me convenir de répondre.

— Vous me sauveriez, reprit Trenck avec chaleur, vous me sauveriez du désespoir et de la révolte, car je vous en engage ici ma parole d'honneur, dès que je connaîtrai la fin de ma détention, de quelque manière qu'elle doive finir, quel que doive ensuite être mon sort, je ne ferai plus aucun effort pour m'y soustraire par la fuite

— Et vous voulez que je vous dise ?...

— Oui ! interrompit Trenck en frémissant, oui, encore une fois je vous le demande.

Doo eut le plus malicieux sourire en répondant :

— Le terme de votre captivité... mais il ne doit sans doute pas y en avoir pour un traître.

La chaleur du soleil, du vin, de la colère et du sang bouillant, avait bondi à la tête de Trenck.

Il ne se contient plus. Il se jette sur le major, lui arrache cette épée furtivement convoitée, s'élance hors de la chambre, trouve deux sentinelles qu'il fait rouler du haut en bas de l'escalier, franchit d'un bond ces degrés, arrive en bas, tombe au milieu du corps de garde, fait tournoyer son épée, qui frappe à grands coups de tous côtés, jette par terre quatre hommes hors de combat, et court jusqu'à la première enceinte.

Là, il monte sur le parapet, et, sans mesurer la hauteur de la muraille, saute dans le fossé et se retrouve sur ses pieds ; il va encore plus vite à la seconde muraille, et la franchit de même.

Il est midi, le soleil darde sur ces remparts, tout le monde voit sa fuite miraculeuse. Les soldats qu'il n'a pas renversés le poursuivent, sans pouvoir l'atteindre ; il n'y a pas d'armes chargées pour

tirer sur lui, et, quand à le suivre par la route qu'il a prise, personne n'y pense ; sans la passion de la liberté qui donne des ailes au prisonnier, il n'y a pas moyen de bondir ainsi par-dessus les murailles sans se tuer dix fois ; après cela, on ne peut le rejoindre qu'en allant prendre les portes extérieures, et elles sont à une telle distance que le fugitif aura devant lui une demi-heure de temps, de laquelle, au train dont il va, il saura bien user.

Sans doute Trenck est sauvé.

Il se trouve dans le passage étroit d'un ouvrage intérieur. Il y a là une sentinelle ; mais un soldat à renverser est peu de chose ; il envoie à celui-ci un grand coup d'épée au visage qui l'éblouit et le fait rouler dans la poussière ; ensuite il n'a plus qu'une palissade à franchir pour courir de là gagner les bois et disparaître.

C'est le dernier pas pour être en liberté...

Mais ce pas, Trenck ne put le faire; à cette palissade fatale, son pied resta pris entre deux barreaux.

Tandis qu'il faisait des efforts surhumains mais inutiles pour l'en arracher, la sentinelle du passage qui s'était relevée et une autre d'un poste plus

rapproché fondirent sur lui, l'accablèrent de coups de crósse et l'arrêtèrent.

Tout sanglant et meurtri, il fut reporté dans sa prison.

Au bout de quelques moments, tandis que Trenck était encore affaissé sur un siége, où, presque privé de sentiments, il pouvait à peine se soutenir, l'affreux Italien Doo entra dans sa chambre.

Cet homme portait sur les traits le plus sardonique sourire ; il jeta une lettre dans les mains de Trenck en lui disant :

— Lisez ! Votre mère avait écrit au roi pour l'implorer en votre faveur, et voici la réponse de Sa Majesté.

Trenck jeta les yeux sur se papier et lut :

« Madame, votre fils a eu une conduite imprudente ; il doit être puni et faire son année de prison. »

Son ANNÉE... Et cette année expirait dans trois semaines !

— Maintenant, dit le major, après votre révolte inouïe, et lorsque vous avez grièvement blessé quatre soldats du fort, bravé avec tant d'audace l'autorité supérieure, pensez-vous que votre capti-

vité ne devienne pas plus sévère, et son terme indéfiniment ajourné ?

— Mais misérable ! s'écria Trenck pâle de rage, si vous me l'aviez dit tout à l'heure, quand je vous suppliais avec toute l'ardeur de mon âme de me donner là-dessus un éclaircissement, qui m'aurait apporté patience et courage, si vous me l'aviez dit, j'aurais été sauvé !

Le major n'était plus là.

Il était sorti de la chambre, en assumant sur sa tête toute la somme de souffrances et de captivité qui allait désormais être dévolues au malheureux Trenck.

Les rigueurs annoncées ne tardèrent pas à se faire sentir ; dès ce jour, le prisonnier ne dut plus par aucune grâce passer les portes de sa tour, et on mit près de lui, jour et nuit, un officier et deux soldats chargés de la plus active surveillance.

Trenck tomba malade par suite de mauvais traitements endurés et de la secousse morale plus cruelle encore.

Mais ce n'était pas un homme de trempe ordinaire. Étendu sur son lit de douleur, brisé de coups, frissonnant de fièvre, étreint entre les murs, les verrous et les gardes, il se disait :

— Ah ! l'on ne veut plus m'accorder de délivrance ; alors, moi, je veux sortir d'ici par mes propres forces, et j'y parviendrai.

VII

Le coup d'épée.

Dès ce moment, Trenck fut réellement prisonnier. Il ne put plus franchir le seuil de sa tour, et en perdant ses adhérences du dehors, il fut forcé de renoncer aux lettres de la princesse ; c'était alors la solitude, puisque la pensée de Frédérica ne pouvait plus venir le rejoindre, c'était la séquestration loin du monde, puisque le monde pour lui était alors tout entier dans l'amour ; et toujours gardé à vue il pouvait à peine se livrer à ses rêves sous l'œil d'importuns geôliers.

De plus, l'automne vint répandre avec ses ombres son invincible tristesse.

Cependant, peu à peu, les officiers placés là pour veiller sur le prisonnier devinrent ses amis. Le jeune baron, avec les charmes de son esprit, la grandeur, la bonté de son âme qui se peignaient

sur ses traits et le rendaient on ne peut plus sympathique, séduisit tour à tour celui qui se trouvait en faction près de lui.

Un seul lui résistait toujours, c'était ce lieutenant Bach, cet archi-querelleur qui enrageait de voir là un homme célèbre par sa bravoure, avec lequel il ne pouvait se mesurer puisque celui-ci était désarmé, et qu'il le détestait pour cela.

Du reste, officiers et soldats, en montant leur garde dans la cellule du prisonnier, ne pensaient guère qu'à causer amicalement avec lui et partager les collations que sa bourse secrète, montant encore alors à quatre-vingt ducats, lui permettait de se procurer.

Par une pente naturelle, ces bons jeunes gens qui aimaient Trenck se mirent à le plaindre, puis à désirer son évasion, et à se dévouer pour la servir.

D'ailleurs, ennuyés eux-mêmes de la triste résidence de la forteresse, où les militaires étaient envoyés comme dans un lieu de punition, ils ne demandaient pas mieux que de profiter aussi de l'occasion et de fuir pour leur propre compte.

La garnison de Glatz se composait de cent-vingt soldats et de six officiers.

Dans ce nombre, au bout de quelque temps, trois

officiers et trente-deux soldats étaient entièrement dévoués à Trenck et prêts à partir avec lui.

Un bas officier nommé Nicolaï se mit à la tête du complot.

Ces hommes devaient une nuit s'armer de la tête aux pieds, forcer la porte de Trenck qu'on fermait le soir, et tous ensemble traversant de vive force les postes des remparts, gagner la campagne, puis la terre de liberté.

Bientôt tout est prêt, les armes, les munitions, le cœur des conjurés et leurs bras.

La nuit fixée pour le départ, une nuit de novembre, est arrivée.

Nicolaï est de garde à la principale entrée du fort avec un déserteur autrichien au service de la Prusse, qui fait aussi partie du complot.

On compte les minutes qui doivent s'écouler encore avant le signal.

En ce moment, l'adjudant du gouverneur passe sous la voûte. Dans sa marche, il se penche à l'oreille de Nicolaï, et dit à voix basse et rapide :

— J'apporte au major l'ordre de t'arrêter... cet Autrichien vous a tous trahis.

Et il s'éloigne.

Nicolaï ne balance pas.

Il envoie à l'Autrichien un coup de baïonnette qui le jette à terre et l'y retient cloué; il court aux casemates, frappe à la porte des conjurés et leur crie :

— Aux armes!.. nous sommes trahis... partons avant que l'on ne nous arrête!

Les conjurés avertis sont au nombre de dix-neuf, officiers et soldats; ils sont aussitôt sur pied et saisissent les armes qu'ils ont préparées. Pendant le rapide instant où l'adjudant transmet l'ordre du gouverneur au major, ils gravissent l'escalier de la tour et frappent violemment à la porte de Trenck.

Ils crient en même temps au prisonnier d'aider à briser cette porte et de les suivre.

Mais cette funeste porte est de fer; elle est trop forte pour céder, et le temps est trop court pour l'abattre.

Trenck s'écrie:

— Nicolaï, vous ne pouvez rien pour moi; sauvez nos amis!

Cet homme d'honneur comprend que c'est là son devoir; il sort avec les dix-neuf conjurés qui portent l'épée nue à la main ou la baïonnette en avant. Ils franchissent le rempart, dont le poste est trop

faible pour les arrêter ; ils vont à la porte de ville où la garde formée seulement de six hommes ne peut non plus leur barrer le chemin ; ils passent, et tandis qu'on bat le rappel pour réunir un détachement assez nombreux pour les poursuivre, ils gagnent du terrain et en peu de temps ils arrivent à Braunau, en Bohême !..

Mais Trenck est resté seul livré à la colère du gouverneur.

Il fut accusé comme conspirateur et suborneur des soldats et officiers du roi. Il parut devant le conseil de guerre, où on lui fit subir un interrogatoire en le sommant de nommer ses complices.

Il répondit avec énergie :

— Je suis prisonnier sans avoir rien fait pour le mériter, condamné sans avoir été entendu ni jugé ; on n'a plus le droit d'attendre de moi ni service ni obéissance, puisque je suis cassé de mon grade et ne fais plus partie de l'armée du roi. La loi naturelle me permet de défendre mon honneur et d'employer tous les moyens possibles de recouvrer ma liberté. C'est le seul but de toutes mes tentatives de fuite, et je les poursuivrai jusqu'à ce que j'y trouve le salut ou la mort.

Le procès-verbal de cet interrogatoire fut envoyé à Frédéric, qui après l'avoir lu, répondit :

— C'est une lutte que Trenck veut engager entre nous, je l'accepte ; nous verrons qui succombera.

Ces mots rapportés à la citadelle parurent étendre sur la destinée du baron de Trenck le voile le plus sombre ; on le pensa condamné au moins à une détention perpétuelle.

Ainsi Trenck resta seul, livré à lui-même. Les trois officiers ses amis et les soldats qui lui étaient dévoués avaient passé à l'étranger. Les nouveaux officiers affectés tour à tour à la garde de sa cellule lui était inconnus et conservaient avec lui une froide réserve inspirée par la crainte de se compromettre, d'après la surveillance dont ils devaient eux-mêmes être l'objet. La seule figure connue de Trenck maintenant était Bach un ennemi, l'officier qui lui avait toujours été le plus hostile et le plus répulsif de la garnison.

Mais, dans cet isolement, Trenck se restait à lui-même.

L'énergie, la force de son caractère augmentaient en raison de ses infortunes ; plus que jamais il était décidé à s'évader en dépit de ses geôliers,

et du roi le premier de tous. Il attendait l'inspiration qui naît de ces longues méditations du prisonnier toujours replié sur la même idée, et de la connaissance plus exacte de sa prison qui lui ferait choisir le moyen le plus favorable d'en sortir.

Ce secours pourtant l'attendait là où il ne l'eût jamais cherché.

Dans ces jours-là, qui furent du nombre des plus tristes pour Trenck, il se produisit un incident qui, bien qu'étranger à ses chers projets de fuite, vint lui apporter quelque douceur.

Un jour, debout devant sa fenêtre et le regard fixé à l'horizon, il vit un cavalier passer sur la ligne où s'ouvrait la campagne, et qui se trouvait assez éloignée pour être, en cette saison, couverte de brume à ses regards.

Comme ce cavalier allait lentement et décrivait une sorte de va et vient dans la partie la plus en vue des fenêtres de la tour, Trenck s'imagina qu'il était là pour lui. Il lui sembla aussi, quoiqu'il ne pût guère signaler de cette forme équestre que la jeunesse du cavalier, que celui-ci ne lui était pas inconnu. Toutes suppositions fort gratuites, et qui ne le conduisaient à rien.

Quoi qu'il en fut, il ne quitta de l'œil cet endroit de la campagne que lorsqu'il fut redevenu solitaire. Le lendemain même, il se remit à sa fenêtre à la même heure, désirant, attendant la même apparition que la veille, ce qui était fort peu raisonnable, puisqu'on ne réside guère vingt-quatre heures sur le même chemin; et il eut un véritable chagrin d'être privé de la vue de ce passant, qui ne lui était rien, mais dont il avait déjà fait un ami.

Le soir, la dernière faction près du prisonnier était terminée, on venait de fermer sa porte pour la nuit, et au dedans comme au dehors, il n'y avait plus de distraction possible pour lui.

Il se rabattit sur la philosophie et voulut lire un chapitre de haute sagesse avant de se coucher. En soulevant le volume près duquel il venait de placer sa lampe, il vit un très-petit papier qu'il reconnut de suite pour être étranger à ceux qui couvraient sa table.

Il l'ouvrit et lut :

« Le véritable amour est toujours le même; le malheur l'augmente, l'éloignement le resserre; tout ce qui brise les autres ne peut rien sur son éternité. »

Un moment il fut réellement ivre de joie; il resta

là immobile à lire mille fois ce peu de mots, à les couver de ses regards, à les approcher de ses lèvres pour en aspirer le divin sentiment, à rendre grâce à genoux à Frédérica de les lui avoir envoyés.

Quand, de là, il passa à la réflexion il se demanda comment ce billet lui était arrivé, il ne put s'empêcher de rattacher cet incident à la présence du jeune cavalier sur la route, bien qu'il ne parût guère vraisemblable que de cette distance il eût pu déposer le billet sous le volume.

Quoi qu'il en fut, Trenck sûr d'être toujours aimé, puisa dans cette pensée plus de confiance en lui-même et en l'avenir.

Quelques semaines pourtant s'écoulèrent encore sans que rien vînt donner la moindre raison d'être à ses espérances.

Après cela, il se passa dans la tour une scène étrange pour une prison.

Un jour, Trenck s'était jeté tout habillé sur son lit pour changer de place.

Le lieutenant Bach était de faction près de lui.

Le jeune baron avait conservé en prison ces grands airs de fierté qu'on lui reprochait à la cour; le lieutenant Bach, ainsi que ne l'avons dit, avait

toujours la hauteur peinte sur les traits. Ces deux hommes échangeaient donc par instant des regards d'une souveraine insolence, et du reste restaient l'un près de l'autre à fumer en silence.

Ce fut Trenck qui rompit le silence le premier, car les prisonniers saisissent toujours à tout prix l'occasion de parler.

— Il me semble que vous êtes blessé à la main, lieutenant, dit-il ; auriez-vous donc encore trouvé quelque occasion de ferrailler?

— Le lieutenant Schell m'avait, je crois, regardé de travers, dit le Danois; et je lui a fait pour cela une estafilade au bras droit.

— Un jeune homme si faible, et d'humeur si douce... N'avez-vous pas de honte!

— Qu'y faire?.. je n'avais personne autre sous la main.

— Il paraît pourtant qu'il vous a blessé?

— Oui... mais par maladresse sans doute... sans savoir ce qu'il faisait.

— Cela ne vous corrige donc point d'avoir été renvoyé de deux régiments pour vos hauts faits, et à la fin incorporé par punition dans la garnison de la citadelle de Glatz?

— Quand on a la réputation d'être la meilleure lame de Prusse, on tient un peu plus à ce titre qu'à tous vos grades militaires, que le premier butor venu peut obtenir.

— Vous, la meilleure lame! dit Trenck en terminant sa phrase par une ironique bouffée de tabac.

— Je m'en vante! dit Bach, en ajoutant à ce mot une bouffée foudroyante.

— Si j'étais libre, dit Trenck, j'aurais peut-être bientôt fait de vous prouver qu'il n'en est rien.

— Vous prétendriez être mon maître sur le terrain?

— Je m'en flatte à mon tour.

— C'est ce que nous verrons bien! dit Bach en rougissant de colère.

— Comment, ce que nous verrons? Je suis désarmé et prisonnier.

— Ah! oui, vous dites cela par fanfaronnade, parce que l'on ne peut essayer.

— Vraiment, lieutenant, faites-moi mettre en liberté, et je vous jure qu'au delà de la frontière nous essayerons nos forces tant que vous voudrez.

— Eh bien, moi, je ne veux pas attendre; nous nous battrons ici, baron de Trenck.

— Dans cette chambre?

— Après le propos que vous avez tenu, je dois rabattre votre arrogance ou y perdre mon nom.

— Je serais bien aise de le voir.

— Ah! vous parlez du terrain de Bohême parce que c'est loin; moi je préfère celui-ci parce qu'il est prêt à nous recevoir.

— Je ne demanderais pas mieux si ce n'était impossible.

— Impossible!... vous allez voir.

Bach se leva. On avait mis dans cette chambre, pour y servir de table, une vieille porte posée sur des montants; il frappa sur le bois délabré, et en détacha un morceau qu'il fendit en deux parties pour imiter des fleurets. Il en donna un à Trenck, il prit l'autre, et tous deux furent en garde.

Dès les premières passes, Trenck fit sauter le morceau de bois de son adversaire et lui envoya le sien en pleine poitrine.

— Touché! s'écria-t-il.

— Nom de Dieu! c'est vrai, gronda Bach, mais j'aurai ma revanche!

Il sortit, tandis que Trenck le suivait de l'œil fort étonné, et fut plus étonné encore lorsqu'une minute

après, il le vit rentrer avec deux sabres qu'il tira de dessous son uniforme.

— Maintenant, ceci est du fer, dit-il à Trenck; c'est avec cela qu'il s'agit de montrer votre savoir-faire.

— Vous vous exposez, dit le baron avec un calme sourire, vous vous exposez, bien au delà du danger d'une blessure, à perdre cette supériorité absolue sur les armes dont vous êtes si fier.

— Mais défendez-vous, donc fanfaron ! cria Bach et montrez votre force au lieu d'en parler !

Il fondit furieux sur son adversaire; celui-ci d'une main légère, paraissant seulement jouer du sabre, para tous ses coups, l'attaqua à son tour, et lui fit au bras une large blessure.

L'arme du lieutenant tomba.

Il resta une minute comme foudroyé de surprise; puis une admiration irrésistible, un attendrissement suprême envahit son âme; il se jeta dans les bras de Trenck en pleurant et s'écriant :

— Tu est mon maître !

Puis, se retirant, considérant le prisonnier avec le même enthousiasme mais plus de réflexion, il reprit :

— Oui, baron, vous êtes au-dessus de moi, vous êtes le premier homme sur les armes; et un homme tel que cela ne doit pas rester en prison.

Trenck le regarda avec surprise ; mais dans sa présence d'esprit, cherchant de suite s'il ne pourrait pas tirer parti de l'extravagante tendresse de son gardien.

— Oui, mon cher Bach, dit-il, oui je devrais être libre, par le droit que vous signalez et par tous les autres ; mais qui voudra m'aider jamais à sortir de ces murailles ?

— Ce sera moi, baron, dit le lieutenant ; vous aurez votre liberté, aussi vrai que je m'appelle Bach !

— Oh ! je crois en vous, mon digne ami ! s'écria Trenck, vous tiendrez votre parole.

— Attendez, reprit Bach en réfléchissant; vous ne pouvez sortir sans le secours d'un officier de la citadelle; avec lui tout vous sera possible. Moi, je suis mauvaise tête, plein d'un folle confiance en moi-même, ainsi que vous venez de me le prouver; je vous compromettrais à tous les pas. Il vous faut un homme d'autant de courage et de plus de raison.

— Mon cher Bach, où le trouver !...

— Il en est un, que vous connaissez à peine, mais

qui vous connaît bien, lui ; et qui vous porte une affection si profonde, une admiration si complète, une pitié si grande, qu'il ne balancera pas à s'exposer à tout pour vous servir, et à s'unir à votre sort.

— Se peut-il, mon Dieu!.. Mais qui donc?

— Il est prodigieusement instruit, et vous sera partout un compagnon agréable ; il a une âme si aimante, que son affection pour vous sera sans borne et éternelle ; il a une sagesse qui balancera l'impétuosité de votre caractère dans les circonstances difficiles, une résignation qui vous aidera à supporter les plus funestes, surtout il a le meilleur courage, celui qui consiste à braver l'adversité, et celui qu'il faut à de pauvres et aventureux fugitifs.

— Mais qui donc, au nom du ciel!

— Voyez, mon sang coule.. il faut que j'aille au plus vite chez moi panser ma blessure, non pour la guérir, mais pour qu'on ne s'aperçoive pas de manouvelle escapade.

— Oh ! oui, mon cher Bach... Mais ce compagnon de fuite?

— Vous le connaîtrez ce soir.

Bach sortit.

Mais le soir il revint en effet secrètement dans la chambre de Trenck.

Il tenait par la main... le jeune lieutenant Schell.

Et le présentant à Trenck, il lui dit :

—Voilà votre homme.

VIII

Dans les bois.

Dès ce soir-là, le baron de Trenck et le lieutenant Schell se lièrent d'une étroite amitié. Schell était bien réellement tout ce que le Danois avait dit : esprit supérieur, franche et généreuse nature, il aimait Trenck, il promit de s'attacher à son sort ; et entre eux il y en eut pour la vie.

Ils ne songèrent plus tous deux qu'aux moyens de fuite.

Pour se concerter, ils se voyaient tous les soirs. Les officiers Schroeder et Lunitz, qui, avec Schell et Bach, montaient alors alternativement la garde dans sa cellule, étaient dans la confidence, et favorisaient leurs longs entretiens.

Cependant, en face de cette cellule, était celle

d'un autre prisonnier le nommé Damnitz, voleur de la caisse de son régiment, condamné pour ce fait à être pendu, racheté de là par le métier d'espion qu'il avait exercé, et finalement, pour d'autres méfaits, envoyé à Glatz. Jaloux de Trenck, et ayant découvert les complaisances de ses gardiens, il les dénonça au gouverneur.

Celui-ci fit fermer la chambre de la tour et en prit la clef qu'il porta toujours sur lui; après avoir préalablement fait pratiquer à la porte une ouverture par laquelle on passait au prisonnier ce qui lui était nécessaire. Les officiers de garde furent placés dans une étroite pièce qui précédait cette chambre.

Ces mesures cependant ne les dérangèrent pas longtemps; ils prirent l'empreinte de la serrure, firent faire une seconde clef, et entrèrent chez Trenck comme par le passé autant qu'il put leur plaire.

Le plus grand obstacle pour le départ était que Trenck, qui ne recevait plus alors d'argent de Berlin, gardait pour toutes ressources six pistoles comptant.

Il fut convenu que Bach se rendrait à Schweidnitz pour demander de l'argent à un parent de Trenck qui habitait cette ville. En effet, le nouvel ami du

jeune baron partit pour ce voyage de quelques jours, et on passa le temps en projets et en espérances en attendant son retour.

Enfin on était arrivé à la seconde quinzaine de décembre ; la mission du Danois avait été favorablement accomplie ; on l'attendait au premier jour, et l'évasion devait suivre de près son arrivée.

Un soir, Trenck, resté seul après le départ du dernier officier de garde, et attendant Schell qui devait venir le rejoindre quand tout serait éteint dans la citadelle, restait accoudé à son étroite fenêtre. Quoiqu'il fût déjà assez tard, il ne pouvait s'arracher au tableau prestigieux qui se déroulait devant lui.

La lune éclatante de blancheur, les larges étoiles de l'hiver, se réfléchissaient dans toute leur limpidité sur une étendue de glace.

Les constructions majestueuses des remparts, des bastions, des glacis, s'étendaient sous la lueur azurée dont la gelée couvrait leurs nappes de pierre ; les arêtes jaillissaient en lignes argentées et dessinaient ces formes monumentales ; l'atmosphère de toute pureté paraissait pourtant dans le froid semée d'une poussière brillante.

Espace immense, où pointait seulement de loin

en loin le fusil d'un factionnaire, seule trace des êtres vivants.

Au fond, l'horizon de forêts étendait si loin sa perspective, qu'il semblait que la terre entière fût revêtue d'arbres noirs ; et la clarté brillante qui venait à flots inonder leur cime, les faisait paraître remplis de ténébres plus profondes et de plus imposants mystères.

On est si peu accoutumé à voir, à distinguer de loin tous les objets dans la nuit, qu'il semblait que ce soir-là l'éternel rideau des ombres se fût par quelque phénomène, déchiré dans toute sa longueur pour dévoiler l'étendue.

Trenck était là invariablement retenu à sa place par une attraction dont il ne se rendait pas compte. Mais son regard était surtout attaché au delà des remparts, à l'entrée des terres boisées, vers ce point plus hérissé de tiges épineuses où lui était apparu un jour le jeune cavalier, dont la vue avait précédé la bienheureuse découverte du billet de Frédérica. Miracle demeuré encore inexplicable pour lui.

Cependant, après une longue contemplation, son attention fut particulièrement attirée un peu plus loin, dans l'épaisseur des fourrés.

Il crut voir là, dans les branchages, un mouvement singulier, qui se montrait subitement, saccadé et violent. Ce mouvement se produisait sur un point seulement, il agissait en sens divers ; il paraissait venir de bas en haut, et ne pouvait d'après cela être attribué au passage du vent.

Des gens réunis en certain nombre sur ce point pouvaient seuls le causer. Mais comment expliquer une réunion à un tel endroit ? A cette heure où il ne pouvait guère y avoir de voyageurs en chemin, dans cette âpre solitude où il n'était pas possible de supposer une fête, ce ne pouvait guère être qu'un combat.

Trenck continua à observer.

Mais tandis que le prisonnier considère cet endroit des fourrés particulièrement agité, de la hauteur de sa fenêtre, nous devons nous y transporter pour reconnaître ce qui s'y passait.

Un moment auparavant, vers neuf heures du soir, des cavaliers arrivaient vers cette partie de la campagne déroulée en face de la forteresse.

Le premier était un très-jeune homme, en costume de voyage, auquel venaient s'ajouter quelques armes passées à la ceinture ; le tout recouvert par

un long manteau agrafé au cou, descendant très-bas, et retombant sur les flancs du cheval, ce qui faisait participer celui-ci au favorable abri offert contre la bise. Un masque, ou plutôt un simple loup de velours noir, couvrait les traits du jeune homme.

Celui qui venait à ses côtés avait à peu près la même apparence ; sa tenue de voyageur armé était la même; mais son attitude, la pose inclinée qu'il prenait pour adresser la parole au premier, désignait celui-ci pour son supérieur.

Ils étaient suivis de deux hussards en uniforme des régiments royaux.

La petite troupe parcourait un sentier étroit, profond et très-peu fréquenté, même dans la journée, parce qu'il ne conduisait qu'à une entrée du fort, située à quelques centaines de pas de cet endroit. Les voyageurs avaient à droite la grande masse de la citadelle, à gauche la Neisse, qui coulait là dans de profondes excavations, au pied des hautes et sombres montagnes.

Ces lieux sauvages, ombreux, déserts, qui allaient aboutir aux premières forêts de la Bohême, n'appartenaient précisément à aucun pays. Comme il

ne s'y trouvait guère de villages ni de terres fertiles qui dussent positivement leur assigner un possesseur, ils n'étaient à peu près à la Prusse que des confins abandonnés, domaine exclusif des bêtes fauves, qui s'établissent au mieux dans les parages les plus dédaignés par les hommes.

La rivière coulait lentement, obstruée de rochers, de souches d'arbres, de gros glaçons, teintes en noir par le reflet des arbres sombres; elle montait et descendait sur ces blocs épars ; et son eau rare, gênée dans son cours, élevait de tristes et plaintifs murmures.

Le vent âpre qui tourmentait les cimes, faisait grincer et mugir leurs branches, cette voix de l'hiver planant sur les rudes sommets, avait ses échos, dans les frémissements de la mousse noire, dans les ondes brisées, dans le dernier craquement des broussailles arrachées de la terre.

— Sommes-nous prêts d'arriver? dit le jeune homme masqué en se retournant vers son compagnon.

— Ne craignez rien, répondit celui-ci. Ce chemin est fort rude, mais sûr.

— Oh! je ne crains rien non plus, dit le premier.

Je ne peux pas plus trembler ici de peur que de froid; et si je redoute la glace, les chutes, les bêtes fauves, c'est que tout cela nous retarderait en chemin.

— Je juge bien, dit son compagnon, de vos sentiments là-dessus.

— Je ne suis pas même fatigué, reprit le cavalier masqué. Et quand je demande : Est-ce encore loin? c'est seulement, je vous assure, l'impatience d'arriver.

— Nous sommes déjà depuis longtemps en vue de la citadelle... mais il faudra tourner les remparts... et je ne sais pas au juste où se trouve le bastion de l'ouest, qui désigne la poterne que nous devons prendre.

— Au moment d'arriver, il faudra laisser nos hussards en arrière, et bien leur recommander de se tenir cachés dans le bois.

— Certes! c'est bien assez de nous deux pour passer une porte infranchissable, ou que du moins on se garderait bien de nous laisser franchir volontairement.

— Depuis un moment, il me semble apercevoir une lumière là-bas... un peu à droite.

— Je la découvre aussi... mais on ne sait d'où elle vient.

— C'est, assurément, l'un des fanaux du fort, qui en marquent le circuit, et nous ne pouvons être loin d'arriver.

C'était en échangeant, par moment, des réflexions semblables qu'ils poursuivaient leur chemin.

En même temps venaient par hasard dans ce lieu désert deux autres voyageurs.

C'étaient deux hommes d'allures assez clandestines, car ils gardaient le silence, ou parlaient bas, et dissimulaient autant que possible leur passage. Ils venaient en même sens que la petite troupe, mais à peu près à cent pas en arrière, et de l'autre côté de la rivière, où ils foulaient une terre non frayée.

Ceux-ci étaient montés sur de forts chevaux et allaient au pas. Ils étaient très-occupés à inspecter ces parages, largement éclairés par la lune; ils mesuraient de l'œil la hauteur des arbres, depuis le sommet jusqu'à la base.

Cependant, il n'y avait rien en eux de l'apparence innocente des sylvains ni même des simples amateurs d'arboriculture. Des bonnets fourrés abaissés jusque sur d'épais sourcils surmontaient des figures

très-rudement accentuées; et des pistolets, de grands sabres recourbés, qui battaient en mesure le flanc de leurs chevaux, formaient les seuls, mais très-positifs ornements de leur costume sévère.

Le peu de mots qu'ils échangeaient à voix couverte se rapportaient à leurs observations.

— Je croyais, dit l'un d'eux, ces bords de la Neisse mieux dérobés dans le fond des bois et les excavations de rochers.

— Mais voyez, dit l'autre, à mesure qu'on avance, le chemin s'enfonce davantage... déjà par ici, le terrain descend et les arbres montent.

— En ce cas... si les pas des chevaux sont capables de se démêler dans cet amas de ronces... notre troupe pourra donc passer sur cette limite de la Prusse.

— Mon Dieu! oui... comme si cette terre nous appartenait.

— Et nous raccourcirions ainsi de beaucoup le chemin.

— Qu'en pensez-vous, commandant?

— J'aime mieux votre avis que le mien, Nadir; je suis toujours pour oser, et vous pour prendre garde!

— Eh bien, pour cette fois, ma prudence est de l'avis de votre audace. Voici une nuit claire par laquelle nous pouvons achever cette reconnaissance du terrain, et après cela, la troupe se risquera bravement par ce passage demain.

— Alors, c'est décidé... le pire serait d'être aperçus du fort...

— Où l'on nous saluerait de quelques coups de fusil.

— Politesse que l'on ne pourrait pas rendre dans la circonstance présente... ce qui est toujours désagréable.

— Sans doute... mais il ne faut pourtant pas, pour cet inconvénient, exposer nos hommes à faire six lieues de plus en prenant par le versant de la montagne, pays d'ailleurs à peu près impraticable pendant les glaces... et retarder par là notre arrivée à Essek et au quartier des troupes impériales.

— Il suffit alors, Nadir... tenons-nous-en là... car, bien ou mal, j'aime les choses décidées.

Les quatre cavaliers de la rive gauche de la Neisse et les deux hommes qui venaient en arrière sur la rive droite continuèrent leur route dans le

même sens, ne pouvant s'apercevoir à la distance où ils se trouvaient, et du reste occupés d'intérêts si différents que leurs pensées mêmes étaient loin de pouvoir se rencontrer dans l'espace.

L'éther régnait au-dessus des hautes futaies, azuré, transparent, et par les éclaircies venait verser sur la mousse des bois de limpides lueurs; mais le vent du nord, à mesure que la nuit avançait, devenait plus fort et rendait des sifflements étourdissants.

Les deux jeunes gens qui venaient en avant remerciaient la lune d'éclairer si bien leur chemin; mais en même temps, ils lui reprochaient sa clarté qui pouvait aussi les faire apercevoir; surtout ils maudissaient ce vent bruyant et ses incessantes rumeurs, lorsqu'ils avaient tant besoin d'appliquer leurs oreilles aux bruits de l'étendue, qui eussent pu leur signaler quelque danger.

Ce fut ainsi que le cavalier masqué dit à son compagnon :

— Ce vent étourdit à ne rien entendre à dix pas de soi... Je ne se serais pas étonné qu'il ne vînt tout à coup quelque loup ou quelque sentinelle du fort se jeter au travers de notre chemin.

— Dieu veuille qu'il n'en soit rien! répondit l'autre jeune voyageur... Certes nos braves hussards et moi nous ne manquons pas de courage, et nous en trouverions encore plus pour défendre Votre Altesse... mais on a toujours du désavantage quand on se cache.

— Oui, et pourtant se cacher est l'essentiel... Ah! mon pauvre ami, en cas d'attaque, j'aimerais encore cent fois mieux celle des loups...

— En vérité?

— Parce qu'au moins ils me dévoreraient sans me reconnaître.

— Bah! il n'y a plus que quelques moments de crainte... nous apercevrons bientôt la poterne... Mais, bon Dieu! écoutez donc, Altesse!

— Eh bien, quoi?... c'est le vent qui gronde dans les branches.

— Non... je crois que votre réflexion nous a porté malheur... Il y a devant nous quelque chose qui bruit dans le fourré...

— Il me semble que oui... et quand nous étions si près d'arriver!... Le diable s'en mêle.

— Encore si l'on pouvait savoir!.. Mais le sentier

tourne ; nous ne verrons l'ennemi que lorsqu'il sera sur nous.

— Oh! mon Dieu! je crois entendre des pas lourds, un bruissement d'armes... et puis, je me sens si effrayée que ce doivent être des soldats de la forteresse.

— Que faire alors? dit le jeune homme en retenant son cheval.

— Que faire? dit résolûment le cavalier masqué, mais avancer... puisqu'il faut arriver ou mourir!

Et tous deux se lancent impétueusement sur la route. Mais, au même instant, leurs chevaux se cabrent, reculent, car, au détour du sentier, un piquet de six fantassins, qui passait à l'heure de la ronde, se trouve subitement devant eux.

— Qui vive! crie le caporal, en frappant le sol glacé de la crosse de son fusil.

Les pauvres voyageurs, qui n'ont point préparé de réponse à ce mot sacramentel, restent muets.

Pendant quelques secondes, les soldats du fort, les deux jeunes cavaliers et les hussards placés derrière eux, restent ainsi fixés à leur place.

Mais alors le caporal formule sa demande en langage plus ordinaire :

— Qui êtes-vous, et où allez-vous? dit-il.

— Laissez-nous passer, dit le cavalier masqué, en qui la colère commence à se mêler à la peur.

— On ne passe pas! dit brièvement le bas officier.

— Nous sommes ici en voyage, reprend le cavalier.

— On ne voyage pas sur ce chemin, qui ne conduit qu'à la forteresse.

— C'est à la forteresse que nous nous rendons pour affaires.

— Soit. Vous dites vrai ou non. Ainsi, descendez de cheval, et nous vous conduirons au premier poste, où l'on examinera cette affaire.

— Nous ne descendrons pas de cheval, et nous irons où bon nous semblera. Ainsi, continuez votre ronde et livrez-nous le passage.

— Nom du diable! apprenez, freluquet, qu'on ne parle pas ainsi; il n'y a d'autorité à Glatz que la force militaire, et vous devez vous y soumettre.

— A moi, mes hussards! crie le cavalier masqué, qui tremble de tout son corps, mais dont le sang princier bouillonne dans les veines.

— Je me fiche de vos hussards! crie plus haut

le caporal. Descendez de cheval, ou, mille tonnerres! je vous flanque par terre!

Le jeune cavalier répond à l'apostrophe par un grand coup de cravache, qui, faute d'atteindre son adversaire, va cingler les airs; en même temps, éperdu de colère, de frayeur, il pique des deux et veut passer sur le corps des six fantassins pour avancer dans son chemin.

Mais, à cette agression, le caporal tire le sabre, ses soldats l'imitent; aussitôt les deux cavaliers et les hussards de leur suite ont aussi l'arme au poing.

A un cri de fureur poussé en même temps des deux côtés, les lames se croisent, la lutte s'engage.

Mais c'est moins une lutte qu'un choc, une rumeur tumultueuse. Dépassant l'étroit sentier, les combattants sont jetés dans l'épaisseur du fourré, où les broussailles, les basses branches s'enchevètrent sous leurs pas, les frappent au visage avec plus de vigueur que des armes ennemies. Les uns sont à pied, les autres à cheval; les coups portés n'ont ni règle ni suite; les cavaliers grondent de rage, les soldats vocifèrent; les chevaux piaffent, hennissent, et, se jetant partout où ils peuvent,

rompent tous les mouvements. Les armes, en se brandissant de tous côtés, en flamboyant et retombant avec fureur, ne parviennent guère pourtant qu'à mettre ce coin de la forêt en grande rumeur.

Ce mouvement se passe dans la solitude, au milieu des rocs, des glaçons ; la lune glissant dans les éclaircies, ruisselle en lueur bleuâtre sur les lames nues ; elle éclaire du côté des cavaliers des visages bien pâles, car leur situation est plus périlleuse encore qu'elle ne doit le paraître dans ce simple combat ; mais le tumulte ne dépasse pas l'épaisseur des bois, et ne se manifeste que dans l'agitation de ses hautes cimes.

C'était là le bouleversement partiel de la forêt, le désordre aperçu dans une certaine partie de ses branchages, que le baron de Trenck avait pu découvrir et observait encore de la fenêtre de sa tour.

Quatre contre six ; le combat était bien inégal ! Bientôt il le devint encore davantage.

Le cavalier masqué avait mis l'épée à la main dans un mouvement de violence, mais dépourvu de toute raison, car il ne savait pas s'en servir. Ses coups précipités, mais faibles, inhabiles, frappaient au hasard sans rien atteindre ; ses yeux se détour-

naient de l'éclair des armes, il avait quelques moments de répit en faisant reculer son cheval, mais aussitôt rejeté dans la mêlée, il perdait la tête et tremblait au point de ne pouvoir plus même soutenir son épée.

Bientôt, pour comble de malheur, le sabre du caporal, mieux assuré, vint faire voler en l'air, avec son arme, son chapeau et son masque.

Le jeune homme en se sentant le visage nu sembla saisi d'une nouvelle épouvante ; il frémit, sauta à terre, et, courant s'appuyer contre un tronc d'arbre, se cacha la figure dans les mains.

Pour le jeune cavalier qui accompagnait cette altesse si vite désarçonnée, il n'était pas beaucoup plus fort sur les armes ; mais, désespéré, furieux, il voulait combattre la mauvaise fortune par le courage ; il se jetait partout où il voyait une lame briller dans les branchages ; il frappait à tort et à travers, et luttait avec une ardeur héroïque, si ce n'était avec un succès semblable. Les deux hussards des régiments royaux étaient donc à peu près seuls contre les soldats du fort, ils étaient des plus braves, des plus forts; et chacun de leurs coups pesants en valait bien quatre. Du haut de leurs

montures, ils dominaient les fantassins, ils tombaient sur l'ennemi à bras racourci, et l'excès du danger les animant plus aussi que ne l'étaient les soldats du poste, dont on avait seulement interrompu la ronde, ils devaient peut-être avoir raison de ces adversaires.

Pendant cela cependant, les soldats labouraient de leurs sabres et baïonnettes les flancs des chevaux, par des coups qui souvent dirigés plus haut retombaient sur les pauvres animaux, et tout à coup, ceux-ci déchirés, sanglants, roulèrent sur la terre en entraînant leurs maîtres.

La lutte était donc finie, et les malheureux voyageurs étaient perdus !

Mais à l'instant même où l'on doit en juger ainsi, les choses prennent subitement une face nouvelle.

Les deux hommes dont nous avons parlé, et qui venaient en arrière, sont arrivés à la hauteur de cet endroit, de l'autre côté de la rivière.

Celui que son compagnon a désigné du titre de commandant, s'arrête au fracas de cette passe d'armes étrange sur laquelle il se trouve tout à coup jeté; il écoute et regarde attentivement, cherchant

à se faire une idée de ce qui se passe; et la clarté nocturne lui venant en aide, il parvient à démêler l'ensemble de la scène.

Alors il fait un signe à son second.

Tous deux sur leurs bons chevaux, sautent par-dessus rochers, souches d'arbres et glaçons, franchissent d'un bond le courant d'eau, et tombent sur les soldats du fort à l'instant où ceux-ci, par la chute des hussards, étaient maîtres de tous leurs adversaires.

Pour les deux cavaliers que nous voyons arriver ainsi, ce sont des sabres d'élite, éprouvés dans vingt combats, arrivés au premier rang des armées par leur valeur; six hommes à renverser et à mettre hors de défense, ne pèsent guère dans leurs puissantes mains.

Pendant un moment on ne sait ce qui se passe tant les mouvements sont précipités, au milieu du chaos des fourrés, sans clairières, sans chemins tracés, dans un coin noir de mousse et dans l'autre ruisselant de glace. Mais au bout de ce temps, les fantassins sont terrassés, désarmés, leurs sabres et fusils jetés au loin dans le taillis, et ils restent à la merci des vainqueurs.

Le chef dit tranquillement à son lieutenant :

— Nadir, gardez-moi un instant ces six Prussiens ; nous allons en rentrant les emmener prisonniers dans le camp... et ce sera toujours autant de pris en chemin.

Après ces mots, laissant son compagnon et sa capture derrière lui, il traverse en quelques pas le champ de bataille, fort étroit, mais encombré de corps de chevaux et d'armes brisées, il regarde, et s'avance vers le jeune homme qui, désarmé au premier choc, est resté éperdu, désolé, contre son tronc d'arbre, et maintenant, à ce retour inespéré de fortune, se trouve plus étourdi encore.

Le libérateur cherche des yeux dans les débris le masque de velours noir, et, mettant un genou en terre, il le rend respectueusement à celui qui le portait.

— Ah ! monsieur, s'écrie celui-ci avec des larmes dans la voix, c'est bien le plus beau présent que vous puissiez me faire !

Il prend le masque et le rattache tandis que son libérateur ajoute :

— Le chemin vous est maintenant ouvert ; dans quelques minutes vous serez arrivé à la forteresse ;

et pour ceux que vous avez si mal à propos rencontrés sur votre route, dans le cas même où ils auraient pu vous reconnaître, il n'y a pas à craindre qu'ils commettent d'indiscrétion là-dessus, car les voilà pour longtemps prisonniers de guerre.

— Mon Dieu ! monsieur, dit le jeune voyageur d'une voix palpitante, par quelles paroles puis-je vous exprimer l'étendue du service que vous me rendez ? et de quelle manière pourrai-je jamais vous en prouver ma reconnaissance ?

Le commandant baisse la voix en répondant :

— Dites à celui que vous allez rejoindre au fort de Glatz, que c'est son cousin le pandour qui vous en a frayé le chemin.

IX

Entre deux amours.

Le silence d'une nuit glacée règne seul devant le bastion de l'ouest, qu'accompagne une poterne ; le fallot du rempart, qui ne forme qu'un point rouge dans l'atmosphère congelée, éclaire faiblement une

sentinelle, décrivant lentement sa marche monotone, à l'angle d'une courtine.

Les deux jeunes voyageurs ont laissé leurs hussards et ce qui leur reste de chevaux après le combat sous les premières masses d'arbres de la forêt; ils avancent seuls vers cette entrée latérale de la forteresse de Glatz.

A leur approche, le soldat de garde tourne justement l'angle de la muraille, en s'arrangeant de manière à ne point les voir.

L'un des cavaliers frappe doucement contre la poterne du pommeau de son épée; la lourde porte s'ouvre; les deux étrangers traversent rapidement une étroite partie des remparts, franchissent des cours intérieures, où il ne se trouve personne, et montent l'escalier d'une tour.

Arrivés au deuxième étage, ils passent dans une pièce ouverte et vide, et frappent de nouveau à une porte qui se trouve devant eux.

De l'autre côté de cette porte, dans la chambre de la tour, le baron de Trenck a quitté sa fenêtre où le retenait le phénomène des arbres mouvants, et il a reçu la visite de son ami Schell, qui, à cette heure nocturne, vient ordinairement conférer avec lui

avant de se mettre au lit. La lampe du prisonnier brûle encore sur sa table, en éclairant la carte de Bohême, sur laquelle les deux amis cherchaient à tracer pour le mieux l'itinéraire de leur fuite.

Au coup frappé à la porte tous deux se regardent avec surprise, car tous leurs amis sont couchés dans la citadelle, et, quant à une visite hostile de l'autorité, il n'est pas probable qu'elle puisse avoir lieu à cette heure.

Après une minute d'hésitation, Trenck va ouvrir.

Le jeune cavalier qui vient en avant se jette dans la chambre de la tour. Dans sa précipitation, oubliant tout le reste, il a laissé tomber son masque...

Et c'est la princesse Frédérica qui se trouve dans les bras de Trenck.

Une minute le saisissement, les larmes étouffent leurs voix, et il n'y a qu'une émotion palpitante dans cette étroite chambre, où Schell et le compagnon de la princesse se tiennent immobiles et un peu à l'écart.

— C'est elle! mon Dieu, c'est elle! murmure Trenck au milieu de son ivresse.

Et il la regarde, il l'admire, il la contemple sous ces habits d'homme qui la rendent plus belle encore,

surtout qui attirent l'enthousiaste reconnaissance en montrant les efforts qu'elle a faits pour le rejoindre.

Puis il répète ses accents d'adoration :

— Frédérica est près de moi... Oh! bonheur du ciel!... oh! miracle sans nom!

— Il n'y a point de miracle, dit la princesse avec un radieux sourire; tout cela est aussi naturel que bienheureux pour nos cœurs.

— Comment peut-il être naturel, dit Trenck, que l'auguste habitante de Postdam, liée par sa grandeur au palais, se trouve au milieu de la nuit dans la cellule du prisonnier?

— Vous oubliez, mon ami, reprend-elle, que l'un des officiers qui vous gardent ici, le lieutenant Lunitz, est le fils de ma première dame d'honneur, et ayant été placé près de moi dans sa jeunesse, me porte la même affection que sa mère. Il m'a déjà servi ici en me gardant le secret, même auprès de vous.

— Oh! noble jeune homme... que je l'aime!

— Oui, il a glissé dans vos papiers, sur votre table, un billet de moi qu'avait apporté à Glatz Ludovic, mon fidèle serviteur, ajouta la princesse en étendant la main vers son compagnon de voyage.

— Ludovic aussi ! oui, c'est bien lui ! s'écria Trenck en tendant la main au jeune homme avec un transport de reconnaissance.

— Certainement, dit la princesse ; ce terrible page, qui ne voulait pas vous laisser pénétrer dans mon appartement sans le bracelet qui lui servait de signal... et qui maintenant m'a accompagnée jusqu'auprès de vous, au milieu de bien des dangers.

— Des dangers, juste ciel ! mais oui, ajouta Trenck en saisissant la main de Frédérica, qui venait de jeter sont gant déchiré, mais oui, mon Dieu, vous avez à la main une blessure.

— Oh ! alors, dit la princesse, tandis que Trenck étanchait le sang avec ses lèvres, c'est que je me serai fait cette coupure moi-même avec cette maudite épée que je ne savais pas tenir ; car pour sûr, je n'ai pas assez approché de l'ennemi pour qu'il me blessât dans ce combat, où je ne peux vraiment pas me flatter d'avoir montré une fière contenance.

— Mais enfin, dites-moi...

— Près d'ici... la rencontre d'un piquet de ronde qui nous barrait le passage, et avec lequel il a fallu rudement batailler.

— Pourtant, vous avez été sauvée ?

— Ah! c'est là qu'est le merveilleux de l'histoire. Un vaillant défenseur qui nous est tombé des nues... Mais avant tout, il faut que je remplisse sa commission près de vous. Écoutez bien : Mon ami, si j'a pu pénétrer jusqu'à vaus dans cette forteresse, c'est votre cousin le pandour qui m'en a frayé le chemin.

— Le pandour! c'est à n'y rien comprendre.

— Ce digne brigand! Ah! je le remercie bien de tous ses coups de main terribles et même d'avoir pillé la tente de mon frère, puisque ce violent courage l'a porté à me prêter si heureusement secours.

— Mais que faisait-il là, bon Dieu?

— Ah! je n'en sais rien. Mais, avec son lieutenant, il a terrassé en une minute tous nos adversaires... qu'il a de plus emmenés prisonniers de guerre, afin que ne revenant pas au fort ils ne pussent commettre aucune indiscrétion à notre égard.

— Ce satané pandour! il est capable d'être venu jusque sur les terres de Glatz pour inspecter la place... et nous a encore pris des soldats dans sa promenade... Mais pour cette inspiration qui vous a sauvée, je le bénirai toujours.

En achevant ces mots, Trenck avait emmené la

princesse vers un siége près du foyer, et s'était assis près d'elle.

Le lieutenant Schell s'était levé pour se retirer.

— Non, restez, lui dit la princesse avec une charmante cordialité. Vous trouvant à cette heure, dans la chambre du prisonnier, je vois que vous êtes le lieutenant Schell... Je sais... toujours par mes adhérences dans la place... que vous aimez sincèrement le baron de Trenck, et lui êtes dévoué; vous me devenez cher à ce titre. Restez donc près de nous, ainsi que mon bon Ludovic. Un amour tel que le mien se légitime par sa grandeur, et ne se cache point.

Elle fit placer les amis près du feu, faisant les honneurs de la tour avec un air de souveraineté adorable.

Mais bientôt, revenant à Trenck et tenant les yeux attachés sur lui, son regard et sa voix redevinrent tristement pénétrés.

— Mon Dieu! dit-elle, le revoir prisonnier, lui, il y a si peu de temps encore, l'orgueil et le charme de la cour.

— C'est pour cela, dit le baron avec sa naïve fierté : le pavot dépassait de trop haut les autres plantes, il a fallu lui couper la tête.

— Pourtant, dit Frédérica, après cette exécution cruelle, les autres plantes n'en ont pas paru grandies d'un pouce. Jaschinsky a hérité de vos équipages, de votre or, et il n'en brille pas davantage; Neurode a eu votre grade, et il n'en paraît pas plus élevé; les jeunes seigneurs n'ont plus le baron de Trenck près d'eux pour les éclipser, et ils n'en paraissent ni plus beaux, ni plus élégants... Allez, les envieux sont punis de leurs succès, en n'y gagnant jamais rien.

— Et mes anciens compagnons, les brillants gardes du corps?

— Vraiment, ils ont toujours le manteau écarlate et les armes d'argent... mais ce n'est que du tissu rouge et du métal ciselé; on ne les remarque plus : c'était le baron de Trenck qui faisait le prestige du bel uniforme au lieu de le recevoir de lui.

Le prisonnier hésita une minute, il étouffa un soupir qui venait sur ses lèvres, et reprit d'une voix comprimée :

— Je n'ose demander encore... Mais le roi?...

— Il rêve de nouvelles campagnes, dit la princesse.

— Et il oublie celui qui les faisait à ses côtés?

— On ne sait s'il oublie, on ne sait s'il se souvient avec regret ou avec colère... Votre nom ne sort jamais de sa bouche. Mon ami, la rigueur de Frédéric contre vous restera un mystère.

— Je le crois et je le désire, dit Trenck d'une voix concentrée. Oui, que la source du ressentiment du roi contre moi reste toujours cachée, dussé-je en souffrir davantage.

— Mais enfin, toute rigueur, toute punition, légitime ou non, a son terme. Puis ajouta Frédérica en relevant son beau visage rasséréné, en attendant que la prison finisse, nous trouverons les moyens d'en adoucir le cours.

— En vérité, vous pourrez de nouveau parvenir à m'écrire? dit Trenck avec joie.

— Mieux que cela... je reviendrai vous voir.

— Que dites-vous? s'écria le prisonnier transporté.

Schell regarda la princesse avec une attention inquiète.

— Je suis sûre de ce que je promets, reprit Frédérica en affermissant la joie de son amant. Le roi doit faire bientôt une grande tournée dans ses États, qui précédera de peu de temps son départ

pour le théâtre de la guerre. En son absence, je trouverai au palais une moins stricte surveillance et plus de facilité à admettre tout prétexte d'absence qu'il me plaira d'inventer.

— Eh bien!... mon Dieu, achevez!

— J'ai déjà, vous le voyez, trouvé moyen d'accomplir ce voyage.

— Oh! oui, il a fallu beaucoup de ressources d'esprit pour motiver cette excursion lointaine.

— Voici. J'ai organisé à Berlin une souscription pour la distribution des Bibles dans les campagnes, et annoncé mon intention de m'entendre avec les consistoires des principales villes du royaume pour la propagation de cette œuvre. J'ai choisi d'abord le chef-lieu du comté de Glatz. Et une fois là, à l'aide de la nuit, de mon masque, de l'ombre des forêts, j'ai pu venir jusqu'ici, où le lieutenant Lunitz avait pris les précautions nécessaires pour qu'en me laissât pénétrer dans la poterne de l'ouest.

— En effet, mon Dieu! tout cela a été possible!

— Eh bien, en l'absence du roi, lorsque personne ne s'occupera trop de la vraisemblance de mes motifs d'absence, je renouvellerai ma visite au donjon.

— Dieu puissant! je pourrai être encore aussi heureux que dans ce moment.

— Nous pourrons être aussi heureux, Trenck, et plus sûrement encore, car désormais je m'informerai de l'heure des rondes, afin de prendre garde de les rencontrer.

— Oh! grâce vous soit rendue, Frédérica.

— Toujours en allant conférer avec les consistoires pour la propagation de la Bible... Oh! que Dieu me pardonne si je prends pour moi la plus grande part du bienfait de l'œuvre!

Trenck, ne trouvant point d'expression pour peindre son bonheur, s'était jeté aux genoux de la princesse, et couvrait ses mains de baisers brûlants de reconnaissance.

Le lieutenant Schell alors, d'une voix grave qui contrastait avec l'heureux entraînement des amants, se hasarda à dire :

— Mais madame ignore donc?...

Un signe impétueux de Trenck l'interrompit subitement.

Mais Frédérica se hâta de demander :

— Qu'est-ce donc que j'ignore?... Qu'alliez-vous dire, monsieur Schell?

— Rien, madame, vous vous êtes trompée, répondit Trenck, à qui on ne le demandait pas.

— Qu'alliez-vous dire? répéta plus impérieusement la princesse; continuez, monsieur Schell.

— Je m'y oppose, dit Trenck avec force.

— Et moi, je l'exige, dit-elle d'une voix souveraine.

Schell était troublé par ces autorités diverses qui pesaient sur son âme; il sentait mieux celle de son ami; il respectait plus celle de la princesse. Forcé d'obéir à la dernière, il balbutia :

— Madame, le baron de Trenck et moi nous étions près de fuir de la forteresse.

— Que m'apprenez-vous! dit Frédérica avec un vif saisissement.

— Un ami qui était parti pour nous chercher de l'argent, continua Schell, vient d'écrire qu'il arrive... Du reste, le concours des soldats gagnés à notre cause, le moyen de franchir les remparts, tout était prêt pour notre départ.

— Oh! oui, je l'ignorais, dit Frédérica en se pressant le front; oui, le secret était trop grave pour que Lunitz, s'il le connaissait, en laissât rien transpirer au dehors... Partir... mon Dieu!... Vous alliez partir!

— Je ne le veux plus ! s'écria Trenck en restant avec idolâtrie aux genoux de la princesse. Frédérica, vous reviendrez à Glatz ; Glatz est désormais mon séjour chéri, mon lieu de prédilection, mon paradis.

— Il ne faut pas songer à cela, dit la princesse d'un ton sérieux et prononcé. Vous pouvez partir, devenir libre, vous le devez. Vous le devez à votre avenir, au soin de vous conserver une place élevée dans le monde, de vous créer une carrière, de mettre en lumière vos nobles facultés. Rester en prison serait une lâcheté.

— Je ne comprends rien aux sentiments qui ne sont pas mon amour, dit Trenck. Je vous l'ai dit sous le balcon du palais, Frédérica, vous êtes toute mon existence. Aimé de vous, attendant le moment de vous voir, je serai riche, glorieux dans les fers, dans la captivité la plus cruelle ; privé de vous, mon sort sera partout triste et misérable. Je l'ai dit et je le jure encore à genoux, Frédérica, mon existence est en vous.

— Mais moi, Trenck, je ne veux pas vous voir tout sacrifier à une passion qui alors deviendrait insensée.

— Qu'importe ! si elle est ainsi faite pour moi.

— Malheureux ami !

— Si j'y tiens plus qu'à ma vie.

— Mais, encore une fois, je ne veux pas qu'il en soit ainsi... Écoutez ; si vous accomplissez un sacrifice en allant chercher et retrouver tous les autres biens qui vous attendent, excepté l'amour, eh bien, faites ce sacrifice par honneur, par respect pour vous-même.

— Frédérica, ne le demandez plus.

— Alors, si je ne puis le demander, l'obtenir, je saurai vous y contraindre.

— Vous !

— Pas un seul mot. Si vous refusez le moyen d'évasion qui vous est offert, si vous restez à Glatz pour moi seule je n'y reviendrai plus.

— Mon Dieu ! que dites-vous !

— Non, jamais. Je vous déclare, en ce moment, que je renonce à aucun voyage ici qui pourrait nous réunir, que je ne remettrai plus les pieds dans la forteresse. Voyez maintenant si vous voulez y rester dans la solitude de la prison ou partir.

— Ah ! vous êtes cruelle ! dit Trenck en se relevant pâle et sombre.

— Ah! madame, vous êtes sublime! dit Schell avec transport.

— Trenck, je vais vous quitter dans un moment pour bien longtemps sans doute, reprit la princesse, que j'emporte donc de vous la promesse que vous poursuivrez le noble projet de votre évasion, comme si vous ne m'aviez point vue.

— Que puis-je dire, mon Dieu! murmura Trenck.

— Je veux même que vous soyez heureux et fier de vous soustraire par vos propres forces à la tyrannie.

— C'était le sentiment qui m'animait tout à l'heure encore.

— Il faut y revenir.

— Vous m'y forcez.

— Oui; mais apprenez-le bien en ce moment, et pour toute la vie; Trenck, la liberté vaut mieux qu'une femme!

Après ce mot solennel de Frédérica, l'entretien des deux amants ne fut plus qu'un long et douloureux adieu.

Puis la princesse repartit de Glatz, accompagnée

de Ludovic, avant que le jour pût les surprendre en chemin.

X

Dieu dispose.

Le lendemain, le projet d'évasion possédait plus que jamais les deux habitants de la citadelle. Maintenant que Trenck devait fuir malgré lui, mais enfin sans pouvoir en revenir... Une impatience nerveuse le tourmentait ; Schell brûlait aussi d'envie que ce moment si difficile pour tous deux fût passé ; et on attendait, en comptant les instants, l'arrivée de Bach et de l'argent qu'il apportait.

Les officiers de garde près du prisonnier, et surtout l'excellent Lunitz, formaient des vœux ardents pour leur délivrance.

Ce jour-là, vers quatre heures, Schell, ayant pénétré comme de coutume dans la cellule de Trenck, à l'aide de la fausse clef, était assis au coin du feu avec le prisonnier.

Le jour pâle de décembre commençait à baisser;

le foyer aussi laissait mourir ses étincelles. Les deux amis se taisaient ; mais ayant devant les yeux l'image de la terre libre, sur laquelle ils espéraient bientôt s'élancer.

Au bout d'un moment :

— Voici le feu qui s'éteint, dit Trenck ; et le vent souffle furieusement dans cette tour.

— Depuis qu'on vous a ôté vos domestiques, mon cher grand seigneur, vous ne savez pas vous fait servir de nos soldats et votre service est très-mal dit Schell en cherchant inutilement du bois à côté de la cheminée.

— Et ce diable de temps est bien rude, reprit Trenck ; la neige de ce matin durcit sous la bise.

— Bah ! dit Schell, il fera peut-être ce temps-là la nuit de notre départ ; et il n'y a pas mal de nous y accoutumer.

— Oh ! pour cette nuit-là, nous ne le sentirons pas, dit le prisonnier ; il y aura à prendre assez d'exercice pour nous réchauffer.

— On peut à peu près calculer, dit Schell. Nous avons décidé de choisir, après le retour de Bach, le premier soir où je serai de garde près de vous afin que, devant rester ostensiblement

dans la tour, on ne me cherche pas ailleurs.

— Oui, ce soir-là, à l'heure de *la grand'garde* qui retient tout le monde occupé.

— Eh bien, c'est aujourd'hui samedi vingt-quatre décembre ; j'étais de garde hier ; mon tour revient le vingt-sept... ce vingt-sept sera peut-être le jour solennel pour nous.

— A supposer que Bach soit de retour.

— Il devrait être ici, et ne peut guère manquer d'arriver demain.

— Dieu le veuille, ami.

— Mais c'est étrange... le vingt-sept n'est que dans trois jours...

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai rêvé cette nuit que nous partions. Nous étions soulevés par une force invisible ; nous marchions sans toucher la terre, nous franchissions ainsi les remparts.

— C'est toujours ainsi en rêve... on croit voler dans l'espace... Il paraît que nous venons d'un monde où l'on porte des ailes, et que nous en gardons quelque souvenir.

— Mais, arrivé au delà des murailles, j'ai tout à coup senti une secousse terrible ; la terre s'est res-

serrée autour de moi, et je me suis trouvé comme dans un abîme.

— C'est encore ainsi en rêve... mais quoi d'étrange à cela ?

— C'est que ma vision ne peut s'appliquer qu'à ce qui arrivera aujourd'hui, et non dans trois jours.

— Ah ! pour aujourd'hui, nous voici bien claquemurés dans la forteresse ; et c'est encore là que nous nous réveillerons demain et le jour suivant.

— Cela est sûr... Dieu veuille au moins que ce soit avec les mêmes espérances !

— Qui pourrait les affaiblir, Schell ?

— Je ne sais... ; mais ce matin, comme je venais ici, j'ai vu Damnitz...

— Bon ! vous en parlez comme de l'araignée du matin, qui veut dire chagrin.

— Oui ; je passais comme le gardien sortait de sa cellule... la porte était encore entr'ouverte, je l'ai vu à l'intérieur tenant son écuelle de maigre soupe à la main.

— Il faisait une triste figure.

— Au contraire, son mauvais visage était crispé d'un sourire... Les méchants sont à l'inverse du temps, s'ils s'éclaircissent, c'est pour l'orage.

— Voilà bien des superstitions, Schell : un rêve, un présage...

— Que voulez-vous?... il faut bien regarder un peu au delà de son horizon... et, avec les inquiétudes du lendemain, les brouillards de l'hiver, l'espace n'est pas peuplé d'images couleur de rose.

— Mais cela vous attriste, mon pauvre ami.

— Oui, vous me trouvez faible ; il est vrai que dans le moment de l'action j'aurai peut-être moins d'audace énergique que vous, mais si les jours suivants nous réservent de longues souffrances, je les supporterai avec plus de fermeté et de constance ; et ce sera peut-être alors moi qui vous soutiendrai.

— Je le crois, mon bon Schell, dit Trenck en lui serrant la main.

Puis aussitôt le jeune baron revenant à son impatience :

— Mais, de par Dieu ! dit-il, en attendant ces mauvais jours que vous voulez bien nous promettre, je meurs de froid ici, et j'aurais bien voulu ne pas commencer si vite mes épreuves.

— Allons, dit Schell en se levant, je vois bien qu'il faut aller vous chercher du bois... je vais trou-

ver par là-bas quelqu'un de nos hommes pour vous en faire monter.

Le lieutenant descendit ; il alla de cour en cour chercher l'un des gens de service dans la citadelle, et n'en trouva pas sous sa main.

Pendant le peu d'instants qui venaient de s'écouler, le jour était entièrement tombé ; il n'y avait plus que ce crépuscule, si long en décembre, où un voile d'ombre grise obscurcit l'atmosphère quoiqu'il ne soit pas encore nuit.

Schell était toujours là, rôdant dans les vastes dépendances du fort, frappant des pieds, soufflant dans ses doigts, et cherchant de l'œil à qui s'adresser pour se faire servir.

Il vit venir précipitamment à lui le lieutenant Schrœder, qui l'aborda par ces mots :

— Nom de Dieu ! Schell, que faites-vous là !... Je vous cherche partout dans la place...

— Qu'y a-t-il ? dit Schell en pâlissant, car il vit déjà un malheur sur les traits bouleversés de Schrœder.

— Venez !.. suivez-moi vite ! s'écrie celui-ci.

— Où donc ?

— A l'écurie, prendre un cheval, vous jeter en

selle et partir... on ne sait rien encore... les factionnaires vous laisseront passer.

— Pour aller où ?

— Partout où vous voudrez, hors de Prusse.

— Pourquoi faire ?

— Pour sauver votre tête.

Et, tandis qu'il suit machinalement son compagnon, Schell reprend :

— Au nom du ciel, Schrœder, expliquez-vous.

— Je dînais aujourd'hui chez le gouverneur, dit le lieutenant, et quel bonheur encore que je me sois trouvé là !.. L'adjudant m'a dit tout bas qu'il venait de recevoir l'ordre d'arrêter le lieutenant Schell.

— Ah ! malédiction, le complot est découvert.

— Sans doute; mais je n'en sais pas davantage.

— C'est l'affreux Damnitz qui l'aura découvert et trahi. Si j'avais le temps de lui rompre les os.

— Je le ferai de votre part... dans la mesure du possible... mais vous, partez ! partez !

Ils étaient arrivés dans la cour qui conduisait aux écuries.

— Mon Dieu ! dit Schell en se frappant le front, mais Trenck qui reste exposé à toutes les persécutions... je ne veux pas fuir sans lui.

— Trenck est prisonnier, dit Schrœder, il ne risque toujours que la prison ; tandis que vous, Schell, comme officier déserteur, vous subirez une peine infamante.

— Je veux aller chercher Trenck.

— Une minute de retard, et vous êtes perdu.

— Je ne veux pas être sauvé sans lui.

— Malheureux Schell !

— Laissez-moi faire.

Schell n'a pas le temps d'aller prendre ses armes ; il voit un sabre appendu au mur ; il s'en empare.

— Que faites-vous, mon Dieu ! dit Schrœder. Est-ce que cela peut vous servir à vous défendre ?

— Non, dit-il, mais s'il le faut, cela suffira à me donner la mort, et à me sauver des galères.

Sans prendre le temps de dire un mot de plus au digne Schrœder, Schell franchit d'un bond l'escalier de la tour ; il ouvre la porte de Trenck et s'écrie en le prenant par la main :

— Suis-moi... nous sommes trahis... il faut partir à l'instant ou jamais.

Trenck jette son chapeau sur sa tête, son manteau sur ses épaules, sans songer même au peu d'argent caché dans un coin, et ils descendent.

A la sortie de la tour, Schell retrouve l'air le plus naturel et la voix la plus calme, pour dire au factionnaire :

— Le service est si mal fait ici, qu'il n'y a plus de feu dans la tour; je conduis votre prisonnier au poêle des officiers.

Le soldat présente les armes à son chef et ne bouge pas.

Ils se dirigent, en effet, vers le vaste chauffoir dont on voit la porte de là ; ils entrent dans cette grande salle, où heureusement il ne se trouve personne, mais, ne faisant que la traverser, ils sortent par la porte opposée.

— Où allons-nous? dit Trenck.

— A l'arsenal, répond son compagnon. Nous passerons au-dessous jusqu'aux ouvrages extérieurs; nous escaladerons les palissades comme nous pourrons... Nous prendrons ensuite le chemin qui se présentera, à la garde de Dieu.

— Tout cela est presque impossible.

— Oui, dit Schell en montrant le sabre qu'il porte caché sous son habit, mais du moins, nous ne tomberons pas vivants aux mains de nos ennemis.

— C'est bien, ami, je te comprends.

— Quand le danger sera irrésistible, ceci nous délivrera de la vie... Nous le jurons.

— Nous le jurons, répète Trenck.

Ils s'engagent furtivement dans le corridor de l'arsenal ; un quinquet est déjà allumé dans le sombre couloir.

Au bout de quelques pas, à cette lueur de la voûte, ils voient devant eux le major Quaadt et l'adjudant chargé de l'arrestation de Schell.

Schell épouvanté perd la tête ; il se rejette en arrière, traverse en courant le rempart, monte sur le parapet, et saute en bas de toute la hauteur.

Trenck, qui l'a suivi dans sa course effrénée, accomplit sur sa trace le même saut périlleux... Il est en bas... il se retrouve sur ses pieds, sans avoir d'autre mal que l'épaule écorchée à une saillie de la muraille.

Il faut fuir... mais Schell, qu'il regarde couché dans le fossé, Schell ne se relève pas, dans la chute il a eu un pied déboité.

— Le moment est venu, dit le malheureux jeune homme en tendant le sabre à son ami ; je ne puis leur échapper... Sauve-moi de leurs mains ! sauve-moi des galères !

Trenck le regarde éperdu.

Schell s'écrie encore avec violence.

— Un dernier service... ôte-moi la vie !

En effet, il n'y a de salut que dans une course rapide, et le malheureux lieutenant ne peut faire un pas ; il doit mourir là d'un coup de sabre, ou être arrêté à l'instant même.

Trenck, dans son généreux courage, trouve un troisième parti.

Bien que cela semble impossible, en si peu de temps, en vue des remparts, il soulève Schell dans ses bras, le charge sur ses épaules, franchit ainsi avec lui les palissades, arrive au dehors de la place, et court comme un fou sans savoir où il va.

Il n'y a plus qu'une faible lueur au ciel ; l'air est chargé de brouillards, il tombe un givre épais.

Au bout d'une centaine de pas, Trenck s'arrête pour reprendre haleine, il pose son ami à terre, et s'assied à ses côtés.

Mais avant qu'ils aient le temps de respirer, un immense bruit de tonnerre retentit.

Ce sont les canons du fort qui donnent le signal d'alarme ; cet airain tonnant dit partout : *Des déserteurs s'enfuient arrêtez-les.*

Dès-lors il n'y a plus un pas sans danger, il n'y a plus un homme qui ne soit un ennemi.

Trenck pense qu'ils sont perdus. Il faut deux heures aux déserteurs avant qu'on connaisse leur fuite pour traverser une partie de la ville de Glatz, et les plus prochains villages, qui, au signal donné, sont subitement garnis de hussards et d'habitants auxquels il est ordonné d'arrêter les fugitifs ou de tirer sur eux. Cependant il reprend son fardeau et se remet à courir au hasard.

Il n'a pas marché cinq minutes, que déjà tout est en rumeur dans les environs; on entend le galop des chevaux, les portes des habitations qui s'ouvrent, les pas et les voix des gens qui se précipitent au dehors.

C'est au milieu de cela que les deux fugitifs traversent un faubourg. L'obscurité les environne; la crainte aussi leur vient en aide; quelques-uns les voient passer trop vaguement pour les arrêter; d'autres, qui sont plus près, pensent que des hommes n'entreprennent pas un coup aussi audacieux sans être armés jusqu'aux dents, et qu'ils tueront les premiers qui s'approcheront d'eux, aussi, à leur vue, ils balancent et se retirent.

Grâce à ces circonstances favorables, Trenck, dans sa course effrénée a pu dépasser la ville et s'enfoncer dans la campagne.

Là, ne voyant que la solitude autour de lui, et à bout de ses forces, il prend un moment de repos.

Il dépose son ami sur le sol couvert de givre, et essuie son front inondé de sueur. Schell joint les mains en adoration devant Trenck; Trenck le regarde aussi avec une affection suprême : c'est là tout leur langage, mais en ce moment comme ils s'aiment; en l'espace d'une heure à peine, ces deux hommes ont tant fait l'un pour l'autre!

Le brouillard épaissit toujours ; l'obscurité est devenue complète; on n'aperçoit même plus à l'horizon les grandes murailles de la citadelle ni celles de la ville; ils commencent à espérer qu'à la faveur de la nuit, ils pourront trouver quelque passage désert pour aller gagner un abri.

Cependant, comme il communique cette pensée à son ami, Trenck voit deux points noirs et mobiles, se détacher sur le sol blanc de glace... ces points approchent... à une certaine distance, ils se séparent, et un seul continue à avancer de leur côté.

Quand il est plus près, les deux fugitifs distin-

guent la forme d'un homme... puis, à quelques parties saillantes de l'uniforme, ils reconnaissent un officier du fort.

Dans l'état où est Schell, la fuite lui est impossible ; Trenck n'a pas le temps de le reprendre sur ses épaules, et, pût-il le faire, avec ce fardeau, sa course ne serait pas assez rapide pour que cet ennemi qui s'approche bien armé, et avec l'aide de ceux qui l'escortent sans doute, ne parvienne facilement à les arrêter.

Ils restent foudroyés.

Trenck grince des dents et tourmente la poignée du sabre caché sous son manteau.

Schell est pâle et froid comme le marbre.

Ils échangent ces mots d'une voix brève et sourde:

— Heureusement, dit Trenck, je tiens ce sabre

— Oui... nous pouvons mourir ! dit Schell.

— A la condition de couper d'abord la gorge à celui qui vient là.

— Malheureux !.. un des nôtres.

— Tais-toi !

— Songe.;.

— Je ne sais pas ce que je ferai... tais-toi !

L'officier avance encore.

Mais quand il n'est plus qu'à quelques pas, au lieu de venir du côté des fugitifs, il continue sa marche en ligne droite.

En passant devant eux, il se met à tousser comme saisi par le froid et murmure :

— Broum !... broum !... Mes amis, tâchez de gagner au plus vite vers la gauche... Cette maison isolée que vous voyez, c'est le côté de la frontière... Gardez-vous de la droite ; les hussards sont là.

Et il recommence à tousser en passant son chemin.

Les deux fugitifs sont saisis d'une effusion de cœur indicible ; des larmes d'attendrissement mouillent leurs paupières.

A la voix ils ont reconnu le lieutenant Basth, et ils lui vouent dans leur âme une reconnaissance éternelle.

En même temps ils s'empressent de suivre son conseil. Trenck reprend Schell sur ses épaules et se remet à marcher.

Mais bientôt, quoiqu'il ait toujours tenu les yeux fixés du même côté, les mouvements de terrain lui ont dérobé le peu qu'il pouvait apercevoir de cette maison isolée. Comme il arrive souvent dans

la campagne, plus il approche, ou croit approcher du point cherché, et moins il le découvre.

Enfin, lorsqu'il a marché assez longtemps pour y être arrivé et n'aperçoit plus rien, il lui faut reconnaître qu'il n'a pas pris la direction nécessaire pour arriver à ce favorable endroit.

En même temps, deux ou trois villages échelonnés dans la contrée se montrent éclairés, et indiquent par là qu'ils ont entendu le canon du fort, qu'ils sont prêts à aider les soldats à arrêter les fugitifs, et forment ce que l'on appelle le *cordon de désertion*.

Le moment est terrible ; Trenck dépose de nouveau son ami sur la terre.

— O mon rêve !... mon rêve, murmure le malheureux, demi-mort de froid et de souffrance.

— Il ne s'agit pas de cela, dit Trenck.

— Si, reprend le pauvre Schell. C'était bien aujourd'hui que nous devions franchir les remparts... et ensuite c'était bien l'abîme!..

— Allons, parlons raison, reprend son ami.

— Eh bien, pour parler raison, mon pauvre Trenck, nous sommes perdus... A quoi sert de lutter, d'ajouter à notre situation des peines inutiles ?...

Tu vois que même l'avis donné par notre digne lieutenant Basth n'a servi à rien... Autour de nous il n'y a que la terre glacée où, en continuant à avancer, nous tomberons certainement inanimés, toi de fatigue , moi de la souffrance que me causent le froid et mon pied déboîté... ou bien ces villages plus redoutables encore que la solitude, où nous ne mettrions le pied que pour être arrêtés.

— Que peux-tu craindre ? dit Trenck, il n'y a plus pour nous de prison ni de peine infamante qui nous menacent : avec cette lame, nous pouvons en une minute nous soustraire à l'une et à l'autre. Eh bien, quand on ne risque que la vie, on ne doit pas manquer de courage... tout à l'heure nous serons peut-être morts tous deux, voilà tout... Se laisser affaiblir par cette pensée serait lâcheté ; et ce n'est pas toi qui en es capable. Donc, jusqu'à ce moment extrême, puisqu'il faut attendre encore, nous n'avons rien de mieux à faire dans cette attente que de chercher à nous sauver.

Schell parut ranimé par ces réflexions et se souleva à demi.

— Voyons, reprit Trenck, tu connais bien mieux le pays que moi ; tu vas chercher à nous orienter.

Il soutint un moment son ami debout, en l'entourant d'un de ses bras, et lui dit :

— Regarde bien dans l'étendue, et cherche ce qui pourra servir à te guider... regarde; de quel côté coule la Neisse?.. de quel côté peut être le chemin de la Bohême ?

Schell force son regard à percer dans l'ombre.

— Un vaste taillis à droite, dit-il, et des collines sinueuses à gauche... il me semble que je suis venu ici à la chasse...

— Regarde encore... où peut conduire cette vallée, étendue entre les bois et les collines ?

— Attends... je vois encore une masse noire devant moi.

— Oui... des arbres sans doute.

— Eh bien, Trenck, va voir... je me tiendrai un moment appuyé contre cette roche... va voir si c'est un bouquet de cinq grands sapins, ayant au delà une mare assez large, et alentour quelques cabanes de bergers.

— Et si c'est cela ?

— Alors je me reconnaîtrai.... la rivière coule à une centaine de pas plus loin.

Trenck se dirige de ce côté ; il inspecte le terrain et revient.

— Ce sont bien, dit-il, cinq grands sapins, avec une large mare au delà et quelques cabanes de bergers.

— Alors, ami, dit Schell, c'est ce que tu voulais ; nous sommes près de la Neisse.

— Oui, mais j'ai changé d'avis en chemin.

— Comment cela ?

— Je suis bien aise maintenant de savoir où est la frontière de Bohême, pour ne pas y aller.

— A quoi songes-tu, Trenck?

— Voici. Nous avons perdu du temps en nous trompant de chemin ; et l'endroit désigné par Basth, encore favorable en ce moment-là, n'est sans doute plus abordable. Il vient à l'esprit de tout le monde que des déserteurs vont courir sur le point le plus rapproché de la frontière pour se sauver ; et, outre le cordon de désertion, il est probable que ce point-là a derrière chaque rocher, chaque monticule, un hussard aposté.

— Eh bien, que faut-il faire ?

— Rester sur les terres de Prusse, où l'on ne pensera pas à nous chercher, puisque nous n'aurons

pas dû y prendre notre route, marcher dans la direction de la rivière pour la traverser ensuite beaucoup plus bas, après quoi nous n'aurons qu'un court trajet à faire pour gagner la frontière.

— Bonté divine ! mais c'est tout un voyage que tu proposes là.

— Eh bien, ami, dit Trenck en retrouvant un sourire, partons pour ce voyage !

Et il reprit son même ordre de route.

XI

Dans les glaces.

Trenck, emportant son ami avec lui dans sa fuite, passait dans la nuit comme un colossal fantôme.

Les prisonniers dans leurs évasions les plus hardies, ne font que se sauver eux-mêmes au milieu de mille dangers, Trenck, avec le cher fardeau qu'il s'était volontairement donné, et qui centuplait les difficultés de la route, accomplissait un miracle de force et de courage, resté unique dans les annales des prisons.

Il faut rappeler pourtant que le jeune baron était

d'une taille élevée, d'une force physique extraordinaire, et Schell, petit, mince et léger; ce qui sans diminuer l'action héroïque de Trenck, la rendit possible, afin qu'elle servît à jamais d'exemple de dévouement sublime. Maintenant, nos deux fugitifs, en descendant la campagne, ont dépassé le village où finit de ce côté le cordon de désertion, et ils cheminent dans des parages moins périlleux.

Lorsqu'il pense être assez éloigné du fort de Glatz, Trenck marche plus lentement; il regarde, il écoute. Un bruit d'eau, le seul qui s'élève dans cette solitude, se fait entendre à sa gauche. En effet, il tourne de ce côté, et, à la transparence de l'eau dans l'obscurité, il découvre à peu de distance le lit de la rivière.

La Neisse, en cet endroit, est telle que nous l'avons vue plus haut, vers la forteresse, chargée de rocs, de glaçons sur ses bords, seulement le courant d'eau est plus large.

Trenck, d'abord, s'aventure à passer la rivière à gué. Il pose le pied sur la première pierre en saillie, puis sur les autres. Ces pierres sont glissantes et enchevêtrées de masses de glaces, cependant le passager à force d'adresse parvient ainsi à une cer-

taine distance. Mais alors, le fond manque ; il se sent perdre pied ; la largeur du courant à franchir est au moins de trois à quatre brasses. Il ne se décourage pas. Recommandant à Schell de passer les bras à son cou, de bien s'attacher à lui, il se jette à la nage et franchit ainsi le courant jusqu'à la rive opposée, où il recommence à mettre pied sur les saillies qui divisent les filets d'eau, et arrive ainsi heureusement sur la terre ferme.

Mais dans quel état, grand Dieu ! rompu de fatigue, avec des vêtements trempés d'eau qui se glacent sur son corps.

— On conçoit, dit-il, combien il est doux de passer une rivière à la nage le 24 décembre, et de rester ensuite à l'air de la nuit. Je m'étais, à la vérité, échauffé à porter mon ami, mais ensuite, le froid n'en devenait que plus sensible. Schell, de son côté, souffrait horriblement de ce froid et des douleurs de son pied déboité, que je cherchai plusieurs fois inutilement à remettre dans sa jointure. De plus, nous étions encore sur les terres de Prusse, et il y avait, à chaque minute, danger de mort devant nos yeux [1].

[1] *Mémoires du baron de Trenck*, t. I, p. 131.

Sur cet autre bord de la Neisse, le hasard leur envoya pourtant un secours bien précieux. Un bateau de pêcheur était resté amarré là, et ils en prirent possession sans scrupule. Schell put s'étendre sur la planche, Trenck s'abandonnant au courant put prendre un moment de repos, et ils naviguèrent ainsi près d'une heure.

Les deux amis jugèrent que ce trajet les transportait vers la partie des montagnes où ils trouveraient des parages plus déserts et plus favorables pour gagner un point quelconque de la frontière.

Ayant ainsi repris quelque force, ils abordèrent. Le vent avait amassé la neige de la journée précédente dans le fond de ces forêts qui longeaient la rive; les ronces, les souches d'arbres étaient enfouies sous sa blanche épaisseur, dont la gelée avait durci la surface.

Cependant Schell voulut essayer de marcher. Avec le sabre ils coupèrent une forte branche dont ils firent un bâton. Le malheureux blessé avança alors lentement, en se soutenant d'un côté sur un pied et de l'autre sur son bâton.

Le chemin était certes bien rude dans cette neige qui donnait un travail de plus à chaque pas. Les

ombres étaient profondes et ne permettaient pas de chercher la direction la plus favorable pour atteindre bientôt la terre promise. Ils marchaient à peu près au hasard. Cependant ils pensaient que, peu à peu, ils approchaient du but, et l'espoir les soutenait de toute sa puissance souveraine.

Il fallait bien souvent s'arrêter pour laisser reposer Schell. Alors, demi-morts de froid et de la faim qui commençait à se faire vivement sentir, ils n'avaient d'autre ressource que de s'étendre sur la neige. Là, ils tinrent conseil; ils décidaient de marcher toujours dans l'ombre des forêts, en s'éloignant de la Prusse ; et puisqu'ils ne pouvaient voir leur chemin, de laisser au hasard le soin de leur choisir un point de la frontière. Et, au milieu de tant de souffrances, toujours ranimée par la pensée du salut, qui maintenant ne paraissait plus impossible.

Ils marchèrent ainsi toute la nuit, tantôt exténués des peines de la route, tantôt de celles de leurs haltes glacées.

Après ce long voyage, ils pensèrent qu'il pouvait être quatre ou cinq heures du matin.

Alors, arassés de fatigue, excédés d'errer dans

ces chemins d'une sombre monotonie, dans une nuit continuelle, sans une lumière aperçue dans l'étendue, sans le vol d'un oiseau qui vînt rappeler la vie auprès d'eux, ils pensèrent à s'arrêter jusqu'au jour qui ne devait guère tarder à paraître.

Bien qu'allant à pas lents, ils jugeaient avoir bien accompli trois ou quatre milles dans cette nuit et se trouver près de la frontière ; le retour de la lumière leur donnerait les moyens de l'atteindre.

Trenck choisit une élévation de terrain, une souche d'arbre qui sortît de la neige, une voûte de branchage qui leur donnât quelque abri. Ils s'assirent dans cette dure retraite. L'ample manteau de Trenck fut étendu sur les épaules de tous deux; ce manteau de garde du corps, de drap écarlate, qui avait brillé dans tant de cortéges et de parades, servait à présent à les empêcher de mourir de froid; c'était tout ce qui restait de sa splendeur !

Quelque temps s'écoula sans que le ciel blanchît encore. Tandis qu'ils étaient là, dans cette vastes solitude, ils entendirent tout à coup une horloge sonner l'heure.

Ce fut une indéfinissable impression de surprise d'être avertis de la présence près d'eux d'un lieu

habité, lorsqu'ils avaient marché si longtemps sans apercevoir aucun village, ni même un clocher isolé; il leur semblait trouver dans cette voix vibrante quelque chose de surnaturel.

Mais ensuite leur saisissement augmenta encore.

— C'est étrange, dit Schell, il me semble reconnaître ce timbre d'horloge comme si je l'avais habituellement entendu.

— Et moi aussi, dit Trenck; tandis qu'il résonnait, c'était absolument pour moi l'impression qu'on éprouve en entendant la voix d'une personne de connaissance.

— Mon Dieu! que se passe-t-il donc, dit encore Schell; et y a-t-il de la magie là-dedans?

En ce moment, à l'approche du jour, le brouillard et le givre cessèrent, la gelée reprit, et la lune levée éclaira l'étendue.

Quel spectacle pour les fugitifs!... La ville, la citadelle de Glatz se montraient à peu de distance devant eux! Se trompant entièrement de direction, ils avaient perdu tout le chemin fait en descendant le pays, tout le trajet accompli sur la rivière. En allant, venant, tournoyant sur la maudite montagne, dans leur marche si longue et si cruelle, ils

n'avaient fait que revenir à peu près à leur point de départ. Il y eut pour eux un moment d'indicible stupeur. Cependant Trenck retrouva encore son inépuisable énergie.

— Eh bien, ami, dit-il, si nous n'avons pas approché de la frontière, il faut nous y rendre à présent... Ce doivent être six heures qui viennent de sonner... Le jour n'est pas levé, la campagne est encore aussi déserte que jamais. En tournant le dos à la citadelle, nous sommes bien sûrs cette fois de ne plus nous tromper. Ainsi, reprenons notre route.

Il se leva; Schell, redoublant d'efforts, reprit son bâton, et ils se remirent en marche.

Ils cheminèrent encore une grande heure.

Après ce temps, le jour était enfin venu.

Comme la campagne s'éclairait, ils reconnurent où ils étaient.

C'était au pied de la principale montagne qui touchait à la Bohême; ils étaient arrivés devant un village, qui avait en avant deux maisons isolées.

Impossible de fuir ces habitations; il s'agissait donc de les franchir, ce qui était un pas fort difficile.

Trenck trouvait dans sa jeunesse, dans son impé-

tuosité naturelle, une vivacité d'imagination qui ne l'abandonnait jamais; voici ce qu'il proposa :

— Écoute, ami, dit-il, tu as perdu ton chapeau qui est tombé comme le mien dans l'escalade des murailles, mais il te reste ton uniforme, ton hausse-col, ton ceinturon, qui te conservent l'apparence d'un officier du fort.

— Je ne suis pas plus avancé, dit Schell, au contraire.

— Tu vas voir. Je me couperai au doigt; je me remplirai le visage, la chemise; l'habit de marques de sang, et je représenterai un homme grièvement blessé. Tu me lieras les mains derrière le dos avec ton mouchoir, de manière toutefois que je puisse les dégager à volonté, puis je m'étendrai à terre.

— A quoi diable rêves-tu... et où veux-tu en venir ?

— Tu iras vers l'une de ces maisons qui sont là en avant, tu appelleras au secours. Dès que quelqu'un sera venu, tu diras que tu as été attaqué par un malfaiteur, qu'il a tué ton cheval, ce qui est cause que tu t'es démis le pied en tombant; mais que tu as blessé, arrêté et garrotté ce coquin, et qu'il faut courir au village dire au juge-maire de faire

atteler des chevaux à un chariot, afin que tu puisses t'emparer de ton bandit, et le mener pendre.

— Quelle comédie!... En vérité, Trenck, aurais-tu envie de rire?

— Peste! une comédie grâce à laquelle nous allons passer ce diable de village, et au lieu d'être arrêtés, nous en aller dans un bon chariot pour le reste du chemin.

— N'importe, je ne me sens nullement en verve pour jouer mon rôle.

— Cela viendra dès que tu auras commencé... Et comme il n'y a aucun autre moyen possible, il faut bien que tu te décides.

— C'est horriblement difficile dans un pareil moment.

— Du tout... de l'habileté, de l'adresse, beaucoup de finesse, de présence d'esprit, voilà tout.

Sans attendre le consentement de son ami, Trenck se livra de suite aux diverses opérations qu'il venait d'indiquer. Quand il fut barbouillé de sang, garrotté et bien transformé en malfaiteur arrêté, il s'étendit devant un buisson.

Schell, sautant sur un pied et s'aidant de son bâton, se dirigea en effet vers la maison la plus rap-

prochée. Il appela à lui de toutes les forces de sa voix... Deux jeunes paysans parurent.

Lorsque le lieutenant, d'un ton fort ému, eut débité son histoire, les deux braves garçons se mirent en devoir d'entraîner le bandit dans la chambre basse de la maison, où il ne parut entrer que défaillant et demi-mort.

Il y avait dans cette chambre un vieux paysan assis au coin du feu, une vieille femme, une jeune fille.

Schell ne perdit pas de temps; il enjoignit à l'un des deux jeunes paysans d'aller de suite au village requérir du juge-maire un chariot bien attelé, qui lui servit à emmener son coquin à la potence.

Le villageois, se laissant imposer par l'uniforme d'officier, obéit et sortit.

Les six autres personnes restèrent réunies.

Le vieux paysan, à l'entrée des nouveaux venus, les avait fixement regardés sans mot dire; puis il avait rabaissé la tête et repris son attitude sur l'escabeau qu'il occupait au coin de la cheminée.

Mais les deux femmes, la jeune fille surtout, trouvaient que cet homme garrotté, tout gibier de potence qu'il était, avait une bien charmante figure; elles le prirent en tendre pitié; elles lui apportèrent

pour le remettre du pain noir et une écuelle de lait.

En même temps l'officier, sur l'offre qui lui en fut faite, ayant daigné accepter aussi ce frugal repas, tous deux, officier et bandit, mangèrent ensemble du meilleur appétit.

Les choses allaient pour le mieux. Et tout en savourant ce délicieux pain noir mouillé de lait, les deux compagnons se réjouissaient dans l'âme de ce bienheureux chariot, qui ne pouvait manquer de bientôt arriver, et qui leur ferait si agréablement continuer leur route.

Le maître de la maison laissa s'achever le repas.

Puis, quand il fut fini, le vieux sournois vint se placer devant l'officier et lui dit :

— Vous êtes monsieur Schell, déserteur du fort de Glatz, et voici le baron de Trenck, qui s'est enfui avec vous.

Dans leur effroi, tous deux restèrent muets.

— N'essayez pas de nier, reprit le paysan ; un officier du fort est venu hier au soir nous avertir de la double évasion, en nous en donnant les détails. Et de plus je vous connais, monsieur Schell ; un de mes fils sert dans votre compagnie ; j'ai même causé avec vous à Habelshewert, où vous étiez en quartier.

Et il ajouta :

—Oui, le chariot va arriver, messieurs. Vous l'avez envoyé chercher à propos, car il vous reconduira s'il vous plaît au fort de Glatz, où est votre place.

Le coup était foudroyant.

Il ne restait de ressource que dans une résolution extrême.

Heureusement Trenck et son courage étaient là.

Donc Trenck sort comme l'éclair, s'élance à l'écurie et regarde. Il y a là trois chevaux de labour, mais pas de bride... comment s'en servir? Trenck voit de grands yeux qui le regardent avec pitié. C'est la jeune fille qui l'a suivi, sans doute, sans savoir pourquoi. Elle voit son embarras; elle va chercher dans un coin des brides qu'elle lui apporte, et lui aide à passer sur le cou des deux chevaux qu'il a choisis.

Avec la même promptitude, Trenck retourne dans la salle basse, enlève Schell dans ses bras, le porte dans l'écurie, le pose sur l'un des deux chevaux et se jette sur l'autre.

Tout cela s'est passé si vite que le vieux paysan sort seulement de la maison. En voyant sortir ses deux déserteurs, l'un portant l'autre, il ne s'est pas inquiété, pensant qu'ils ne pouvaient aller vite

d'une semblable allure, et qu'il en serait toujours maître. Mais lorsqu'il voit sur le seuil de l'écurie les deux gaillards près de décamper si à leur aise, et ses chevaux, à lui, qui vont partir avec eux, il est bouleversé, lève les bras au ciel et commence à jeter les hauts cris. Alors Trenck lève le sabre sur lui, et lui dit que s'il ne se tait pas, s'il risque d'ameuter du monde par ses cris, il va lui fendre la tête.

En même temps les deux cavaliers pressent les flancs de leurs lourds chevaux de campagne, et les font aller d'un train qu'ils n'ont connu de leur vie.

Au bout de quelques pas à peine, ils rencontrent la population des environs qui se rend au village. Les deux amis sont en affreux équipage. Tout échevelés, la figure animée, les vêtements froissés, déchirés, avec cela, l'un en uniforme, l'autre qui porte un manteau de garde du corps; ils ont parfaitement l'air de déserteurs, si ce n'est de fous furieux. Mais le bonheur veut que ce soit un dimanche; à neuf heures du matin, les habitants se rendent à la messe, en belle tenue; ils ne se soucient pas de se retarder et de risquer leur habillement en s'arrêtant à batailler. Et si ces gens-là leur paraissent suspects, ils n'ont pas l'air d'y songer.

Les deux fugitifs passent et s'éloignent.

Sur cette route, il faut aller droit à Wunfchelbourg; mais Schell, peu de temps avant, avait séjourné dans cette ville : elle avait douze hussards et quatre-vingts fantassins de garnison. Il n'y avait plus là de comédie possible. Ils se décidèrent à allonger autant qu'il fallait leur route, et à tourner la ville par des chemins couverts. Ensuite ils ne trouvèrent plus que des bois et des landes désertes : « De plus, dit Trenck dans son récit, les chevaux de labour avaient déjà appris de nous à marcher assez joliment. Ils voyagèrent sans accident.

Enfin, à onze heures, ils arrivent à une ville dont la porte s'ouvre devant eux.

Cette ville, c'est Braunau ! C'est la Bohême !

Ils sont sauvés !

XII

Le drame en voyage.

A Braunau, un asile se présenta de suite aux fugitifs. Dans la campagne de 1744, le baron de Trenck, se trouvant dans cette ville en quartier

chez un honnête tisserand, avait préservé sa maison du pillage. En arrivant, il se dirigea vers cette demeure et y reçut, ainsi que Schell, une cordiale hospitalité.

Ils eurent dans leur victoire le plaisir de railler l'ennemi. Trenck envoya, par un messager, au gouverneur de Glatz le sabre soustrait à la forteresse et les deux chevaux de labour, priant le général de faire rendre à leur propriétaire.

Le commandant, à ce message ironique, entra dans une telle fureur qu'il fit passer par les verges tous les soldats de garde dans la nuit de l'évasion, pour leur apprendre... qu'il était un homme aussi stupide que cruel.

Le premier soin de Trenck fut d'écrire à la princesse Frédérica. Elle lui avait ordonné de se faire libre, il avait obéi, mais au prix de se séparer d'elle. Il demandait, en retour de ce sacrifice, plus d'amour et de pitié que jamais.

La réponse à cette lettre ne pouvait pas être attendue : Trenck, à partir de ce moment, ne devait jamais savoir où il serait ni ce qu'il deviendrait le lendemain.

La seconde lettre fut pour le roi de Prusse.

Le vainqueur des geôliers de Glatz le prenait plus haut que jamais. Il éclatait en reproches contre une détention arbitraire; il voulait à juste titre une accusation hautement formulée et des juges pour la soutenir, ou la déclaration publique de son innocence.

Pour cette réponse-là, elle ne se fit pas attendre : les biens et domaines du baron de Trenck furent confisqués dans toute l'étendue de la Prusse. C'était rompre le dernier lien entre lui et son pays, le mettre pour jamais hors du royaume, où la terre se dérobait sous ses pieds.

La situation de Trenck était donc alors celle d'un proscrit; c'était à l'étranger qu'il devait aller comme un aventurier tâcher de se faire une nouvelle existence. Il se décida à se rendre d'abord chez sa sœur, la comtesse de Waldau, qui résidait dans sa terre de Hammer, dans le Brandebourg.

Cette terre était en Prusse, mais dans une province à l'extrême frontière; on pouvait y arriver par la Pologne, et n'entrer sur le territoire interdit que pour toucher à Hammer.

Mais il fallait faire plus de cent soixante lieues à pied sans ressources.

Trenck et Schell se décidèrent à ce voyage.

Un personnage de la ville, qui devait de l'argent à Trenck, lui rendit cinq ducats.

Avec cette faible somme, ils payèrent d'abord 'hospitalité du tisserand, puis ils s'achetèrent des vêtements, surtout des armes. Il leur resta en tout quatre florins.

Le 21 janvier, vers le soir, ils partirent.

Schell était à peu près guéri de sa foulure au pied; ils étaient tous deux bien équipés, ayant dans un havresac les objets les plus nécessaires à la vie, et leurs bons fusils pour compagnons de voyage.

Lorsqu'ils furent au dehors de la ville :

— Viens ici, dit Trenck à son ami en lui montrant un monticule escarpé. Tiens, d'ici, le regard s'étend au delà de la frontière... Le baron de Trenck est effacé de la Prusse; il n'y possède plus un pouce de terre; il n'y aura pas une place pour son tombeau... Mais c'est bien le moins que je revoie encore une fois cette terre, que certainement mes yeux ne retrouveront plus, puisque, si j'y rentrais jamais, ce serait pour y habiter un cachot, et que je laisse un adieu à ce pays de ma belle jeunesse.

Il resta là, en effet, un moment, le regard baigné de larmes, et fit sur ce rocher la station religieuse du fidèle devant sa patrie.

Nous ne suivrons pas les jeunes aventuriers dans les commencements de leur route; la vente de leurs montres, de leur linge, de leurs bons habits changés contre de grossiers surcots, puis un violon trouvé sur la route de Freyberg, et dont ils reçurent cinq florins, suffirent encore à les soutenir.

Mais, le 3 février, nous les rejoindrons à Ezenstochow, en Pologne. En ce moment-là, la détresse complète était venue.

Ils venaient de quitter un riche et célèbre monastère, dont Trenck fait une fort triste mention dans ses mémoires, et, n'ayant pu y trouver l'hospitalité, se dirigeaient à tout hasard vers une auberge isolée dans les environs.

Il était six heures du soir; l'habitation ne se montrait plus qu'à un faible crépuscule.

Deux grands pins s'élevaient de chaque côté de la première porte ouverte; on entrait dans une large basse-cour, et le bâtiment était dans le fond.

Un homme d'une soixantaine d'années se tenait sur le seuil de la salle basse. C'était l'hôtelier,

nommé Lazarre. Trenck l'aborda par ces mots :

— Mon cher hôtelier, nous n'avons pas le sou, mais nous espérons que par bonne et simple humanité, vous voudrez bien nous donner à chacun un morceau de gros pain et une place d'un moment à votre foyer.

Cet homme eut un sourire d'ineffable bonté ; il se retira pour laisser entrer les voyageurs, et répondit en indiquant d'une main l'intérieur du logis :

— Messieurs, vous arrivez à propos ; voici justement mon souper cuit à point, et le plaisir de le partager avec vous pourra seul me le rendre agréable.

La salle était propre, rangée, un bon feu brillait dans l'âtre, des fourneaux fonctionnaient avec activité ; mais ce qui était moins naturel en cet endroit, au fond, entre deux grands dressoirs, on voyait pendues au mur des armes complètes de lieutenant.

Lazarre aida les voyageurs à se débarrasser de leurs fusils. Il appela ses deux valets, deux espèces de colosses ; mais à la bonne et franche figure, et fit dresser la table près du feu, pour que ses hôtes pussent satisfaire leur appétit sans perdre le plaisir de se chauffer.

Un moment après, il fut servi sur cette table un

gros quartier de bœuf rôti, un poulet gras, d'abondants légumes et de l'hydromel, du brandevin pour arroser le tout.

On peut penser quel honneur firent à ce repas les deux pauvres voyageurs ; le baron de Trenck surtout qui, selon sa propre expression, était *fort mangeur*, et qui avait pris appétit dans cent lieues de route.

Et tandis qu'ils s'en acquittaient si bien :

— Peste ! dit Lazarre en écoutant les bruits du dehors, il me semble que le vent des montagnes nous envoie une fière ondée... comme ça siffle !... Il fait bon être à l'abri dans une salle close, et n'avoir de ce chien de temps que le bruit de la pluie qui fouette les vitres.

— Ne parlez pas de ce temps-là, mon cher hôtelier, dit Schell, car, bien que nous soyons en effet pour le moment dans un excellent abri, la pensée de ses rigueurs nous fait frissonner d'avance.

— J'espère bien, dit Lazarre, que vous n'y serez pas plus exposé que moi... J'ai ici dessus une chambre à deux lits qui fera parfaitement votre affaire ; et vous aurez tout le temps de vous remettre en route demain.

— En vérité, mon cher hôtelier! dit Trenck.

— Oh ! je n'ai pas attendu votre permission, dit Lazarre; on est en train de mettre des draps blancs dans les couches.

Trenck donna une poignée de main à l'excellent homme pour remercîment. Puis il dit en le regardant fixement:

— Il faut, maître Lazarre, que la nature ait été bien généreuse envers vous des dons du cœur, pour que, dans un état où les petits et âpres intérêts de chaque jour finissent ordinairement par absorber tout le reste, vous ayez conservé de si bons sentiments.

— Cet état, dit-il, je ne l'ai pas toujours exercé, mes chers messieurs; j'ai été dix ans sous les drapeaux.

— Ah ! vraiment, dit Trenck. Et alors ces armes ?..

— Ces armes de lieutenant sont les miennes. J'ai servi dans les troupes autrichiennes. Mais, blessé et mis hors de combat à Fravemberg, repoussé de l'Autriche et de la Pologne qui se rejetaient de l'une à l'autre le devoir de payer ma retraite, je revins dans mon pays natal ; je transformai la mai-

son paternelle en auberge, afin qu'elle me donnât le pain du jour en même temps que l'abri... Mais j'ai l'âme tranquille dans cette condition, parce que je sens bien avoir conservé à mon pauvre comptoir les sentiments d'honneur et de dévouement militaire... Et je m'en irai là-haut aussi calme que si j'y étais monté du champ de bataille.

Les deux fugitifs, en retour de ces confidences, se firent franchement connaître à leur hôte. Ils racontèrent leur évasion de la forteresse, en ajoutant les détails à ce que Lazarre en avait appris par le bruit public.

Ensuite jeunes et vieux parlèrent de leurs campagnes.

Mais au bout d'un moment, Lazarre s'interrompit en écoutant.

Son oreille exercée entendait de loin le roulement d'une voiture; et bientôt, en effet, un équipage menant grand bruit entra dans la cour.

L'hôtelier, prenant un flambeau, se dirigea aussitôt de ce côté; les valets descendirent; les chiens ne firent qu'un saut pour se trouver là; les lapins, les dindons, réveillés dans leurs cabanes, se mirent à la fenêtre.

Trenck et Schell, restés seuls dans la salle, allèrent nonchalamment sur le seuil de la porte.

— Bah ! dit Schell, c'est justement cette grosse voiture marron que nous avons rencontrée ce matin.

— Et d'où des têtes sont sorties pour nous demander où nous allions, dit Trenck.

— Oui, reprit Schell, ces gens voulaient savoir par là si nous pourrions bien les renseigner sur les chemins...

— Dont nous ne savions pas plus qu'eux, reprit Trenck ; si ce n'est que, pour notre compte, nous cherchions à arriver à Ezenstochow avant la nuit.

En même temps, les domestiques de l'auberge déchargeaient les bagages de la voiture, les voyageurs mettaient pied à terre.

Lazarre introduisit ses hôtes.

C'étaient quatre personnages de figure assez commune ; ils se donnèrent pour des marchands, voyageant pour leurs affaires.

Ils n'eurent pas l'air de reconnaître les deux pauvres piétons rencontrés le matin sur la route, ou du moins d'y faire aucune attention.

La table reçut une nappe blanche et un nouveau souper. Les derniers venus y prirent place. Mais

ils mangeaient peu et parlaient encore moins ; ils semblaient même éviter toute occasion de prendre la parole.

— C'est singulier, dit Trenck à l'oreille de son ami, ces gens-là ne disent presque rien, et il semble toujours qu'ils mentent.

— Oui, dit Schell, il y a quelque chose de dissimulé dans toute leur dégaîne... Est-ce que ce serait des marchands *marrons* comme leur voiture ?

Là-dessus les jeunes gens se laissèrent aller à quelques longs bâillements.

Lazarre nommait cela le *rappel du chevet ;* il fit conduire les deux compagnons de route dans leur chambre.

Après une rude journée, et quand la rafale tourbillonnait encore au dehors, Trenck et Schell se trouvaient couchés chacun dans un bon lit, l'un près de l'autre ! Ils n'auraient su que demander de plus au ciel, quand il aurait dû exaucer tous leurs vœux.

La moitié de la nuit se passa ainsi.

Mais ensuite, le bon sommeil dans lequel les deux amis étaient plongés fut tout à coup interrompu.

— Hein... Trenck... écoute donc! dit Schell. On frappe à notre porte.

— Qui veux-tu qui frappe? dit Trenck, en refusant de s'éveiller.

— Tiens... écoute encore

— Oh!... si doucement?

— N'importe... on frappe.

— C'est la girouette qui grince.

— Elle serait donc descendue à la porte pour nous dire le temps qu'il fait?

On entendit souffler par le trou de la serrure.

— Chut!.. Silence!..

— Bon!... Si c'est un voleur, dit Trenck, il ne se gêne guère de vouloir nous faire taire pour se livrer à ses affaires.

— Un voleur! mon pauvre Trenck, songe donc!

— Ah! c'est vrai...

Cependant, en achevant ces mots, Trenck était bravement allé ouvrir. Les deux amis, alors sur pied, virent, au peu de lueur nocture qui régnait, la bonne figure de leur hôtelier, en bonnet de coton, bras de chemise, pantalon à demi attaché.

— Chut! répéta Lazarre en montrant la cloison, il y a du monde ici près... mais il faut sauver votre vie, mes chers messieurs, c'est-à-dire vous garder de partir demain de toute la journée.

— Comment cela ? dit Trenck. Le danger viendrait il de ces marchands ?

— Oh ! ce sont des marchands d'hommes, dit l'hôtelier. Ils viennent de Glatz, où ils ont promis au gouverneur de la forteresse, furieux de votre évasion, de vous chercher partout, et de vous ramener à lui morts ou vifs. Ils comptaient vous enlever à l'improviste, et vous emmener liés et bâillonnés dans leur voiture.

— Tonnerre ! dit Trenck, voilà des coquins qui me le payeront !

Lazarre referma la porte, emmena les deux amis s'asseoir sur l'un des lits, se tint debout devant eux, et continua :

— Ces Prussiens, en venant ici, croyaient vous trouver dans une pauvre auberge de village, tenue par de vieilles gens, gardée par un chien, et où ils feraient le coup à leur aise. Mais, en voyant mes bonnes armes pendues dans ma salle et les bras vigoureux de mes valets, ils ne se sont plus senti en force, et ont vu que si je vous prêtais main-forte la partie ne serait pas sûre.

— Les abominables traîtres ! gronda Trenck.

— Ils leur a fallu, poursuivit Lazarre, changer

de batterie. Après souper, ils sont venus me trouver dans ma chambre, où je m'étais déjà retiré. Le plus gros... celui qui porte une houppelande fourrée, m'a exposé l'affaire, et m'a offert cinquante ducats si je voulais leur aider, ou seulement leur indiquer votre chambre et les laisser faire.

— Et vous avez refusé? dit Schell avec émotion.

— Dame! puisque me voilà, répondit l'hôtelier. Ils m'ont alors offert cent ducats.

— Que vous avez refusé encore?

— Puisque me voilà!... De guerre lasse, ils m'ont seulement demandé le secret envers vous, et m'ont offert dix ducats si je voulais le jurer.

— Et, cette fois?...

— J'ai accepté.

— Vous avez pris les dix ducats.

— Pour vous les donner.

— Bon Lazarre!

— Pardieu! la trahison envers les traîtres est de bonne guerre.

Et tandis que les pièces d'argent passaient dans la main des jeunes gens :

— Hein! mes chers messieurs, reprit l'hôtelier,

vous ne vous doutiez pas que ce seraient les Prussiens qui regarniraient votre bourse.

On tint conseil.

Mais Trenck jura qu'il ne voulait pas retarder son voyage par la crainte de ces misérables... qu'il serait même bien aise de les rencontrer en rase campagne pour les tuer jusqu'au dernier.

Le reste de la nuit fut naturellement assez agité.

Au matin, les quatre Prussiens, la voiture, le cocher et ses chevaux se remirent en chemin, et on les perdit de vue dans la campagne.

Deux heures après les fugitifs, réconfortés d'un bon déjeuner, quittèrent aussi l'auberge d'Ezenstochow, en laissant sous son toit l'un des hommes qui honoraient le plus l'humanité.

Les voyageurs se rendaient à Dankow; ils prirent la ligne la plus directe et marchèrent à ciel découvert, sans s'inquiéter des indignes agents qui pouvaient être sur leurs traces. Ils arrivèrent cependant sans obstacle au but de leur journée.

Le lendemain, nouvelle étape vers Parsemechi.

Ils étaient partis de bonne heure et en bonne disposition de marche. Une journée au grand air, une nuit de sommeil, avaient à peu près effacé de leur

esprit l'aventure de l'auberge isolée. Il faisait un froid noir; les gros nuages des précédentes pluies s'étaient refermés, mais répandaient sur la terre une ombre épaisse; le vent promenait des rafales violentes dans l'espace mugissant. Les deux amis étaient occupés à fixer leurs chapeaux à coups de poing, à resserrer sur leur poitrine leurs minces vêtements. Cependant, ils regardaient toujours avec espoir la limite de l'horizon, ils pensaient au terme du voyage et des projets d'existence paisible, embellis par la douce imagination de Schell, accompagnaient leur route. A leur droite, la perspective venait de changer; la terre s'était revêtue de bois; c'étaient de profonds taillis coupés de larges fondrières; à gauche, l'espace était resté découvert.

Ils avaient fait à peine un demi-mille le long de ces fourrés, lorsqu'ils remarquèrent, à travers le rideau des premiers branchages, une masse immobile, autour de laquelle quelques hommes paraissaient s'agiter. A chaque pas de plus qu'ils firent en avant, leur regard devint plus fixe, leur figure prit une expression de raillerie et de colère.

— Dieu me pardonne! dit enfin Schell, c'est l'infernale voiture marron!

— Le diable m'étrangle, dit Trenck, si je m'arrête ou si je fais seulement un pas en arrière pour fuir ces misérables coquins.

Ils continuèrent à marcher.

Dès qu'ils furent à portée de la voix, le gros homme à houppelande fourrée, les croyant sans défiance sur la foi du serment de l'aubergiste, leur cria :

— Mes chers messieurs, venez au nom du ciel nous aider un peu; notre voiture a versé, et il nous est impossible de la tirer de cette ornière.

Les amis étaient arrivés sur le point de la route où des branches sèches les séparaient seules du groupe arrêté. Ils voyaient cette caisse brune de la voiture comme une grande souricière entr'ouverte pour les saisir, et, à côté, les affreuses figures de leurs bourreaux. A travers les branchages, Trenck leur jette ces mots :

— Allez à tous les diables, abominables scélérats que vous êtes ; et puissiez-vous y rester toujours!

Puis, rapide comme une flèche, il s'élance à gauche de la chaussée, dans la campagne découverte, et feint de fuir l'ennemi. La voiture, qui faisait seulement semblant d'être versée, est bientôt remise sur ses roues; le cocher la conduit rapide-

ment dans la plaine qu'ont gagnée les fugitifs; les quatre Prussiens l'escortent, tous le pistolet au poing.

Quand ils sont prêts d'atteindre leur proie, ils lèvent l'arme en criant de toute leur voix :

— Rendez-vous, coquins, ou vous êtes morts!

C'est ce qu'a voulu Trenck; il fait volte face, tire un coup de fusil et envoie au premier qui s'avance une balle dans la poitrine qui le tue roide.

En même temps, Schell fait feu de ses pistolets; mais les assaillants répondent et le blessent.

Trenck tire deux nouveaux coups.

Alors, il voit l'un des trois assaillants qui restent debout, s'enfuir dans la plaine. Furieux, il le poursuit du même élan... Ils font ainsi deux ou trois cents pas... Puis le Prussien s'arrête, comme forcé de tourner sur lui-même; et Trenck voit sa figure pâle, son linge inondé de sang... L'une des armes à feu l'a atteint.

Il l'achève, en le jetant à terre d'un coup de sabre.

Mais ce temps passé en poursuite lui a coûté cher.

En revenant précipitamment vers le champ de bataille, il voit Schell blessé, sans force pour lutter seul, que les deux Prussiens emportent, et qui est déjà près de toucher à la voiture. Il s'écrie :

— A toi, Schell!... je suis à toi!

Schell, à la voix de son ami, se sent sauvé; tout son sang se ranime, il fait un effort suprême pour s'arracher à ses bourreaux quand il sait qu'on va le défendre, et vient tomber aux bras de son ami.

Les assaillants sont forcés de lâcher prise; car l'un d'eux est aussi atteint d'une balle, et il réunissait ses dernières forces pour enlever sa victime. Devant le sabre de Trenck, ces deux Prussiens survivants battent en retraite vers leur voiture, et le cocher l'emmène à fond de train.

Les deux amis respirent. Ils essuient leurs fronts semés de poudre et des éclaboussures du sang ennemi.

— Ouf! l'affaire est faite, dit Trenck. Je me félicite que cela soit arrivé... et d'avoir eu l'occasion de châtier ces misérables traîtres... Mais tu es blessé, mon pauvre Schell.

— Oh! ce n'est rien, dit son ami, une déchirure au cou... et je crois une autre à la tête...; mais, Trenck, les dépouilles des vaincus nous appartiennent : il y a ici deux morts, nos tributaires, qui nous donneront bien quelque chose.

Et ces hommes, accoutumés aux droits de la

guerre, se penchèrent sur le vaincu, ils lui prirent d'abord sa montre, puis son chapeau, son fusil... Ils allaient poursuivre leur inspection, et passer de celui-ci à l'autre qui était à trois cents pas dans la plaine, lorsque Schell signala une voiture qui venait du fond de la route.

— Mon Dieu! Trenck, dit-il, on nous prendrait pour des voleurs... Et songe donc! avoir tous les droits pour nous, et être ainsi accusés!

Ils n'avait pas achevé cette réflexion que déjà tous deux s'enfuyaient à toutes jambes.

Le reste de la journée se passa bien. A Parsemechi, où ils arrivèrent le soir, ils firent un solide repas, et trouvèrent excellents le gibier et la bouteille payés par les Prussiens.

Trenck apprit plus tard qu'un seul des quatre envoyés était arrivé vivant à Glatz pour dire au général commandant comment les fugitifs recevaient ses agents.

XIII

Cent soixante lieues à pied.

Le voyage des deux amis, avec les embûches, les fatigues inouïes, la misère, n'était pourtant pas

aussi malheureux qu'on pourrait le croire. Dès qu'il leur était permis de s'asseoir un moment sur la mousse séchée par un peu de soleil, à l'abri d'un rocher, la jeunesse reprenait ses droits d'insouciance et de gaieté.

L'esprit développé de Schell, son imagination gracieuse faisait toujours naître quelque intérêt des objets qui les entouraient et en évoquait des images saisissantes.

« Il m'a souvent rendu, dit Trenck dans ses mémoires, ce qui fut le plus grand bien de ma première jeunesse, c'est-à-dire le charme de la société, les communications avec les hommes d'élite, qui formaient mon esprit et mon cœur. »

Chaque soir, Trenck prenait note des événements de la journée. Ce journal, écrit avec une plume, un crayon, un bout d'allumette... ce qu'on pouvait avoir... sur des chiffons de papier, en marge de vieux livres déchirés; ce journal avait un prix immense pour les fugitifs: c'étaient les annales de leurs souffrances, c'était le monument de leur courage.

Trenck l'a entièrement transcrit dans ses mémoires, et nous en emprunterons quelques fragments à partir de Parsemechi.

« *Le 16 février, à Miscotersen.* — Quatre milles et demi... Nous n'avions plus aujourd'hui ni argent ni pain ; Schell a vendu son chapeau à un Juif qui, nous en a donné quatre florins.

« *Le 17, à Schwarzwald.* — Trois milles. Nous avons rencontré des recruteurs qui, me trouvant belle mine, ont fait tous leurs efforts pour m'emmener... Oh ! c'était à rire de la moquerie du sort, lorsqu'ils m'offraient comme une bonne fortune la perspective de devenir bientôt caporal !

« *Le 18, à Sdune.* — Quatre milles. Mon fusil nous a procuré aujourd'hui le repas du soir, comme cela nous arrive souvent depuis que nous sommes en route. Je tue ici un canard domestique, là une poule ou un pigeon, dans les endroits où il y a quelque chose à prendre ; hors cela, nous n'avons jamais fait aucun dommage à personne.

« *Le 19, à Goblin.* — Trois milles et demi. Il m'est arrivé aujourd'hui une aventure que je veux conter : nous passions sur une place de village ; des paysans dansaient aux raclements d'un affreux violon. Cela m'a tellement agacé les nerfs que j'ai pris l'instrument des mains du racleur et me suis mis à jouer à la grande satisfaction des dan-

seurs... Quelle occasion de réfléchir sur ma destinée! Il y a deux ans, à pareil jour, je dansais à Berlin avec la princesse sœur du roi, et maintenant je servais de ménétrier à des paysans polonais!... Ma musique convenait si bien à ces rustres que lorsque j'ai voulu cesser, ils m'ont forcé par prières et menaces de continuer... ils m'auraient fait jouer ainsi des danses toute la soirée... Schell dormait sur un banc... A la fin, excédé, j'ai jeté là le violon; mais ils sont tombés sur moi à grands coups, et sur Schell subitement éveillé! J'ai été obligé de tirer les armes pour nous défendre, de frapper à tort et à travers. Quand tout a été sens dessus dessous, nous avons pu nous sauver... mais non sans peine... Je méritais bien cette leçon! Qu'avais-je besoin de montrer à ces paysans que je savais un peu la musique? Sans cette sotte vanité, nous aurions continué à cheminer en paix... Ah! il en fut toujours ainsi. Si je n'avais pas tant montré mes talents et fait parade de ma supériorité, je n'aurais pas tant excité l'envie, la haine, qui m'ont tué!

« *Le 20, à Schmiegel.* — Quatre milles. Schell a vendu sa veste et sa chemise pour dix-huit gros, afin que nous ne mourions pas de faim.

« *Le* 21, *à Rakowitz.* — Quatre milles. Des jeunes gens qui marchent à grandes journées mangent beaucoup... Nos dix-huit gros étaient déjà dépensés... J'ai tué une gélinotte que nous avons mangée crue. Comme elle avait assez bien passé, j'ai tué un peu plus loin une corneille; mais c'est une chaire affreuse : nous n'avons pu en goûter.

« *Le* 22, *à Nevendorf.* — Trois milles. Nous avons marché tout le jour dans une forêt où il n'y avait point de routes tracées, n'ayant que quelques racines et l'eau des sources pour nous soutenir... Mais du reste, oubliant presque la faim et la soif pour le soin de nous garantir des bêtes fauves, contre lesquelles il fallait être toujours armé. »

Le journal continue à retracer ces petites et grandes misères.

Enfin, un plus grand intérêt vint les absorber. Ils étaient arrivés près du Brandebourg, et il fallait y pénétrer pour arriver à la terre du seigneur de Waldau, beau-frère du baron de Trenck. Ils allaient rentrer sur le sol de Prusse, où des déserteurs ne pouvaient être reconnus sans le payer de la vie ou de la liberté.

Dès leurs premiers pas sur ce territoire, ils ne

marchèrent plus guère que la nuit, ou le jour en se cachant derrière un taillis, un rocher, à chaque figure d'homme qui apparaissait.

Cependant, à une certaine distance, Trenck prit des informations pour se diriger au château d'Hammer, dans lequel le comte de Waldau et sa femme résidaient au milieu de leurs domaines ; et les voyageurs se mirent en chemin pour cette dernière étape de leur longue route.

C'était le 27 février au matin. Les deux exilés marchaient en silence. Cette route pour eux avait quelque chose de profondément saisissant, même de solennel. Trenck ne doutait pas que ses souffrances ne fussent au terme ; cependant un indicible sentiment de crainte, un attendrissement moins doux que pénible lui serrait le cœur.

Ils arrivèrent à la fin d'une montée de la route. Ce point était marqué à droite par une ancienne petite chapelle, à gauche un détour subit de colline découvrait à assez peu de distance la terre d'Hammer.

Trenck s'arrêta pour considérer ces lieux, ce château qui renfermait sa sœur.

La résidence s'élevait au fond d'un bassin, entouré de champs cultivés et de pâturages ; elle

semblait moins une demeure seigneuriale que celle d'un riche propriétaire ; elle ne cherchait ni la beauté de la perspective, ni même la vue du ciel, mais seulement l'étendue de ses récoltes ; sa construction était vaste et solide, sans aucune recherche, sans aucun charme d'architecture. Des jardins potagers, de grands vergers s'étendaient de tous côtés pour qu'il n'y eût alentour que des terres productives. En face de ses fenêtres s'élevaient çà et là, dans des plis de collines, des villages faisant partie de sa propriété.

Dans cette suzeraineté, tout était riche, fécond, mais insignifiant à l'esprit, triste à l'âme. On voyait que la conservation des biens héréditaires, le soin des bâtiments et des terres, absorbaient constamment et donnaient là une existence plate et lourde, comme celle d'une tortue qui marche sous le poids de sa maison.

Ce jour-là, le temps s'était un peu éclairci et faisait pressentir de loin la venue du printemps ; mais ce n'était qu'une lueur d'opale, un vent plus calme mais plus pénétrant ; et il semblait à Trenck qu'il fît plus froid dans ce vallon où il allait se rendre que parmi les bois et les monts traversés dans la neige.

— Ami, dit-il à Schell, je crois que nous ferons bien de ménager notre visite; j'irai d'abord seul au château, tandis que tu m'attendras ici.

— C'est parbleu bien ainsi que je l'entends, dit Schell; avec nos chevaux ébouriffés, nos habits, si sales et déchirés qu'on ne sait plus ce que c'est, nous avons l'air d'échappés de galères... de bêtes fauves sauvées des bois... de tout plutôt que d'êtres humains, et c'est bien assez de montrer l'un de ces individus à la fois.

— Bien; il faut à peine dix minutes pour aller d'ici au château; je vais y courir, puis je reviendrai te chercher.

— Ne te presse pas... prépare bien ta sœur à voir encore un second personnage dans le même état que toi.

— Tu vas m'attendre..

— Ne t'inquiète donc pas... voici justement là une vieille chapelle qui a été bâtie aux siècles passés exprès pour me donner asile.

— Assieds-toi sur les degrés... à l'abri de l'un de ces grands saints de pierre... mais que je puisse te voir en arrivant... je ne suis pas tranquille quand je me sépare une seule minute de toi.

— Il ne peut rien nous arriver... si quelqu'un passe, je tendrai la main en me donnant l'air d'un mendiant, et personne n'en doutera... Pour toi, te voilà en deux pas sur les terres de ta sœur qui, l'occasion survenant, pourrait bien te défendre.

— Je ne me sens pas tant de confiance que toi.

— Tu as trop longtemps attendu ce moment... l'espérance s'use comme le reste... mais qu'importe, si la réalité suit.

— Allons, Schell, je pars... tiens, prends mon mouchoir pour te garantir la tête du froid... et assieds-toi vers le piédestal ; la pierre est sèche... je pars et reviens aussi vite.

Cela dit, Trenck s'éloigna rapidement.

Schell le suivit des yeux tandis qu'il franchissait une petite route de traverse conduisant à Hammer; il l'aperçut encore à l'entrée d'une avenue d'arbres fruitiers qui aboutissait au château, puis il le perdit de vue.

Il s'assit alors sur l'un des degrés rompus qui montaient au petit portail de la chapelle ; il mit le mouchoir de Trenck sur sa tête toujours nue depuis la vente du chapeau ; puis se retourna un moment

pour trouver une bonne place ; et enfin, s'appuyant contre le piédestal, se croisant les jambes et les bras, il s'établit définitivement pour le temps qu'il devait avoir à attendre.

Il fallait bien près d'une heure pour que Trenck pût aller trouver sa sœur, l'entretenir à son aise et être de retour ; Schell prit donc patience à peu près tout ce laps de temps.

Ensuite, l'absence de son ami se prolongeant, il commença à s'inquiéter, mais en se disant que le temps paraissait fort long dans l'attente, qu'ainsi c'était peut-être lui qui avait tort, et que l'heure n'était pas écoulée.

Il se tint autant que possible ce langage de patience. Mais enfin ne pouvant plus se faire illusion, il se redressa, tenait la tête, et commença à tenir un regard fixe et plein d'angoisse sur le chemin du château qui lui faisait face.

A la fin, il vit au lointain de cette route la forme d'un homme qui avançait en courant, et qui, au bout de quelques minutes, se trouva devant lui.

C'était Trenck. Mais dans quel état, juste ciel ! les yeux étincelants, la pourpre de la colère au front, les deux poings brandis en avant.

Et il s'écriait d'un accent insensé:

— Schell, viens avec moi, allons !.. Je veux arracher des fagots dans la forêt pour incendier cette affreuse maison !... Je veux y rouler des rochers pour l'écraser, ou bien prendre une hache et la saccager jusqu'à ce qu'il n'en reste pas pierre sur pierre... Je ne respirerai pas en paix avant d'être vengé !

Dans l'état d'exaspération où il le voyait, Schell n'essaya de calmer son ami par aucune parole ; il lui prit les mains qu'il pressa sa poitrine, puis l'enlaça de ses bras et le força à s'asseoir sur la pierre de la chapelle à ses côtés.

Trenck garda encore un instant un silence de rage.

Mais peu à peu son âme s'amollit auprès de son ami, et il fondit en larmes.

— Ah ! c'est que j'ai été si malheureux depuis que je t'ai quitté ! dit-il. En quelques moments j'ai essuyé tant d'angoisses, qu'il y aurait de quoi faire tout une existence de douleur.

— Voyons, ami, reprit Schell, un homme de cœur comme toi doit être prêt à tout supporter; quand on a vraiment du courage, c'est contre les

grands revers comme les grands dangers; le sort ne les choisit pas à notre gré; on le sait bien d'avance. Ainsi, calme-toi, et dis avec fermete et sang-froid ce qui est arrivé.

— Oui, c'est juste, dit Trenck. Mais ensuite... oh! tu n'essayeras pas de me faire renoncer à me venger.

— Non, assurément,... si cela est juste... Nous verrons... dit doucement son ami.

Trenck mit encore un moment à reprendre haleine, à se remettre, puis il dit d'une voix oppressée:

— J'approchais de cette maison de ma sœur avec de si bons sentiments dans le cœur... Jamais je ne fus plus disposé aux affections tendres, et il n'est pas une épreuve à laquelle on eût pu mettre mon dévouement sans le trouver prêt. L'idée de la famille me semblait si douce! Après tant de jours passés avec des geôliers, des ennemis, puis toutes ces figures inconnues des pays étrangers, j'allais revoir une sœur, tout mon être s'élançait déjà vers elle.

Cette impression augmenta encore quand j'arrivai. Je pénétrai dans la première cour du château, je me trouvai sous ses murs sans avoir rencontré personne. Je regardai les alentours de cette habita-

tion. Je n'étais jamais venu là, et tout me semblait connu, parce que ma sœur, ayant contracté des habitudes de famille, avait empreint là l'arrangement, l'aspect qui régnait autrefois chez nos parents, et je me croyais dans la demeure paternelle.

Je reconnaissais les soins que ma mère donnait à son verger, les hautes palissades dont elle l'entourait, les longues pièces de toile écrue qu'elle faisait blanchir sur les gazons, les grandes et élégantes cabanes qu'elle donnait aux animaux de sa basse-cour... Mon Dieu! je n'ai que vingt ans, mais j'ai tant vécu que ces temps de la maison natale me semblait bien éloignés, et que j'avais l'œil humide en y pensant, comme un vieillard, au souvenir de sa première jeunesse.

Et ce fut bien plus sensible encore lorsqu'une circonstance étrange, saisissante, vient se produire comme faite exprès pour me toucher.

J'entendis fort distinctement près de moi la chanson avec laquelle on m'amusait quand j'étais petit enfant... Elle était chantée par une voix faible et cassée, mais peu à peu les paroles revenaient à ma mémoire, et la voix redevenait aussi bien reconnaissable à mon cœur.

J'étais sur le point de croire que je rêvais. Mais je m'aperçus que j'étais à côté de la fenêtre d'une salle du rez-de-chaussée, et que la voix venait de là. J'avançai seulement un peu, et je tendis la tête.

C'était la salle à manger de la maison; mais elle était tenue avec cette opulence d'autrefois qui en faisait la principale pièce d'une demeure. Je reconnus de chaque côté de la haute cheminée les portraits de mon père et de ma mère... Tout se réunissait pour redoubler ce sentiment de famille, qui allait jusqu'à une exaltation idolâtre... Je considérai ces images avec une émotion si profonde, que pendant quelques minutes j'oubliai tout le reste.

Ensuite, je vis à peu de distance de cette cheminée, une figure qui ne m'avait pas frappé d'abord en raison de ses humbles vêtements bruns, qui se perdaient dans la pénombre. C'était la vieille Marie, servante de ma mère qui m'avait élevé. Je n'avais pas rêvé la chanson d'autrefois; la bonne femme tout en filant redisait l'un de ses vieux airs les seuls que l'on sache à son âge.

A sa vue, je tournai rapidement l'angle de la façade, je trouvai la porte d'entrée en retour, et je ne fit qu'un saut auprès de Marie.

En me voyant tomber comme une bombe devant elle, la pauvre femme poussa un cri; et, la figure bouleversée de terreur, jeta sa quenouille et voulut courir appeler au secours. A mon aspect, elle devait parfaitement croire en effet avoir devant elle un de ces mendiants armés qui parcourent la frontière.

Cependant en la retenant par le bras, je lui dis seulement :

— Marie, tu ne me reconnais donc pas?

Et la bonne femme me serra dans ses bras en pleurant à chaudes larmes.

— Ma sœur! m'écriai-je, où est ma sœur?

— Monsieur le comte est très-malade, dit Marie; madame est près de lui, et le veille depuis trois nuits... Je ne sais si votre arrivée subite devant eux ne leur causerait pas une émotion trop forte... Il vaut peut-être mieux que j'aille prévenir madame.

— Ou plutôt, répondis-je, dis-lui que je l'attends ici, et qu'elle descende bien vite.

Marie courut à l'escalier, et j entendis bientôt ses pas au-dessus de ma tête... Elle allait chercher ma sœur... Ma sœur! sous l'impression qui m'avait

ramené au sein de la famille, je ne l'avais jamais tant aimée !

Et j'attendis.

Trenck, suffoqué par ses battements de cœur, s'arrêta un instant.

— Pauvre ami ! dit Schell en lui serrant la main, qu'a-t-il donc pu se passer là ?

— Ce qui s'est passé, dit Trenck, tu vas le savoir.

Et il continua :

— Je n'avais pas vu ma sœur depuis son mariage ; cependant je ne me préoccupais pas du tout de madame la comtesse de Waldau, de ce qu'elle devait à son mari, de ce qu'elle pourrait faire pour moi ; je ne voyais que ma sœur.

Elle parut sur le seuil de la salle. Son visage était profondément altéré de la fatigue éprouvée au chevet d'un malade ; son négligé était extrême, et un bonnet de mousseline froissée attestait sa longue veillée.

Ma sœur m'embrassa en pleurant ; elle me fit conter en quelques mots ce qu'elle ignorait de ma triste destinée, et en parut émue jusqu'au fond de l'âme... Certes, elle me recevait avec pitié et tendresse... mais je sentais en elle quelque chose de

contraint, de tremblant : ses yeux étaient inquiets, elle ne parlait qu'en balbutiant; sa main frissonnait dans la mienne.

Enfin elle me dit qu'elle allait prévenir son mari de mon arrivée, et elle remonta chez lui.

J'attendis près de Marie... je ne sais combien de temps... car les minutes me semblaient bien longues... je trouvais que chaque instant d'attente qu'on me faisait subir, chaque retard que l'on mettait à me recevoir était un outrage.

Enfin, n'y tenant plus, j'envoyai Marie près de ma sœur lui rappeler que j'étais là.

La pauvre femme revint pâle, tremblante.

Elle me dit que son maître me faisait dire de sortir aussitôt de sa maison et de ses terres, où ma présence pourrait attirer sur lui les plus grands dangers, et livrer ses propriétés à l'invasion des troupes royales ; que faute par moi d'obtempérer à cet avis, il serait forcé de me faire arrêter lui-même.

Oui, c'était ainsi que le seigneur de Waldau me recevait !

Il me jetait à la porte.

Comme un vagabond, un aventurier, un bandit...
Et sans s'inquiéter si le vagabond avait faim, si de-

puis des heures entières il n'attendait pas avec engoisses un morceau de pain!.. si le vagabond avait des souliers qui puissent défendre ses pieds meurtris des ronces du chemin... si le vagabond pourrait trouver le soir seulement l'écurie d'un paysan pour s'y coucher!... Oh! Schell!... Et tu ne veux pas que je me venge?

— Pauvre ami!... pauvre ami!... murmura Schell, sans trouver d'autres accents sur ses lèvres.

— Tu le penses bien, dit Trenck, j'éclatai en imprécations, je les maudis tous, et je sortis comme un furieux. Marie me suivit; elle me glissa dans la main ce qu'elle avait d'argent à elle... Oui!... oui!... c'est la servante de la maison qui m'a fait l'aumône [1].

En disant cela, il ouvrit son poing crispé, et trois ducats tombèrent à terre.

Il jeta dans ses mains son front plein d'humiliation et de rage; puis relevant la tête avec un éclair dans les yeux:

— Oh! je ne renoncerai pas à mon projet... c'est bien sérieux, va!... J'attendrai la nuit, et je trou-

[1] Cette scène est rapportée mot à mot dans les mémoires du baron de Trenck; et, au bout de trente ans, il en parle encore avec douleur

verai le moyen d'approcher de ce château, de l'incendier... On est bien fort et bien habile quand on a dans l'âme la colère qui me dévore. S'ils périssent dans les flammes, tant mieux!... tant mieux!... Je leur dirai que c'est moi qui les tue!...

— C'est bien, Trenck, dit son ami, je ne chercherai pas à te convaincre dans ta folie furieuse... Mais si tu fais cela, si tu accomplis quelque sinistre tentative contre cette maison, tu le regretteras cruellement un jour. Ta sœur est sous la puissance du seigneur de Waldau, qui ne lui a sûrement pas même permis de redescendre près de toi! Tu ne sais pas tout ce que cette cruauté forcée lui a causé de déchirements de cœur; et si tu l'en punissais tu n'aurais peut-être à tirer vengeance que de sa faiblesse et de ses larmes... Tu t'en repentirais toute ta vie... Une mauvaise action est cent fois pire à avoir sur le cœur que tous les ressentiments du monde.

Trenck se taisait.

Schell satisfait de le voir en proie à cette méditation sombre, moins dangereuse que l'effervescence prête à se traduire par des actes insensés, le laissait ainsi muet et immobile.

Cependant, au bout d'un moment, il reprit :

— Il vaudrait cent fois mieux, Trenck, songer à ce que nous avons à faire.

— Et que diable pouvons-nous faire ! dit le malheureux banni. Tiens, ce n'est pas même la peine d'y songer. Nous voici dans le Brandebourg... où nous sommes venus de cent soixante lieues pour obtenir vraiment un beau succès !... Nous ne pouvons entrer en aucune habitation prussienne sans être trahis ; et comme nous ne pouvons non plus rester dans les bois sans jamais frapper à la boutique d'un marchand pour acheter à manger, il vaut autant nous regarder tout de suite comme livrés au roi de Prusse et à ses cachots.

Cela était tellement vrai, que Schell ne sut que répondre.

Les proscrits n'avaient pour se reposer que la pierre nue de cette masure abandonnée ; puis, aux alentours, l'hiver qui refusait l'abri de feuilles aux pauvres voyageurs comme aux oiseaux. Plus loin, chacune de ces maisons dont le panache de fumée annonçait le repas qui cuisait dans l'âtre, était pour eux comme ces piéges où l'on montre la nourriture aux animaux sauvages pour les prendre.

Ils restaient là, si découragés et abattus, qu'ils ne remarquèrent pas l'arrivée d'une voiture d'un certain apparat, et escortée de domestiques à cheval, qui montait la route, et allait bientôt passer assez près d'eux pour qu'ils fussent en danger d'en être aperçus.

XIV

Le déjeuner au cabaret.

Lorsque les fugitifs furent tirés de leurs sombres préoccupations par le bruit de la voiture qui suivait cette route du Brandebourg, ils pouvaient déjà avoir été remarqués des gens qui l'occupaient ou venaient à cheval à sa portière, et ils durent renoncer à se cacher dans l'intérieur de la chapelle, puisque cela n'eût servi qu'à les rendre plus suspects.

Ils attendaient avec impatience que cette voiture s'éloignât lorsqu'ils la virent justement s'arrêter sur le point le plus élevé du chemin qui leur faisait face. Un homme, qui en descendit alors, vint droit de leur côté.

Ces circonstances étaient peu rassurantes et le

frisson de la crainte se répandit sur les traits des fugitifs de la Prusse, qui étaient malheureusement rentrés sur sa terre ennemie. Cependant la vue de celui qui avançait les rassura un peu. C'était un homme d'une cinquantaine d'années; il venait seul; son uniforme vert, richement brodé, annonçait un officier supérieur de Russie. Et comme les Russes, même les plus grands seigneurs d'entre eux, dans leur religion très-démonstrative, ont l'habitude de s'arrêter devant chaque saint qu'ils rencontrent pour y faire leurs dévotions, celui-ci n'avait peut-être pas d'autre but en s'approchant de la chapelle.

Ils ne se trompaient pas. L'officier monta les degrés, baisa les mains et les pieds des vieux saints de pierre, et se prosterna en oraison devant eux.

Les deux amis baissaient la tête sur leur poitrine pour ne point le distraire dans ses soins pieux, et surtout pour que cette distraction qu'ils auraient pu causer ne vînt pas les faire remarquer.

L'officier se releva, redescendit les degrés... mais, s'arrêtant subitement, il resta debout devant les deux pauvres aventuriers. Son regard était fixe, réfléchi, et envisageait plus complétement celui sur

lequel il se tenait arrêté. Enfin ce mot se fit entendre :

— Le baron de Trenck !

Le fugitif tressaillit ; mais, se voyant reconnu, il releva audacieusement la tête et regarda fixement à son tour ce redouté personnage.

C'était le général Liewen, parent de sa mère.

Trenck palpitant ne savait encore s'il devait s'affliger ou se féliciter de cette rencontre.

Mais le général, qui sous cette barbe hérissée, ces haillons armés, ce costume de bandit égaré, avait reconnu le descendant d'une illustre famille, lui parla avec bonté.

Cette reconnaissance pleine de bizarrerie, de surprise, d'affection, de pitié, fut saisissante.

Trenck rapporta en quelques mots au général ce qui lui était arrivé jusqu'à ce moment.

— Voilà ce que vous avez fait, dit M. Liewen ; beaucoup de folies... il reste à savoir ce que vous voulez faire maintenant.

— J'y pensais dans le moment, dit Trenck : Passer aux grandes Indes... et sans doute me jeter à la mer en chemin, car je ne pourrai jamais aller vivre si loin de mon pays.

Le général ne répondit que par un triste sourire, et il réfléchit encore.

Il était partie neutre entre la Prusse qui bannissait Trenck et l'Autriche dont celui-ci ne pouvait accepter la protection sans paraître coupable. Il offrit à son jeune parent de lui donner un grade de capitaine dans les dragons de Tobolski, dont il avait le commandement.

La réponse n'était pas douteuse; il n'y avait qu'à accepter.

Pourtant, c'était un changement de destinée si subit, si complet, que Trenck étourdi ne pouvait encore mesurer le bien et le mal de ce bouleversement des choses, et n'en avait que le vertige, sans savoir au juste ce qu'il en était pour lui de se trouver tout à coup dragon de Tobolski.

Un moment après, les deux amis étaient dans la voiture du général, qui les emmena avec lui jusqu'à Elbing.

Là, M. Liewen donna au baron de Trenck l'argent nécessaire à son équipement et au rang qu'il devait tenir; puis il l'installa dans son grade, lui donna des ordres à remplir dans la province, en attendant qu'il fût appelé dans la capitale de

Russie, et le laissa à sa nouvelle destinée

Il est inutile de dire que Schell partagea complétement l'opulence de son ami. Mais ce retour de fortune était mêlé pour eux d'amers regrets; ils leur fallait se séparer. Schell, qui était à jamais éloigné de la Prusse par sa désertion, et à qui la Russie enlevait son ami, ne pouvait se consoler de ces deux grandes pertes que par un devoir rempli. Sa jeunesse devait être consacrée au service militaire; et, comme il avait une partie de sa famille en Italie, il voulut aller de ce côté chercher un nouvel emploi dans les armées.

Les amis eurent le cœur plus triste dans ces adieux qu'ils ne l'avaient jamais eu dans les jours de misère partagée. La grande affaire de ce moment fut le journal de leur voyage, ce chiffon de papier froissé, ces archives de souffrances et de courage, qui appartenaient à tous deux. Ils convinrent de le posséder tour à tour. Schell obtint de l'emporter d'abord, en promettant à son ami de le lui remettre la première fois qu'il le reverrait. Et, en effet, il le lui rendit à Aix, au bout de vingt-deux années.

Trenck en se retrouvant à Elbing, vêtu d'un uniforme éclatant, monté sur un beau cheval et com-

mandant à des lances qui étincelaient autour de lui, se reconnut et se sentit avec plaisir redevenu lui-même. Il reprit tous ses avantages de figure et d'esprit qui l'avaient rendu si rapidement célèbre à Berlin, et eut les mêmes succès dans cette province.

Il était libre d'en parcourir l'étendue en attendant les ordres qui l'appelleraient à Moscou, où se tenait alors la cour d'Élisabeth. Il alla s'établir à Dantzick, où il retrouvait les agréments du monde et n'avait rien à faire qu'à en jouir.

Cependant tout ne pouvait pas finir ainsi, lorsque l'étoile de Trenck l'avait voué, à sa naissance, aux terribles événements; lorsqu'un roi aussi puissant que Frédéric avait juré de le reprendre dans ses fers, lorsqu'il portait en lui une âme ardente, toujours prête à le jeter à tous les dangers.

Aussi nous ne nous sommes pas reposés une minute des aventures, qu'il nous faut recommencer à peindre de nouveaux événements.

Nous continuons.

Pendant le voyage, Trenck avait lu dans les papiers publics de Pologne que François de Trenck, le chef des pandours, était parti du quartier des

troupes impériales pour se rendre à Dantzick, d'où il devait passer en Hollande.

Le baron de Trenck s'était donc surtout rendu dans cette ville dans l'espoir de revoir son cousin. Il ne pouvait aller le trouver dans les camps sans donner de nouveaux prétextes à la calomnie, mais il était satisfait que le hasard l'en rapprochât sur un territoire intermédiaire.

En arrivant, il s'informa donc du célèbre chef de pandours près des personnes les plus répandues ; et, au bout de quelques recherches, il apprit que le baron de Trenck, Allemand, était logé à l'hôtel de Pologne, sur le grand quai. Cependant Trenck ayant perdu quelques jours à se renseigner, lorsqu'il se rendit dans cette maison, apprit que le commandant y avait séjourné en effet, mais venait d'en repartir pour Riga.

Pendant cela, toutefois, le jeune capitaine de dragons s'était lié avec les officiers les plus distingués de la garnison.

Dans le nombre, il avait surtout contracté une plus étroite intimité avec un lieutenant prussien, nommé Henri N... Ses penchants affectueux, brisés par le départ de Schell, ne pouvant se rattacher

au digne pandour, s'étaient en partie reportés sur ce jeune compatriote.

Henri N... était d'une figure agréable, mais concentrée et presque toujours rêveuse; une tristesse continuelle et secrète formait le fond de son caractère. Trenck, amoureux de la joyeuse vie, pensait que, lorsqu'on était triste, c'est parce qu'on manquait d'argent pour se procurer des plaisirs. Il ouvrait donc sa bourse à Henri, et l'invitait encore à dîner afin d'épargner ces ducats prêtés, qu'il devait toujours être gênant pour lui de voir renouveler.

Les journées des deux jeunes officiers étaient presque toujours commencées par une promenade à cheval dans les beaux environs de la ville, et terminées dans les restaurants où l'on buvait les meilleurs vins d'Espagne, dans les spectacles où l'on entendait la meilleure musique allemande.

Un peu de pluie le matin, une légère vapeur d'ennui au spectacle, étaient les seuls nuages qui semblassent pouvoir obscurcir de telles journées.

Un jour que le vent de mer les avait assez fortement mouillés, tous deux étaient restés dans l'appartement de Trenck, où le baron se hâtait de changer de vêtements.

Tandis que le domestique procédait à cette restauration de la toilette, Henri dit à Trenck que, pour le dédommager du mauvais chemin qu'il lui avait fait prendre le matin, il le conduirait le lendemain à Langfuhr, endroit délicieux et tellement paré par la nature, qu'un déjeuner au cabaret dans ce lieu pittoresque semblait se passer au milieu d'une fête. Comme Trenck donnait de suite son assentiment, Henri ajouta qu'il connaissait là une petite auberge rustique, où les meilleurs mets se réunissaient au charme des lieux champêtres.

Puis les deux amis se quittèrent pour se retrouver au dîner.

Trenck avait remarqué que le lieutenant, en parlant d'une joyeuse matinée, était resté pâle, la tête inclinée, sans regard et sans sourire. Il attribuait cette expression à sa mélancolie ordinaire, que le contraste faisait mieux remarquer.

Comme il avait laissé échapper quelques mots de cette observation à haute voix, son domestique lui dit, tout en achevant d'accommoder sa coiffure :

— Monsieur Henri va pourtant bien s'amuser demain matin.

— Qu'en savez-vous, Karl ? dit le baron.

— Parce qu'il va conduire monsieur à Langfuhr à dix heures...

— A dix ou à onze, peu importe.

— Non, il faut qu'il soit dix heures juste à l'horloge de ce village de la frontière, qui est sous la domination de la Prusse.

— De la Prusse! s'écria Trenck en secouant sa tête à demi poudrée. En êtes-vous bien sûr?

— Parfaitement. Huit bas officiers et soldats prussiens seront dans la cour de cette charmante maison ; et dès que monsieur en aura passé le seuil, ils le saisiront et le jetteront dans un chariot, tout prêt à le recevoir.

— Continuez à me coiffer, Karl, dit Trenck en reprenant toute son impassibilité.

— Oh ! par exemple, reprit le domestique, ils n'auront ni fusils ni pistolets, et ne seront armés que de sabres, afin de pouvoir saisir monsieur le baron à bras-le-corps, ce qui l'empêchera de faire usage de ses armes pour se défendre.

— Est-ce tout, Karl ?

— Non, il y aura deux soldats pour s'emparer de moi, afin que je ne puisse m'enfuir pour donner l'alarme.

— Est-ce tout maintenant?

— Non. Comme le chariot transportera monsieur à Lavenbourg, en Poméranie, outre les bas officiers du cabaret, qui seront montés avec lui, il y en aura deux à cheval pour garder la voiture et empêcher le moindre cri de s'en échapper, tant qu'on sera sur le territoire de Dantzick.

— Parfaitement bien arrangé!

— C'est M. Reimer, le résident de Prusse, qui a fait le plan, en chargeant M. Henri de lui fournir les moyens de l'exécuter.

— Ensuite, Karl?

— C'est tout, cette fois... et il y en a bien assez.

— Oui, mais je regrette que cela finisse ainsi, car ce récit m'intéresse infiniment.

— Monsieur peut le tenir pour exact en tout point.

— Mais depuis quand êtes-vous si bien informé?

— Oh! depuis tout à l'heure seulement.

— Et par qui?

— Par Frantz, le domestique de M. Henri, lorsque nous gardions les chevaux de ces messieurs sous le grand sapin, pendant qu'ils laissaient passer la plus grosse pluie dans un pavillon du chemin.

— Il était bien instruit?

— Tout naturellement; comme on ne s en méfiait pas, on parlait de tout cela devant lui.

— Et il a trahi le secret ?

— Oui, parce que monsieur le baron lui plaît beaucoup, et qu'il ne veut pas permettre qu'on agisse ainsi avec lui.

— Karl, vous lui donnerez dix ducats de ma bourse et vous lui direz que je le prends à mon service, car il me procure un grand plaisir... La partie de demain sera cent fois plus amusante que je n'aurais pu me le promettre... et même que je n'en ai goûté de ma vie.

— Vous irez donc à Langfuhr, monsieur?

— Certainement Karl, nous irons ensemble, et vous verrez si je vous ai trompé en vous promettant une joyeuse matinée.

Dès que le baron de Trenck fut habillé, il se rendit chez M. Scheerer, résident de Russie ; il l'entretint un moment en particulier, puis il rentra chez lui pour l'heure du dîner.

Le lieutenant Henri arriva bientôt. Trenck s'amusa à faire un cours de dissimulation. Il mit un soin plus gracieux à servir son hôte des vins étrangers et des fruits qu'il aimait. Il appuyait sur lui un

regard sympathique, qui s'achevait par l'épanouissement affectueux de tous ses traits. Il ramena souvent la conversation sur l'agréable promenade du lendemain, d'un ton qui en faisait d'avance une fête.

Henri recevait ces soins en restant plongé dans sa rêverie accoutumée.

Trenck pensa avec raison que cet homme s'était éloigné de lui en raison des services qu'il lui avait rendus, que c'était un de ces malheureux pour qui la reconnaissance est une peine, qui ne voient dans celui qui les oblige qu'une supériorité de fortune dont ils sont blessés, et le haïssent davantage à chaque bienfait.

Le lendemain matin, à neuf heures et demie, lorsque le lieutenant se présenta, Trenck était déjà prêt à sortir.

Les deux officiers partirent à cheval suivis de leurs domestiques et prirent tranquillement le chemin de Langfuhr.

L'audace de Trenck était effrayante.

Karl, qui connaissait la forte tête de son maître, en était pourtant inquiet, et Frantz à qui ce caractère était moins familier, en tremblait tout à fait.

Le beau paysage se dévoila, avec ses gazons verdoyants, ses arbustes qui l'ombrageaient de bouquets de fleurs de printemps, ses riches champs de blés déjà de toute hauteur. Puis le cabaret de Langfuhr offrit son pavillon bariolé de bleu et de rouge éclatants, son enseigne engageante, où était peinte une table mise.

La cour qui précédait avait au mur de clôture une porte basse encore fermée. A droite de cette porte était à l'intérieur une petite terrasse, surmontée d'une tonnelle de chèvrefeuille.

A deux cents pas en avant, et vers un bouquet de grands arbres, Henri fit cette proposition :

— Baron, nos chevaux seront bien embarrassants dans la petite cour de la guinguette... Je crois que nous devrions les laisser ici, où nos domestiques les garderont jusqu'au retour.

Trenck s'empressa de consentir ; il sauta à bas de cheval en jetant la bride à son valet, et Henri en fit autant.

Le sentier à suivre jusqu'au cabaret était ravissant, tout tapissé de mousse fleurie ; les deux jeunes officiers le prirent à pied, en se tenant affectueusement bras dessus bras dessous

Cette fois, Karl et Frantz perdaient la tête de frayeur.

La porte du cabaret s'était entr'ouverte.

En approchant, les convives virent sous la tonnelle de chèvrefeuille de la terrasse le résident Reimer, le chapeau à cornes sur sa perruque poudrée, les bras croisés sur le haut du mur, qui se tenait là pour les voir venir.

En effet, dès qu'ils furent à portée de sa voix, il leur dit :

— Mais venez donc, baron de Trenck, le déjeuner est prêt.

Et déjà les deux officiers sont vers le seuil.

Trenck ralentit un peu le pas.

Il sent alors Henri qui lui serre fortement le bras, pour le maintenir, et en même temps l'attire avec force vers la porte.

A ce mouvement si expressif d'indigne trahison, Trenck dégage violemment son bras et lance au lieutenant deux soufflets si vigoureux qu'il le renverse par terre.

A ce coup imprévu, le résident reconnaît que le complot est découvert ; il n'a plus qu'à user de la force armée.

Et il crie aux soldats apostés dans la cour :

— A moi ! au nom de la Prusse, arrêtez le baron de Trenck !

Trenck, brandissant son épée, s'écrie :

— A moi ! au nom de la Russie, tuez-moi ces brigands qui violent le territoire !

A ces mots, six dragons russes sortent tout à coup des champs de blés.

Ils fondent sur les Prussiens qui viennent de s'élancer hors de la cour.

A cette attaque inattendue, les soldats apostés là perdent la tête; ils se défendent à demi, puis se débandent et fuient en jetant leurs armes, tandis que les Russes les accompagnent à coups de fusil.

Le lieutenant Henri et quatre soldats restent seuls au pouvoir des vainqueurs.

Trenck s'élance dans l'intérieur pour saisir le résident Reimer... Il aperçoit encore sa perruque poudrée dans les branchages de chèvrefeuille... Mais lorsqu'il croit s'en emparer, il ne trouve plus que cette perruque, que le résident a perdue en se sauvant par une porte de derrière.

Alors Trenck revient à ses vaincus.

Il ordonne aux dragons d'appliquer cinquante

coups de bâton à chacun de ces traîtres, puis de retourner leur uniforme, de leur mettre un bouchon de paille à la place d'aigrette, et de les chasser ainsi vers la frontière.

En même temps, et pendant l'exécution, Trenck met l'épée à la main et crie au lieutenant :

— A nous deux, maintenant !

Le malheureux lieutenant, la tête perdue, sans savoir ce qu'il fait, tire son arme, mais il la laisse aussitôt tomber en demandant merci.

Trenck veut de nouveau le forcer à se battre, il en cherche tous les moyens sans pouvoir y parvenir ; alors il saisit une canne et la lui casse à grands coups sur les épaules en lui criant :

— Coquin, va dire à tes semblables comment Trenck arrange les traîtres.

Pendant cela, la population d'alentour, accourue au bruit, applaudissait de toutes ses forces[1].

L'exécution terminée, Trenck rentra dans la ville à la tête de ses six dragons et suivi aussi des deux bons domestiques.

[1] Trenck dit dans ses mémoires, qu'après en avoir demandé l'autorisation à M. Scherer, résident de Russie, il avait choisi six de ses dragons et était allé lui-même avant le jour les apposter *dans les blés*.

— C'est égal, disait Karl, mon maître a une fameuse tête, mais je ne m'attendais pourtant pas à ce coup-là.

— Tudieu ! disait Frantz, on grandit de dix pieds en servant cet homme-là au lieu d'être attaché à un lâche.

Toute sa vie, la devise de Trenck fut celle-ci :

Affronter le danger plutôt que de s'y soustraire.

XV

Dans la tempête.

Ce fut peu de jours après cet événement que le baron de Trenck reçut l'ordre qui l'appelait à Moskou.

Il s'embarqua à Dantzick pour Riga, où commençait la route de Russie.

Le jeune capitaine de dragons était pourvu de valises contenant des provisions de voyage, en vins précieux, comestibles de choix et objets de toilette nécessaires à son élégance habituelle ; du reste, il n'avait pour suite que ses deux excellents domestiques.

Dès que le beau vaisseau le *Mercure,* sur lequel

il avait pris passage, eut quitté la rade de Dantzick, le temps s'obscurcit au couchant; le vent s'éleva, la mer divisa sa surface unie en vagues bouillonnantes; des nuages, roulant comme des montagnes mobiles, envoyèrent devant eux leur vapeur humide, annonçant la rafale.

Mais les marins s'inquiétaient peu de ce temps fréquent sur la Baltique; les passagers n'en voyaient pas le danger. Trenck, qui passait la soirée sur le pont, était occupé à faire servir des rafraîchissements au capitaine et à ses compagnons de traversée; il versait lui-même un excellent vin de France au cercle réuni au pied du grand mât.

Tandis qu'il était occupé à ce soin, il remarquait un homme assis à l'extrémité de l'embarcation, de haute et forte stature, de fort belle apparence, du moins autant qu'on en pouvait juger à sa tenue et à son costume, car il tenait constamment le visage tourné du côté de la mer. Et il balançait s'il irait offrir un verre de ce bon champagne, fort acclamé de tous ces messieurs, à ce passager solitaire. Mais voyant son attention à s'isoler de l'équipage, il craignit de lui déplaire en allant le déranger de sa contemplation des flots, et n'y pensa plus.

Cependant au commencement de la nuit, les vagues s'élevèrent avec violence, donnant de telles secousses au vaisseau que toute l'attention dut être apportée à sauvegarder le bâtiment.

La manœuvre devint extrêmement difficile. Tous les bras furent aux agrès, aux voiles, aux cordages; la proue tourmentée par les bondissements de la mer, était jetée de tous côtés, et ne pouvait garder sa route que par les efforts réunis de l'équipage.

Trenck paya bravement de sa personne. Son adresse, sa force extraordinaire le rendaient propre à tous les exercices du corps; il fit l'ouvrage du meilleur matelot dans cette veillée de lutte avec les vents.

Cependant, vers minuit, accablé de fatigue et inaccessible à la peur, il alla se jeter sur son hamac pour y prendre un peu de repos, et s'endormit profondément.

Il était là depuis quelques heures lorsqu'il fut réveillé par le bruit de la porte de sa cabine, qui s'ouvrit violemment.

— Levez-vous vite, monsieur Trenck, lui dit le capitaine en entrant. Le temps n'est plus tenable, et nous allons relâcher à Pillau.

Puis il s'éloigna aussi vite qu'il était venu.

Trenck bondit de sa couche. Il n'aurait pas eu peur de tous les diables de la mer déchaînés, mais il avait un horrible effroi de Pillau.

Pillau! c'était terre et garnison prussienne! c'étaient les cachots de Frédéric.

A demi vêtu, sans songer même à prendre ses armes, il s'élance sur le pont pour savoir s'il était bien vrai, s'il se trouvait réellement si près de la forteresse prussienne.

Arrivé là, il a devant les yeux un spectacle terrible.

Le vaisseau est complétement enveloppé de vagues sombres, de lourds nuages noirs; il est rasé d'éclairs qui lemontrent dans cet abîme de lugubres ténèbres; il flotte au sein même de l'ouragan; les flots mugissants l'étreignent; les torrents d'eau l'accablent de leur poids; tous les bruits affreux de la tempête grondent et éclatent ensemble. Les hommes, les mâts, les agrès, les vagues bondissantes, les nappes d'eau et les nues, se mêlent, se confondent, forment un tourbillon indistinct, dont l'œil ne peut saisir que l'horreur.

Cependant, à droite de l'horizon, à la lueur du

phare, on voit blanchir les murailles, les tours de la citadelle prussienne; sa masse redoutable s'avance sur les flots, on distingue déjà même sur les remparts les points luisants des canons, des fusils de sentinelles.

Trenck épouvanté, ne pouvant lutter seul contre la force d'une citadelle, pense que, si le vaisseau fait un mouvement de plus dans cette direction, il se précipitera dans la mer pour échapper à la prison qui est si proche.

En ce moment, une nappe des lumières bleues de la foudre vient lui montrer d'une manière éblouissante le pont du bâtiment.

Il voit un homme... celui qu'il a remarqué vers la balustrade... debout près du timonnier, et lui tenant de chaque main un pistôlet appuyé sur la tête, puis ses deux domestiques, à lui, Karl et Frantz, tourné en sens inverse, mais tenant aussi des pistolets tendus pour empêcher les matelots d'approcher du gouvernail.

Aussitôt, l'étrange tableau disparaît dans la nuit, comme s'il n'eût été qu'une fugitive fantasmagorie.

Mais Trenck sent tout à coup le vaisseau trembler

sous ses pieds; il l'entend craquer dans toute son étendue, comme s'il frémissait sur sa base, étant forcé, malgré la rudesse des obstacles, d'obéir à l'ordre suprême du gouvernail.

Sa proue s'est tournée vers une direction nouvelle

Des éclairs renaissants illuminent l'espace; Trenck voit le bâtiment cingler vers la haute mer; de l'autre côté, la terre fuit, le phare de Pillau n'apparaît plus que comme un point rouge; la redoutable forteresse s'est effacée dans la nuit.

Il suffit à Trenck; la Prusse est loin; maintenant, vienne s'il le faut le naufrage.

Il reconnaît que c'est à ce passager inconnu qu'il doit le changement de direction du navire; que celui-ci sachant user d'un moment de terreur pour exercer le droit du plus fort, a substitué sa volonté à celle du capitaine, à l'aide d'une menace de mort, et que maintenant on navigue rapidement vers Riga.

Mais voilà tout; il ne peut rien éclaircir sur ce fait étrange; le voile de ténèbres enveloppe toujours le bâtiment; lorsqu'une lueur de l'orage les déchire, elle ne fait qu'éblouir; et le pont encombré offre toujours un tumulte, un chaos, dans lequel il est impossible de se conduire.

Cependant, à l'approche du jour, le vent tombe, la mer s'apaise; quand le soleil reparaît sur les eaux, le navire vogue sur une surface unie, offrant seulement un vert plus sombre et d'énormes flocons d'écume.

Trenck cherche alors de tous côtés l'homme qu'il a aperçu au gouvernail et ne le revoit plus. Il s'informe près de ses domestiques, ceux-ci répondent que ce passager, inconnu d'eux, leur a seulement ordonné de tenir les matelots à distance tandis qu'il forcerait le timonnier à se détourner de Pillau, où leur maître serait perdu. Il s'informe près du capitaine; ce commandant, qui veut passer sous silence un acte de violence auquel il a dû un si heureux résultat, n'en fait aucune mention, et répond seulement que le passager, remarqué par monsieur le baron, s'est beaucoup fatigué cette nuit à la manœuvre, et dort maintenant dans sa cabine.

Comme on ne peut pas éveiller quelqu'un pour le remercier et le déranger de son repos en retour du service qu'il vous a rendu, Trenck modéra son impatience de voir cet ami inconnu jusqu'à un moment plus favorable.

Cependant le jour se passa ainsi.

Le soir on aborda à Riga.

Trenck alors descendit dans le port le premier ; et, se tenant près de la planche du bâtiment, se crut bien sûr de voir celui qu'il cherchait lorsqu'il prendrait cet étroit passage pour toucher à terre.

La reconnaissance, mêlée d'une dose égale de curiosité, était fort impatiente.

Mais, dans tous les passagers sortant du vaisseau, il ne vit que ceux dont il avait parfaitement connu les traits en leur versant du champagne, et non, comme il le désirait, celui dont la figure lui serait étrangère et que signalait seulement à lui une haute et belle stature.

Trenck en fut réduit à supposer qu'une chaloupe mise en mer avait fait aborder le premier l'inconnu et il lui fallut rester avec tous ses désirs non satisfaits sur le cœur.

Le capitaine des dragons de Tobolski ne devait pas séjourner à Riga.

Mais le lendemain de son arrivée, comme il était sur le point de poursuivre son voyage, il reçut la lettre suivante

« Mon cher Trenck, vous passez d'un souverain à l'autre, de la Prusse despotique à la tyrannique

Russie; de garde du corps de Frédéric vous vous êtes fait dragon d'Elisabeth. Un même sort vous attend. Vous donnez follement votre vie, votre indépendance à des princes; vous vous laissez attirer vers ces flambeaux de la royauté, dont l'éclat rejaillit sur vos habits, sans songer qu'on si brûle les ailes.

« Il n'y a point de sécurité dans ces cours où le bon plaisir est substitué à toute loi, où la volonté, le caprice du souverain passe comme monnaie courante, où leur simple parole remplace les cours de justice, et décident sans retour de la vie, de l'honneur, de la liberté d'un sujet sans défense.

« Mais vos impressions de jeunesse, votre caractère plus vain que sérieux, plus amoureux du faste que de la sagesse, vous dévoue à cette servitude du corps et de l'âme décorée du nom de royalisme !... Allez donc, et que votre destin s'accomplisse !

« Vous faisiez l'imprudence de venir me voir à Dantzick, sans songer qu'attaché à un souverain ou à l'autre, votre liaison avec un chef d'indépendants vous serait toujours imputée à crime. Pour vous épargner ce danger, je me suis refusé au plaisir de vous serrer la main.

« En récompense, j'ai eu le bonheur de me trouver là dans cette nuit, où, tandis que vous dormiez, le navire vous emmenait vers Pillau. Je vous ai sauvé de la prison prussienne avec un ordre appuyé d'un canon de pistolet... Que n'est-il aussi facile de vous sauver de votre nouvelle et brillante fortune !...

« Votre cousin,

« TRENCK le pandour. »

Trenck relut plusieurs fois cette lettre, en se sentant pénétré de la généreuse délicatesse de son cousin le brigand.

Malgré cette présomption extrême qui le faisait se croire capable de triompher de tous les événements par ses propres forces, les pronostics de cet esprit sage et sévère qui venait l'avertir lui causaient toujours cette impression de crainte religieuse que les hommes recevaient de la voix des temples, au temps où l'on croyait à leurs oracles.

Mais l'officier de la cour d'Élisabeth touchait au moment le plus brillant de sa vie; et, cette époque d'irrésistibles enivrements, ne devaient faire encore que nourrir son orgueil et sa confiance en lui-même.

XVI

Le coup de baguette.

Nous retrouvons le baron de Trenck à Moskou.

Par une belle matinée de la fin de mai, l'ancien favori du roi de Prusse, le nouvel officier des dragons d'Élisabeth, déjeunait chez le comte de Bernes, envoyé impérial d'Autriche avec lord Hindfort, ambassadeur d'Angleterre.

Il avait eu l'heureuse fortune, en arrivant au fond de la Russie, de retrouver ces deux hauts personnages, qui l'avaient autrefois connu et apprécié à la cour de Berlin.

Le jeune capitaine, par le luxe dont il s'entourait, allait presque déjà de pair avec ces magnifiques seigneurs. Et nous allons voir par quel coup de baguette ces prestiges de la fortune étaient venus l'entourer.

— Mylord, disait-il à l'ambassadeur d'Angleterre en s'asseyant près de lui à table, il y a quinze jours que je suis arrivé à Moskou, il y en a douze seu-

lement que j'ai reçu vos ordres très-honorés, et vous voyez qu'ils sont déjà remplis.

— Je m'en aperçois au premier coup d'œil, mon jeune ami, dit lord Hindfort, mais sans vous en faire grand mérite, car en conscience ces ordres étaient doux à exécuter.

— J'ai dû m'étonner d'abord, reprit Trenck, lorsqu'avec trente ducats que je vous ai dit rester seuls dans ma bourse, vous m'avez signifié de monter ma maison sur un train princier, et de déployer autant d'élégance que de richesses.

— La chose était pourtant facile pour celui que Frédéric appelait le *matador* de sa jeune noblesse.

— Et surtout pour celui que vous daigniez, mylord, honorer de vos conseils.

— Eh bien, mon jeune ami...

— Mais avec trente ducats!...

— Il fallait aller toujours en avant.

— C'est ce que j'ai fait.

— Voyons si c'est bien cela. Combien avez-vous de voitures ?

— Trois : deux voitures de ville et un carrosse d'apparat.

— Combien de chevaux?

— Six chevaux de main et quatre d'attelage, tous de pure race.

— Combien de domestiques?

— Cinq pour le service de la maison, deux valets de chambre, puis des valets d'écurie

— A quelle livrée?

— Gris clair, à revers rouges, liserés d'argent.

— Peste!... c'est presque celle du chancelier... Et combien avez-vous perdu hier chez lord Hamilton?

— Soixante-dix roubles. J'étais en veine... pour faire le beau joueur.

— N'aviez-vous point oublié d'ajouter des diamants à votre costume?

— Mes boutons d'habit en étaient ornés, mylord... et j'en avais même assez aux doigts pour en jeter sur le tapis vert lorsque mes roubles étaient épuisés.

— Voilà qui est déjà passé maître... Quant à vos relations avec les dames, vous savez ce que je vous ai dit. De la témérité, plutôt trop que pas assez.

— Mylord, j'avais déjà obéi à cet ordre d'avance.

— C'est bien; vous arriverez rapidement de cette manière. Monsieur le comte de Bernes et

moi nous vous aiderons puissamment par quelques paroles, c'est-à-dire en vous présentant toujours comme l'ancien favori du roi de Prusse, l'héritier présomptif de Trenck le millionnaire, en faisant sonner ces deux titres à toutes les oreilles.

— Et, en attendant, dit Trenck, entre le passé et l'avenir, je suis riche de l'argent que vous voulez bien m'avancer, mylord.

— Peu importe, dit lord Hindfort, vous êtes riche aux yeux du monde, et c'est ce qu'il faut en Russie.

Le comte de Bernes appuya là-dessus.

— Oui, mon cher Trenck, dit-il, les Russes sont ainsi fait; ils considèrent avant tout la fortune. Comme les gens qui ne voient qu'à travers des lunettes, il faut qu'il y ait devant leurs yeux ce cristal de l'opulence pour qu'ils distinguent derrière le mérite, le savoir, le talent. Quand vous leur apparaîtrez comme millionnaire, ils découvriront en vous les grandes facultés, la haute intelligence dont la nature vous a doué, et vous trouverez ouverte devant nous une brillante carrière.

— Une partie de vos prédictions s'est déjà réalisée, messieurs, dit Trenck. Grâce à ma position

apparente, j'ai reçu une invitation pour les fêtes qui auront lieu cette semaine à l'occasion de l'anniversaire du couronnement de l'impératrice Élisabeth. J'ai eu la pensée d'envoyer sur ce sujet une pièce de vers au palais; et la gracieuse souveraine m'a décerné une épée d'honneur, enrichie de pierreries que j'ai reçue ce matin.

— Voilà, mon cher baron, dit lord Hindfort, si vous n'aviez pas fait assez de bruit dans le monde pour éveiller l'écho du palais, il n'y aurait eu ni l'invitation ni le reste.

— Tout va continuer à s'arranger pour le mieux, dit le comte de Bernes, car vous savez qu'après déjeuner je vous mène chez le chancelier. Et je ne doute pas que vous n'obteniez dans ses salons des succès qui vous seront les plus avantageux de tous.

En effet, Trenck avait eu un bonheur étourdissant. Jeté à plus de trois cents lieues de son pays, avec un simple grade qui l'eût seulement mêlé à la foule infime du palais, il avait retrouvé des amis qui étaient en même temps des protecteurs puissants, qui connaissaient sa valeur et voulaient que sa position en fût digne.

Le comte de Bernes le soutenait de sa haute influence lord Hindfort, doué des qualités les plus aimables, lui était un père aussi affectueux qu'éclairé.

En sortant de table, Trenck monta en voiture avec l'ambassadeur d'Autriche pour être conduit chez le chancelier.

L'âme du jeune baron était dans le plus complet épanouissement; et, en parcourant l'antique cité moscovite, la bizarre variété de son aspect, mêlé de maisons de bois et de palais, l'étendue de son enceinte, coupée de bois, de prairies et paraissant représenter tout l'empire des czars, la grandeur de ses monuments, la richesse de ses églises, qui dorent leurs flèches, leurs coupoles, leurs clochers, comme pour fixer le soleil sur le toit religieux, tout cet ensemble nouveau et grandiose exaltait davantage ses impressions heureuses.

La voiture s'arrêta devant un des plus beaux palais de la nouvelle ville, dont l'architecture monumentale était mêlée de décors asiatiques, et semblait montrer dès l'extérieur la résidence privilégiée ou les molles voluptés habitaient auprès des grandeurs.

L'horloge d'or et d'azur de la façade marquai deux heures.

— Je pense que nous ne trouverons pas le comte de Bestuchew, dit M. de Bernes à Trenck, mais je ne m'en suis pas occupé, parce que madame la comtesse, à laquelle je vais vous présenter, est ici le véritable chancelier.

— Bestuchew, répéta Trenck, il me semble que je connais ce nom-là... que je l'ai entendu il longtemps... Mais je ne puis me rappeler dans quelle circonstance.

— Le comte, dit l'ambassadeur d'Autriche, a voyagé longtemps... Vous pouvez l'avoir rencontré en Prusse ou en Allemagne.

— Non, dit Trenck, si j'avais vu un si haut personnage dans le monde, je me le rappellerais, tandis que je n'en ai gardé qu'un bien vague souvenir.

Un domestique introduisit ces messieurs dans le grand salon, en disant que madame la comtesse était au jardin et qu'il allait la prévenir.

Mais M. de Bernes, usant de l'intimité dont il jouissait dans la maison, répondit qu'il était inutile de déranger la dame du lieu dans sa promenade, et qu'il préférait aller la rejoindre.

Il s'achemina avec son jeune protégé dans le vaste jardin du palais.

C'était devant eux une longue allée, bordée de charmilles, de grands frênes qu'alternaient des statues, des portiques de marbre; la perspective se prolongeait à l'infini. De chaque côté, par des échappées de vue, on découvrait des bosquets de la grâce la plus parfaite, des grottes de rocailles et de verdure, des bassins, des cascades, dont l'eau pure semblait une écharpe de gaze enlevée par le vent.

Le jour était clair et brillant ; c'était bien le printemps qui venait de prendre possession de la terre, mais il y avait encore dans l'air un fond de glace, venant de ce puissant hiver de Russie, qui disputait sa retraite jusqu'au dernier moment.

Le comte de Bernes quitta l'allée et se dirigea vers un endroit du jardin planté de bouleaux et de trembles dans toute leur végétation naturelle, des arbres de forêt, mais aux troncs enveloppés d'arbustes fleuris, qui déroulaient à leur pied un délicieux parterre.

Comme ils avançaient dans cette direction, Trenck ralentit son pas à un aspect qui le frappa.

Une femme était assise sur un banc de marbre au pied de ces ombrages.

Pour se garantir de la fraîcheur de l'air, elle avait la tête enveloppée d'un voile de mousseline blanche, qu'elle tenait croisé sur sa poitrine. On ne voyait que son front haut et puissant, couronné de beaux cheveux blonds, ses yeux d'un bleu foncé, limpides et ardents, avec un vague regard perdu dans l'espace.

Le cadre où elle se trouvait, le costume, la pose de cette femme, tout servit à éveiller parfaitement le souvenir de Trenck.

— Je connais cette femme, dit-il à son conducteur. C'est une Allemande, veuve d'un riche négociant, qui a épousé le résident de Hambourg, et qui, en traversant le Silésie, a été quelque temps prisonnière de guerre chez les pandours.

— Vous rêvez, mon cher, dit M. Bernes, cette femme est madame la chancelière.

Comme il achevait, la comtesse les aperçut et vint à eux.

Trenck ne fut que plus certain alors de reconnaître sa prisonnière du camp de Bohême. En un éclair de la mémoire, il se rappela tout ce que son

cousin lui avait dit de cette femme, de sa volonté de fer, de ses séductions irrésistibles, de ses ruses qui vaincraient des régiments de pandours. Il se souvint aussi d'en avoir été, pendant un après-midi fort épris, sur la foi de tout ce qu'on disait d'elle.

— Bon ! pensa-t-il, François de Trenck disait que cette femme ferait de son animal de mari tout ce qu'elle voudrait, il paraît qu'il lui a plu de le faire chancelier de Russie.

En abordant M. de Bernes, la comtesse vit seulement vaguement à ses côtés un beau et élégant jeune homme. Mais lorsque l'ambassadeur lui eût nommé la baron Frédéric de Trenck, en ajoutant, comme il le faisait toujours, le parent et l'héritier de François de Trenck d'Allemagne, ce mot attira vivement son attention ; elle regarda mieux le jeune officier, et sourit à la pensée qui traversa son esprit.

La comtesse reprit sa place sur le banc de marbre ; le comte de Bernes et le baron de Trenck s'assirent près d'elle sur des siéges de jardin.

En parlant de sa visite à la chancelière, Trenck dit dans ses mémoires :

« La comtesse Héléna Bestuchew avait alors

trente-huit ans ; elle avait perdu peu de chose de sa beauté qui, par la régularité des traits et l'expression élevée, était faite pour briller au millieu de la vie. Sa taille élancée, d'un port fier et gracieux, conservait tous ces avantages. Elle paraissait faite pour dominer. Et, je le sus bientôt, c'était elle qui de son génie vaste et hardi gouvernait, sous le nom de son mari, tout l'empire de Russie, dont la trop faible Élisabeth abandonnait les affaires à ses ministres.

« Elle savait se montrer partout ce qu'il fallait être : impérieuse, absolue dans ses rapports avec les Russes, pleine de grâces avec les étrangers et à la cour; mais partout et toujours froide, chaste, réservée, tenant haut sa réputation de femme, que nul n'osait attaquer. »

Ce jour-là, l'entretien roula naturellement sur le jeune officier que le comte de Bernes recommandait à la protection de madame la chancelière, sur sa vie si courte et déjà si aventureuse.

Trenck fut entraîné à conter sa disgrâce, sa captivité, son évasion merveilleuse de Glatz, son voyage fourni au sein de toutes les misères.

Lorsque c'était un beau et brillant jeune homme

qui parlait du fugitif, frayant les solitudes de neige, tans pain, sans argent, presque sans vêtements, couchant par charité dans les cabanes, réduit à manger comme les sauvages quelques animaux abattus sur sa route, et au milieu de cela, soutenant encore de toutes ses forces, de tout son courage un ami plus faible et, par conséquent plus malheureux que lui, ce fugitif alors, que l'on revêtait des traits du narrateur, paraissait sous l'aspect le plus séduisant.

On sait qu'Othello captiva le cœur de Desdemona en lui racontant ses combats ; ce héros d'un autre genre aurait bien pu exercer la même séduction sur le cœur de celle qui l'écoutait ; car si le terrible Maure peignait son courage sur les champs de bataille, le courage de celui qui brave l'adversité n'est pas moins admirable.

Il y avait quelque temps que ces attachants récits duraient, lorsque le comte de Bestuchew parut au rournant de la grande allée.

M. de Bernes le rendit à la rencontre du chancelier.

La comtesse profitant de cet instant où elle n'était pas entendue, dit vivement à Trenck :

— M. de Bestuchew n'a jamais parlé ici de son aventure chez les pandours... Il se serait senti ridicule d'avoir été ainsi prisonnier de guerre sans combattre.

Trenck s'inclina, exprimant ainsi qu'il comprenait cette injonction de se taire également sur ce sujet.

Héléna ajouta :

— Votre cousin s'est admirablement conduit avec nous ; il nous a bientôt rendu la liberté sans rançon et avec tous les égards possibles. C'est une dette de reconnaissance que j'ai contractée envers lui. Et comme je ne puis m'en acquitter directement envers lui-même, je serai heureuse, monsieur le baron, d'en déverser le payement sur votre tête.

Et tandis que le chancelier approchait :

— Voilà ce que voulait ce roué de pandour, pensa Trenck : s'acquérir pour l'avenir une influence puissante. Et comme la destinée veut que ce digne François me soit toujours favorable, c'est moi qu profiterai de sa fine diplomatie.

Le gros chancelier arriva tout chamarré et enchaîné de ces joyaux et chaînes d'or qui plaisaient tant aux Moscovites, portant en brillants à son jabot l'aigle à deux têtes de Russie. Il montrait dès l'abord

sa nullité sur sa plate et rieuse figure. En effet, ses facultés naturelles ne s'étaient jamais développées qu'en embonpoint; il ne savait rien, n'était bon à rien; et cet homme qui tenait les sceaux de l'État, qui légalisait tout en Russie, n'aurait jamais pu légaliser son élévation à ce poste éminent.

Il se confondit en politesses envers le jeune officier présenté par l'ambassadeur d'Autriche.

Après quoi, il reprit d'un air tout empressé :

— Je viens de conférer avec les ministres... Schward m'a invité à une magnifique partie de chasse qui s'ouvre dans ses terres... et Funk m'a prié à un bal qu'il donne à l'impératrice !

— Voilà bien des affaires réglées, dit en riant le comte de Bernes.

— En retour, dit Bestuchew, je les ai invités au dîner que madame la chancelière donne la semaine prochaine à sa jeune amie, la princesse Stella, à l'occasion de ses fiançailles avec notre ministre d'État, le prince Appraxin.

— Bien... la séance a été complète, ajouta le comte du même ton.

— Vous viendrez, monsieur le baron, dit le chan celier à Trenck. Je suis charmé que ma maison

s'ouvre pour vous par une fête donnée à la jeunesse et à ses attraits; vous y serez tout à fait dans votre élément.

Puis se tournant vers la comtesse :

—Ah! par exemple, madame, dit-il, pour ce jour-là il faudra un peu vous humaniser. Certes vos airs de souveraine vous vont très-bien... mais vous ne perdriez rien à les changer pour une grâce un peu plus accessible.

— Je ne vous le promets guère, dit Héléna avec un froid sourire. Nous sommes dans le pays du despotisme suprême, où l'on ne veut reconnaître la supériorité des grands que dans leur domination absolue, où l'on ne voit l'élévation de caractère que dans la hauteur et l'orgueil. Et ce qui justifie mon opinion là-dessus, c'est le respect dont vous pouvez juger vous-même que tout le monde m'environne.

— A la bonne heure... à la bonne heure... dit le chancelier, on vous respecte infiniment, je ne dis pas non, mais on ne vous aime pas autant.

— Plaignez-vous, trop heureux mari! s'écria le comte de Bernes, plaignez-vous qu'on se borne à la vénération près de madame... Ah! combien d'autres

voudraient qu'on n'eût pas tant d'adoration pour leur femme !

— Il est vrai, dit Bestuchew, sous ce rapport-là notre monde n'a pas des lois assez sévères, le gouvernement conjugal y est mal assis, et les révoltes y sont nombreuses.

— Vous voyez bien... ne doit-on pas admirer, au milieu de cela, celle qui n'inspire que le respect et ne pratique que la sagesse.

— Effectivement, dit le gros bonhomme, je ne sais comment fait madame la comtesse, mais, même gratuitement, on ne lui a jamais prêté nulle infidélité.

— Monsieur, dit Héléna d'un ton superbe, il y a un moyen sûr pour qu'on ne vous accuse jamais de faiblesses : c'est de ne jamais en avoir.

Pendant ce dernier colloque, les personnes réunies au jardin avaient repris lentement le chemin du palais.

Dans la grande allée, le chancelier et l'ambassadeur d'Autriche venaient en avant, tandis que la comtesse et Trenck restaient seuls, un peu en arrière.

— Votre jardin est en même temps un musée,

madame, disait le jeune baron. J'y vois des statues qui me semblent d'une perfection admirable.

— Il y en a plusieurs, dit la comtesse, qui me viennent de Florence... Tenez ce Ganimède sous la première arcade de charmille.

— Ce Ganimède si svelte, si léger, qu'il a déjà l'air de se changer en aigle pour monter aux cieux.

— Puis, cette Hébé sous l'arcade suivante.

— Voici des moineaux qui viennent boire l'eau de pluie dans sa coupe... Et pourtant, elle est si admirablement belle qu'on la sent créée pour verser à boire aux dieux.

— Je vois, monsieur le baron, que vous connaissez et jugez parfaitement ces marbres.

— Oui... et pourtant madame je préférerais à tout cela un objet bien inférieur.

— En vérité... quoi donc ?

— Mon Dieu... une petite sainte de deux sous.

— Que dites-vous ?

— Une petite sainte de bois noir..., fût-elle un peu cassée.

— Expliquez-moi cela.

— C'est que ces chefs-d'œuvre de l'art païen se font admirer sans songer à vous... L'Apollon, la

Vénus, les statues les plus renommées, n'ont pas un mot à vous dire... leurs lèvres sont muettes... Les dieux de l'Olympe n'auraient pas à eux tous le pouvoir de sécher une larme. Tandis qu'en voyageant, j'ai vu dans les chaumières de Pologne de pauvres petites figures de saintes renvoyer consolés les malheureux paysans qui étaient venus s'agenouiller devant elles.

— Oui... je l'avoue, monsieur le baron, la comparaison est en leur faveur.

— Eh bien, quand on a souffert, quand on a vu souffrir près de soi, on met au-dessus de tout *la consolation*. Et tenez, madame... je l'ai pensé quelquefois... En ce monde, Dieu a peut-être fait de la consolation notre seul bonheur.

— Voilà bien du découragement ou de la résignation, monsieur de Trenck, à votre âge et dans votre position.

— C'est que vraiment le malheur m'a déjà si souvent visité que j'ai pris comme une habitude de le voir devant moi.

— Eh bien, sincèrement, je regrette de n'avoir pas dans mon musée une petite sainte de deux sous; je vous l'offrirais.

— J'en serais heureux. Quoique je n'appartienne pas au culte où l'on vénère les images, je sens en moi ce qu'il faudrait de crédulité pour y puiser foi et confiance.

— Monsieur le baron, vous augmentez de beaucoup mes regrets.

Trenck se tut un moment; il contempla respectueusement la comtesse; il parut hésiter, puis reprit d'une voix humble et pénétrante :

— Vous parlez de regrets, madame; il ne tiendrait qu'à vous de les faire cesser.

— Je ne comprends pas du tout, dit Héléna.

— Si vraiment, reprit Trenck. Rien ne fait les saintes que le rayon d'intelligence et de vertu suprême qui du foyer de la divinité est descendu en elles. Et puisque vous, madame, d'après le témoignage universel, vous possédez au dernier degré l'une et l'autre...

— Je devrais, interrompit la comtesse en riant, vous donner mon image en bois noir.

— Oui, dit hardiment Trenck, ou de toute autre nature.

— Cela serait fort difficile.

— Pourquoi donc, madame?

— Parce que je ne multiplie pas mes portraits comme les souverains ou les dieux.

— Puisque vous étiez disposé à ce don précieux en ma faveur.

— Mais non pas tel que maintenant vous l'entendez.

— Il faut donc y renoncer.

— Pourtant... à la rigueur... si vous vouliez vous contenter de ce qui en approcherait...

— Voyons, madame.

— Voici une bague sur laquelle une marguerite blanche est tracée en petits diamants. Nous conviendrons que c'est là mon image, et je vous la donnerai.

— Oh! mille grâces, madame.

— Cela vous suffit?

— Oui, c'est tout ce qu'il faut pour mon culte.

— Allons, j'accepte la sainteté que vous voulez bien me prêter, dit avec le même charmant sourire la comtesse. Et je veux que, par ma puissante intercession dans le ciel, cette bague ait la vertu des images religieuses, c'est-à-dire qu'elle puisse *préerver ou consoler.*

— Trenck reçut ce présent en s'inclinant et en montrant sur ses traits la vive expression d'un bonheur et d'une reconnaissance bien sincères.

Ils rejoignirent ensuite le chancelier et le comte de Bernes.

Trenck, qui avait l'instinct de toutes les séductions, dans ce rapide instant où il était seul avec la comtesse, s'était fait triste, rêveur et tendre, pour continuer l'impression que lui avait visiblement faite le récit de ses malheurs ; il avait prolongé en elle la vibration de l'attendrissement. Et cette inspiration avait été favorable ; l'attrait exercé par lui valait mieux que toutes les recommandations d'ambassadeurs. Aussi la belle comtesse venait-elle d'être à son égard plus gracieuse et charmante qu'elle ne s'était montrée de sa vie.

C'était beaucoup.

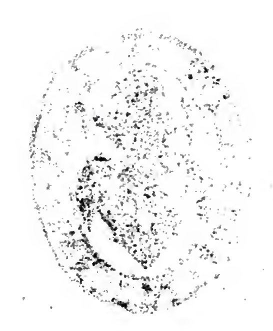
En quinze jours de séjour à Moskou, l'épée de l'impératrice et la bague de la chancelière.

Cependant la fortune de Trenck allait s'élever plus rapidement encore.

Il devait en être ainsi : la rapidité de croissance de toute chose est proportionnée à sa durée ; l'oran-

ger, qui doit donner pendant des siècles sa moisson odorante, met des années à s'élever de terre ; la jacinthe croît en quelques jours, destinée qu'elle est à ne porter qu'une fleur.[1]

FIN DU BARON DE TRENCK.



1. L'épisode qui suit et termine le *Baron de Trenck*, a pour titre *le Martyr des Prisons*.

TABLE

D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny.







BIBLIOTECA
III.
SCAFFALE
PLUTEO
N.° CATEN